

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ISIDORO : RÉCIT D'UN VOYAGE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

AUDREY LEMIEUX

DÉCEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur, Robert Dion, qui m'a donné la possibilité de découvrir les enjeux de la biographie imaginaire en m'offrant de travailler au sein de son équipe de recherche, « Les postures du biographe ». Je lui sais gré, également, de s'être montré ouvert à l'idée du projet que je nourrissais, et de m'avoir toujours lue avec attention.

Je souhaite par ailleurs exprimer toute ma gratitude à René Lapierre, mon co-directeur, qui m'a accompagnée tout au long de l'écriture, et dont la rigueur, la sensibilité et la disponibilité m'ont été infiniment précieuses.

J'aimerais aussi dire merci à mes amis et aux membres de ma famille qui m'ont témoigné leur appui au cours des deux dernières années : leurs encouragements ont beaucoup compté pour moi.

Et je voudrais dire combien je suis reconnaissante à Alexandre, mon compagnon de vie et mon premier lecteur, pour son soutien et sa compréhension.

Je me dois, enfin, de mentionner que l'aide financière que j'ai reçue de la part du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH, 2007) et du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC, 2007) m'a permis de mener ce projet à bien.

NOTA BENE

L'usage de deux types d'alinéas, dans le récit, n'est aucunement aléatoire : les alinéas classiques indiquent une rupture temporelle (ce sont ceux qui figurent au début de chaque chapitre, par exemple), tandis que les alinéas plus étroits servent à marquer la discontinuité de la pensée et des actions du personnage.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
AVERTISSEMENT	3
PREMIÈRE PARTIE	
ISIDORO : RÉCIT D'UN VOYAGE.....	5
DEUXIÈME PARTIE	
TROIS ITINÉRAIRES	68
La biographie ou l'expérience de l'autre	70
Aparté	92
La forme d'une traversée	93
Quête d'une sensation vraie	104
BIBLIOGRAPHIE	112

RÉSUMÉ

Mon récit, *Isidoro : récit d'un voyage*, est avant tout un parcours intérieur, un itinéraire vécu à travers la personne d'Isidore Ducasse, comte de Lautréamont. Il ne s'est jamais agi, pour moi, de lever le voile sur les mystères de sa vie qui ont fait, comme on sait, l'objet de tant de mythes : de ces zones d'ombre, j'ai plutôt souhaité faire surgir de multiples possibles. Ainsi, s'il est avéré, aujourd'hui, qu'Isidore Ducasse, à l'âge de vingt et un ans, a effectué une traversée en mer de soixante-douze jours pour regagner son continent natal, on ignore tout de ce voyage : je me suis donc employée à en recréer les conditions, à en inventer le récit. Et de Bordeaux à Buenos Ayres, c'est à tous les âges de la vie d'Isidore Ducasse que je me suis intéressée, de même qu'à ses songes, ses fantasmes, ses sensations, ses affects. Et c'est cela qu'il m'a fallu écrire – cela qui fait de mon récit ni tout à fait une biographie, ni tout à fait un récit de voyage.

Une telle démarche, située aux confins de l'histoire et de l'invention pure, de la biographie et du récit de voyage, appelle une réflexion dont la forme serait tout aussi composite. Ainsi, l'essai qui suit *Isidoro : récit d'un voyage* comporte trois parties distinctes – trois itinéraires de pensée, en quelque sorte. Dans la première, « La biographie ou l'expérience de l'autre », je me penche sur les enjeux inhérents à la création d'une biographie imaginaire : l'importance qu'un biographe doit accorder au rapport de la vie d'un écrivain à son œuvre, la nécessité de l'invention dans le cadre de la biographie, l'élaboration de la figure biographique (corps, visage, voix). Dans la deuxième, « La forme d'une traversée », j'explique en quoi la traversée, comme forme, était indispensable à mon projet et en quoi elle a déterminé tout autant le rythme de mon écriture que la structure de mon récit. Enfin, dans la dernière partie de mon essai, « Quête d'une sensation vraie », j'aborde des questions d'ordre esthétique qui n'ont eu de cesse de me préoccuper : comment donner à percevoir la sensation vraie des choses au contact de la peau d'autrui? Et à défaut d'avoir le souffle qui m'aurait permis d'écrire à la façon d'Isidore Ducasse, c'est-à-dire au moyen d'une « esthétique de l'énergie », comme la nomme Bachelard, comment écrire à la lisière de l'animé et de l'inanimé, de l'organique et de l'inorganique?

Mots clés : BIOGRAPHIE IMAGINAIRE; CRÉATION LITTÉRAIRE; ESTHÉTIQUE; ISIDORE DUCASSE; RÉCIT DE VOYAGE; TRAVERSÉE.

ISIDORO : RÉCIT D'UN VOYAGE

*Aux Ducassiens de ce monde,
à commencer par Jacques, Martine et Alexis.*

AVERTISSEMENT

Que le lecteur – *enhardi et devenu momentanément féroce* – sache qu’il m’est arrivé de plagier. Qu’il sache cependant que je lui ai signalé mes pillages : *le plagiat est nécessaire* – rien ne sert de s’en cacher.

*Que diable pouvait faire, dans la vie,
l'homme qui a écrit d'aussi terribles rêves?*

Huysmans, lettre à Jules Destrée, le 27 septembre 1885

Bordeaux, le samedi 25 mai 1867

Il tombe une pluie si fine qu'Isidore la remarque à peine, jusqu'à ce qu'elle lui dégouline le long des joues et qu'il lui faille sortir son mouchoir pour s'éponger un peu. De l'endroit où il se trouve, il observe que le port a la forme de la lune, lorsqu'elle atteint sa deuxième ou sa dernière phase calendaire – à moins que ces quais qui bordent la Garonne ne décrivent exactement la courbe d'un chien courant après son maître. *Un chien immense, un bouledogue, à la poursuite de Dieu.* Tout bouge sur la promenade boueuse, les matelots et les barriques qu'ils font rouler, les chevaux attelés à des voitures ou des charrettes, les ouvriers chargés de madriers et les marchandes de soupe portant leur soupière à bout de bras. Les rails du port grondent, écrasés par de lourdes locomotives à vapeur; au milieu de la rivière, des navires jettent l'ancre, reçus aussitôt par un ballet de gabares et de chaloupes.

Isidore se penche au-dessus de l'eau pour apercevoir son reflet embrouillé par la pluie : on croirait voir un visage de bois tout craquelé, une tête de poupée. Ses grands yeux bruns luisent, on ne pourrait dire d'où vient la lumière qui les anime et qui fait en sorte que leur aspect contraste tant avec celui de sa bouche, de son nez, de son menton – saillies épargnées par la gouge. S'il renversait la tête vers l'arrière, on entendrait ses paupières claquer et ses longs cils bruire en se touchant. Mais il lisse plutôt l'épouvantable chevelure qu'il a héritée de son père et l'eau coule sur sa veste. Il pense à ses livres, en sécurité dans la malle. S'ils étaient mouillés par cette pluie, ils moisiraient – les livres ne sèchent pas en pleine mer.

Tantôt, il est allé saluer Montaigne et Montesquieu sur la place des Quinconces. La majesté des statues l'impressionne, mais l'afféterie de leurs poses, le détail exagéré de leurs vêtements lui donnent envie de rire – un jour, Isidore le parierait, leurs corps crouleront sous ce débordement de tissus, et l'on retrouvera, au petit matin, deux statues effondrées à la pierre cyanosée!

Il a toujours eu du mal à croire que quelques vêtements, quelques traits de visage puissent rendre un homme reconnaissable entre mille. Montaigne : une collerette et une moustache, un manteau et un livre? Et l'homme qui faisait les cent pas dans ce qu'il appelait son arrière-boutique, en proie à ses errances et à ses divagations? Et l'homme à cheval, et l'homme en pleurs au chevet de son ami – qu'en est-il advenu? Isidore retournerait, armé d'une massette et d'un ciseau, sur l'esplanade des Quinconces, et percerait l'effigie de pierre. Voir si la peau de l'homme y est encore, et la toucher. Mais il sait qu'il n'y a que du marbre sous le marbre, et que tout cela se tient comme du vide, en pleine immobilité. Alors, à la place de la massette et du ciseau, il apporterait une brosse métallique, pour effacer à grands coups le sourire idiot de Montesquieu – sourire de Joconde, pure trahison. *Il faudrait se méfier chaque jour davantage des sculpteurs, des portraitistes, des biographes, ces Grandes-Têtes-Dures de notre époque.* Et déboulonner toutes les statues – fondre, comme à l'habitude, celles des rois pour fabriquer des balles; moudre celles des écrivains pour faire de la poudre dentifrice.

Il sera bientôt dix heures. Plusieurs passagers se sont massés à côté de lui, avec leurs malles, sur le quai Louis XVIII. On annonce que la marée est trop haute, que le vaisseau ne pourra prendre les passagers à quai; on leur enverra une chaloupe. Isidore jurerait que ses tripes murmurent de douleur tant elles se tordent et se crispent – comme si elles souhaitent sortir de son corps, monter à sa gorge pour l'étouffer. *Il y a longtemps qu'il n'a pas revu la mer et foulé le pont d'un navire, mais ce n'est pas une raison pour être à ce point agité.* Il lui prend l'envie de s'arracher la peau des doigts à l'aide de ses dents. Il y a longtemps qu'il n'a pas revu son pays natal et marché dans la pampa, mais ce n'est pas une raison pour éprouver, soudain, le désir de disparaître.

Huit ans qu'il n'a pas eu l'occasion de retrouver son père. Isidore se souvient du buisson de barbe qui lui masquait le visage. On ne voyait pas sa bouche, à peine son nez et ses pommettes. Enfant, il trouvait étrange que son père fût barbu comme le foin, alors que les autres fonctionnaires portaient des moustaches bien taillées. Mais, peut-être s'est-il rasé depuis – peut-être ne supportait-il pas qu'il y ait de plus en plus de poils blancs sur son menton et sur ses joues? Isidore s'attend à revoir un vieillard, et cela l'effraie.

Son père se mettra sans doute en colère lorsqu'il lui annoncera qu'il ne poursuivra pas ses études. Il l'imagine froncer ses gros sourcils. « Homme de lettres. » Un silence absolu s'ensuivrait, après que son père eut répété ces trois courts mots comme une incantation mauvaise.

Ils relâcheraient leur souffle au même moment. Et quoi encore? Isidore hésiterait à avouer le motif véritable de sa visite. La nécessité d'une aide financière. Non, ça n'irait pas. Le chancelier agiterait ses mains grises devant lui – les ailes déployées des grues ne sont pas plus grandes – dans un geste de dénégation. Alors, Isidore deviendrait furieux et détruirait tous les objets qui se trouveraient à sa portée. Vases de Tolède, miroirs, bibelots. Il ferait un tapage terrible – les grandes mains de son père tomberaient du ciel pour s'abattre sans vie de chaque côté de son corps. Ensuite, Isidore, ravagé par la honte, irait longuement marcher dans les rues de Montevideo et rêverait à des troupeaux de bœufs saignés à blanc.

Isidore s'efforce de retrouver son calme. Le vaisseau accostera à Buenos Ayres. Rien ne l'oblige donc à gagner Montevideo dès son arrivée. Il pourrait rendre visite à son parrain et à ses cousins à Córdoba. Parcourir la pampa durant sept jours, assis dans un grand chariot entoilé, et ressentir à nouveau la cuisson du soleil sur ses épaules, malgré l'épaisseur de la bâche. L'oncle et les cousins, prévenus de son arrivée par une lettre, l'attendraient à l'entrée de la ville. Son parrain lui tendrait la main pour l'aider à sortir du chariot – quand il était enfant, son père le laissait glisser dans les bras de son oncle, parce qu'après un si long voyage Isidore n'arrivait pas à tenir sur ses jambes. Son oncle lui murmurait qu'il fallait prendre garde à ce que ses membres engourdis ne se fassent gruger jusqu'à l'os par les fourmis. *Seul le talon de l'éléphant aurait pu l'en débarrasser.* Isidore a hâte de lui raconter des histoires, à son tour. Il en profitera lorsque l'on sera attablé au moulin, devant une calebasse de maté. Il sortira ses manuscrits. On en parlera longuement, et son parrain consentira à intercéder en sa faveur auprès de son père. Mieux encore : avant son départ, il lui remettra une centaine de vieux francs froissés. *Pour devenir célèbre, mon petit, il faut de l'argent.* Il l'a toujours dit. Et c'est un homme de principes. Oui, Isidore ira d'abord à Córdoba, y séjournera quelques jours, une semaine – non, trois. Le chancelier devra patienter dans la vieille maison de la rue Camacué avant de revoir son fils.

Isidore sursaute. Les gens se sont mis à s'agiter près de lui. Les jupes s'affolent autour des sacs et des malles, et les montres de gousset claquent. La chaloupe approche lentement du

quai. On crie les noms des passagers par ordre alphabétique; on arrive presque tout de suite à Ducasse. Isidore agrippe sa malle, la traîne sur les planches râpées de l'embarcadère au-devant de deux matelots qui la soulèvent en grognant – les livres pèsent lourd.

La Garonne est grise, si grise qu'on n'aperçoit pas même d'ombres dans ses eaux. Et alors qu'Isidore pose prudemment un pied au fond de la chaloupe, il se souvient du long fouet des vagues et du vertige de la mer.

Rade de Lisbonne, le mardi 4 juin 1867

On a plongé un seau au fond de l'estomac d'Isidore. Quelqu'un actionne la manivelle, la poulie croasse, le seau remonte petit à petit en heurtant par à-coups les parois de son œsophage. Pas encore. Pas encore. Isidore gémit. Sa gorge grince, ses viscères se contractent, il sent bien qu'il n'y échappera pas. Mais rien ne se passe. Il ouvre les yeux, pose une main sur son abdomen, suit sur sa peau le parcours interne du seau. Il ne sent plus rien – seul son cœur bat plus fort que de coutume. Pourtant, le grincement persiste, la manivelle attire à elle une chaîne ou une corde au bout de laquelle pend un seau, Isidore en a la certitude. Il s'assied sur sa couchette, concentre son attention sur les bruits ambiants. Des hommes crient des instructions, répètent deux ou trois fois : grand perroquet arrière, filin, ralingue. Ça lui revient. On est en train de hisser ou de faire déferler des voiles – Isidore n'y connaît rien – car le bateau doit quitter le port de Lisbonne en début de soirée. Les marins crient, les cordages grincent, les mâts craquent; rien de plus commun à bord d'un vaisseau. Isidore baisse les yeux, remarque qu'il y a effectivement un seau près de lui, posé à la tête de son lit étroit. Un seau à moitié plein.

Voilà quatre jours qu'il est là, prostré. Durant la descente de la Gironde, tout allait bien, il se promenait sur le pont, observait la cicatrice que traçait dans l'eau la coque du vaisseau. *Un poignard à la lame quatre fois triple sur la peau d'un ventre*. Mais une fois que l'estuaire fut traversé et que les côtes françaises se mirent à s'étirer, il sentit une grande lassitude le gagner. Il ne pouvait plus s'arrêter de bâiller. Il résista deux ou trois jours à la fatigue et aux étourdissements; un matin, il ne put tout simplement pas se lever de sa couchette et vomit sur les pieds de l'un de ses compagnons de cabine qui lui apportait un verre d'eau.

Le vaisseau a beau être encore amarré dans le Tage, le corps immobile d'Isidore continue de valser, de tanguer et de rouler. Il rêve, les yeux à moitié fermés, d'un voilier lancé à vive allure sur des récifs. Des rides trop profondes se creusent dans son sillage. On dirait un visage. Des lèvres, une langue, des dents. Un grand fracas sépare la coque de ses mâts et de ses voiles. Isidore la revoit plus loin sur une plage, déchiquetée. À côté d'elle, des éclats de chair éclosent sur le sable. Parmi les monceaux de corps, Isidore trouve une tête qu'il empoigne par les cheveux. L'enfonce dans la marée montante. L'eau lui emplit les narines, la gorge, les poumons. Il se redresse brusquement sur sa couchette, s'étouffe, et crache une fois de plus au fond du seau. Dans sa bouche, lui reste le goût âcre des algues.

Le vaisseau s'est remis à voguer. Il balance lentement d'un côté, de l'autre. La nuit doit être tombée. Personne ne parle sur le pont. Isidore aimerait admirer les dernières lueurs de Lisbonne – ne serait-ce que les fanaux du port – avant de ne plus revoir la terre pendant des jours. Mais son corps n'a pas cessé de suivre la cadence de la mer, et il ne parvient toujours pas à se lever.

La côte portugaise n'est plus visible. Dès son réveil, Isidore a pris son seau et s'est traîné jusqu'au pont, avec l'espoir d'apercevoir dans le lointain une bande de terre – au moins une minuscule ligne grise. Mais il est déjà midi et il vente terriblement. Le vaisseau a dû filer ses quinze nœuds. Si le voilier maintenait cette vitesse, disait la réclame de l'armateur, on arriverait à la Plata en cinquante jours. Les voiles claquent en s'enroulant presque autour des cordages. Isidore se laisse écheveler par le vent. Son pantalon trop grand s'agite sous l'effet des rafales et prend à chaque fois une forme différente. Il se sent mieux, la tête ne lui tourne plus. Il pose le seau sur la rambarde, l'incline, déverse son contenu dans la mer. Des vomissures flottent quelques instants sur les vagues, se mêlent à l'écume, forment des îles blanches et vertes, presque phosphorescentes, avant de sombrer. Elles étonneront les poissons jusque dans les abîmes.

Jadis, de semblables agrégats venaient s'échouer sur les plages de Montevideo. *Et parfois, un poisson mort, englué dans cette salive saumâtre.* Isidore piquait le cadavre au bout d'une branche et le déposait sur un nid de cailloux, à l'abri des vandales. Il lui rendait chaque jour visite afin de mesurer les progrès de sa décomposition. D'abord, les yeux donnaient l'impression de fondre, la bouche se flétrissait, les opercules s'affaissaient; la tête tout entière

prenait la forme d'une bulle grisâtre, parfois légèrement dorée. Après quelques jours, la peau et la chair disparaissaient, laissant entrevoir la beauté aiguë des arêtes qu'Isidore s'amusait à casser, une à une. À l'occasion, lorsqu'un poisson était particulièrement luisant ou coloré, Isidore raclait ses écailles avec une pierre coupante. Il lui restait, au creux de la main, une poudre émailleuse et sans couleur qui le décevait beaucoup.

La rampe du bateau est lisse, comme les yeux des poissons. Les fibres du bois dessinent des papillons, des visages, des lampes à huile. Isidore esquisse par-dessus quelques contours tremblotants, figures indécises qui ne correspondent à rien. Il trace la lettre H – H comme Henri, Henri Mue, peut-être. Il n'y a pas si longtemps qu'il l'a revu. Ils ont marché au bord de l'Échez, et Henri a parlé du bleu des pervenches, des pervenches qu'il aime plus que tout et qu'il voudrait planter, peu avant de mourir, sur sa propre tombe. À cet instant précis, s'ils se trouvaient ensemble sur le pont, ils rêveraient aux créatures et aux plantes qui habitent les fonds marins.

Isidore porte la main à la poche de sa veste, y fouille soudain avec fièvre; il en extirpe son passeport et un morceau de papier plié en quatre. H comme *Harrick*, nom du voilier inscrit par un marin, il y a quelques jours, au centre du feuillet. Isidore fronce les sourcils – deux lignes se creusent entre ses yeux, se rejoignent presque. C'est étrange, alors qu'il était assis dans la barque qui le menait au vaisseau, il avait regardé les lettres peintes sur la coque et avait cru lire *Harriet*. Plus tard, il avait remarqué que la figure de proue du voilier représentait un corps de femme rondement taillé, dont la robe bleue semblait se fondre aux vagues. La femme du capitaine ou de l'armateur, peut-être. Ou une fille quelconque, rencontrée dans un port d'Angleterre ou de Hollande, amoureuse de récits fabuleux, de cartes et d'estampes – proie facile des capitaines. C'était assurément elle, Harriet, fille torve, prête à tuer ses congénères pour gagner sa place sur un grabat de cabine en acajou.

Harrick, ce devait être une erreur, un trait de plume qui avait glissé, transformant un *e* en *c*, un *t* en *k* – erreur qu'on répéterait sans doute sur des registres, des billets de passage, et que l'histoire même ne pourrait plus corriger. S'il en avait le pouvoir, Isidore condamnerait à mort le marin dont la main a failli.

Il n'y a pas beaucoup de femmes à bord du vaisseau. Quatre ou cinq, peut-être – elles se ressemblent toutes. Deux d'entre elles sont venues s'appuyer à la rambarde, pas très loin d'Isidore. Le vent soulève leurs jupes et elles ne font rien pour les rabattre. On pourrait croire

qu'il leur plaît d'exhiber leurs culs larges comme des tombeaux. Isidore n'a jamais aimé le corps des femmes, dont les chairs grossières et les visages semblent taillés dans un même bloc de lard. Celles-là, afin de discuter plus confortablement, ont replié leurs bras sous leur poitrine; deux chancres immenses saillent de leur corsage, blêmes et juteux.

Dès sa naissance, Isidore dédaigna le lait. *Il lui fallut égratigner jusqu'au sang les mamelles lascives d'une demi-douzaine de nourrices pour qu'on le dispense de boire de ce pus.* On crut alors qu'il réagissait aux absences prolongées de sa mère, de jour en jour plus faible à cause de la maladie – mais il n'en était rien. Il obéissait à son dégoût le plus profond.

Isidore gratte le bois de la rambarde avec ses ongles. Il aurait le courage de pousser ces femmes par-dessus bord. Il les regarderait se noyer, semblables à ces insectes à moitié enlisés dans le miel, la boue, les sables mouvants, qui agitent désespérément leurs pattes vers le ciel. À la fin, épuisées, elles seraient aspirées par les courants marins, digérées par les estomacs innombrables de l'océan. Leurs restes iraient rejoindre ses vomissures au fond des abîmes.

Qu'ont-elles à rire? Elles ont toutes deux tourné la tête dans sa direction. Elles parlent de lui. Elles murmurent, elles n'en finissent plus, et leurs haleines lui parviennent, s'insinuent dans ses narines. Elles sentent l'œuf avarié, le hareng fermenté, le fromage moisi. Le lait. Oui, elles ont des yeux de vache. Isidore entend leurs sabots racler les lattes du pont. Leurs queues fouettent l'air pour chasser les mouches. Leurs mâchoires continuent de remuer. À Bazet, un jour, on a retrouvé un troupeau entier de vaches mortes. La foudre. Il n'y avait pas d'arbre dans leur pâturage. Elles se touchaient toutes, il faut croire. Assemblées en rond pour un conciliabule, pour une conspiration peut-être, elles ont toutes été brûlées. L'histoire a fait le tour des communes environnantes. On a dit que la justice divine avait frappé. Le malheureux fermier aimait trop les femmes, c'était un châtement à sa mesure. Il ne s'en est pas remis, s'est pendu à une poutre, dans son étable.

Voilà qu'elles bougent leurs croupes. Une cloche tinte contre leur poitrail. La lenteur de leur démarche exaspère Isidore. S'il avait un rameau à sa portée, il les fouetterait. Elles meugleraient de douleur, avant de s'élancer à l'aveugle; elles finiraient par se déchirer les trayons dans l'étroit escalier qui mène à la cale. Isidore les suit du regard jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Mais leur départ n'y fait rien : elles l'enragent encore – tant et si bien qu'il hurlerait sur-le-champ, s'il était seul à bord.

En pleine mer, le vendredi 7 juin 1867

Il vaut mieux sortir la nuit, lorsqu'il n'y a personne. La noirceur est alors parfaite. Sur le vaisseau, l'ombre s'agglutine autour des lampes et des fanaux, décompose leurs lueurs en nuances de gris de plus en plus foncées, jusqu'à ce que le noir les boive tout à fait. Isidore s'est posté à l'endroit le plus sombre du pont, où l'éclat des flammes ne peut l'atteindre. Elles clignent parfois sous l'effet du vent; au loin, on croirait discerner des lucioles. Il ne faudrait pas les capturer : rassemblées sur la paroi d'un pot de verre, elles formeraient un escadron éblouissant – *lampe au bec d'argent, lanterne fatale*.

L'instant est sublime, la mer, le ciel, son propre corps – devenu invisible, impalpable – constituent un magma infini, à peine marqué par l'irisation de la lune. Lune vermicelle, ce soir. Une légèreté volatile l'anime lorsqu'il fait aussi noir. Quand il lève sa main, il n'en sent pas le mouvement. Sa main n'existe plus. Son corps est aboli. Isidore croit que les oiseaux sont aveugles, et qu'ils n'ont ainsi aucune conscience de leurs ailes. *Portés par des nuages invisibles, ils s'envolent à leur insu, avec une lenteur et un abandon superbes*.

Entre son pouce et son index, Isidore fait tourner une longue plume d'albatros. Il se demande si la profondeur de l'océan égale celle du cœur humain. Il s'imagine descendre, botté et casqué, au fond des grottes cardiaques, et effleurer leurs parois palpitantes. De temps à autre, un pélican se détacherait d'une stalactite, et viendrait frôler son visage pour l'effrayer. Sous ses pieds, la cohorte grouillante des poux, des fourmis, des araignées, se livrerait à des ébats monstrueux; à l'occasion, leurs trompes et leurs crocs perceraient la membrane fragile du péricarde et provoqueraient des inondations inéluctables. Mais la faune sous-marine n'est pas moins hostile, se dit Isidore, et les poissons géants, avec leurs gueules béantes, prêtes à tout engloutir, lui sembleraient aussi terribles derrière la visière d'un scaphandre.

Isidore fait glisser la plume de l'albatros sur son front. Il doit l'admettre, l'impénétrabilité des êtres l'inquiète davantage que celle des fosses océaniques. Impossible de prévoir les gestes et les paroles des hommes, ou les intentions qui les dictent. Les poulpes et les raies, eux, se dissimulent au fond de la mer au hasard de leur faim.

Il a toujours préféré se retrouver seul. Lorsqu'il avait neuf ou dix ans, il aimait s'asseoir sur une petite plage déserte – celle où il recueillait, comme des perles, les poissons morts –

prendre une poignée de sable blanc et fin, et y enfoncer son menton. Rien n'égalait cette douceur. Il rêvait parfois qu'on le surprenne dans cet état et qu'on l'assassine, et parvenait même à sentir, par moments, la rugosité de lourdes mains d'homme posées sur sa nuque.

« À quoi pensez-vous? » La voix a surgi de la noirceur, une voix rude – et Isidore a eu peur. Il a laissé échapper la plume d'albatros. Les pas de l'homme sont lourds sur le plancher de bois tandis qu'il s'approche; la lanterne qu'il tient à la main projette sa silhouette gigantesque sur les voiles. Isidore songe à l'ogre qu'il a si longuement espéré sur cette plage de Montevideo. L'homme porte la lanterne à son visage, un visage assez jeune, avec des yeux comme ceux des poulpes – deux cercles de soie brune, presque jaunâtre. Et des lèvres, des lèvres faites pour embrasser les garçons, Isidore le devine – à moins que ce ne soit un souhait. La chemise entrouverte de l'homme attire son regard. Pendant un instant, il contemple le poil qui en saille, dru comme de l'étaupe; il voudrait y glisser les doigts. L'homme sourit. Sur sa tête, Isidore remarque que des algues forment une tignasse étrange – ce n'est pas un ogre, c'est une créature sous-marine, un amphibie qui vient d'apparaître au beau milieu de la nuit, sur le vaisseau.

« Vous me reconnaissez? » La lanterne éclaire cette fois leurs deux visages. La voix d'Isidore jaillit, aigrelette, pour dire non. L'homme sourit de plus belle, lui tend la main; Isidore hésite à la serrer, l'étreint mollement. Les mains des autres sont toujours plus chaudes, plus larges et plus vigoureuses que les siennes – petites méduses sans vie. L'homme se présente : Émile-Marie Aubry. Isidore est surpris d'apprendre qu'il est le capitaine. Il n'a guère plus de trente-cinq ans; Isidore croyait qu'il en fallait au moins cinquante pour occuper un poste aussi important. Mais il ignore comment tout cela fonctionne – il n'a connu qu'un seul capitaine au long cours, et c'était lors de son premier voyage. Un homme très âgé qui avait naguère souffert du scorbut – il avait perdu presque toutes ses dents – et qui ponctuait chacune de ses phrases par un crachat qui finissait inmanquablement sur le pont.

Le regard du capitaine s'anime tandis qu'il entreprend d'expliquer à Isidore qu'il a commis un acte héroïque dans sa jeunesse – c'est ce qui lui a permis d'accéder si rapidement au commandement des manœuvres. Isidore observe que de petites secousses animent sa pomme d'Adam, lorsqu'il parle.

« J'étais un peu plus jeune que vous – j'avais seize ans. Je m'étais embarqué sur un petit caboteur qui remontait les ports du Morbihan et du Finistère, en Bretagne. Lorsque nous

accostions pour quelques jours à Quiberon, j'avais coutume d'emprunter la barque à voile d'un vieux matelot, établi près du port, qui avait connu mon père. Je naviguais jusqu'à Belle-Isle – c'était diablement loin, et je m'arrachais les bras à force de souquer, quand la voilure ne suffisait pas, et toujours je persistais, parce que je connaissais une petite crique où personne n'allait jamais, à l'écart des ports que je trouvais trop bruyants. Je n'apportais presque rien quand j'allais là-bas. Quelques pommes de terre que je faisais cuire dans la braise, c'est tout. »

Le goût farineux des *papas* cuites dans le feu manque soudain à Isidore – il n'y avait pas repensé depuis longtemps. Il aimait mordre à même le tubercule, et en couper la peau carbonisée avec ses dents; la cendre crissait dans sa bouche et se mêlait à la saveur trop douce de la chair.

« Je passais souvent là des nuits blanches : j'observais la mer, les étoiles, le feu que j'avais allumé. À l'aube, je m'étendais sur le sable, et je dormais deux ou trois heures avant de retourner à Quiberon. »

Isidore voudrait bien que le capitaine s'étende sur le pont du bateau. Il s'allongerait pardessus lui, se laisserait dériver sur sa poitrine qui se lève et s'abaisse démesurément à chaque fois qu'il respire.

« Un jour, j'étais parti de Quiberon par temps gris; il ne pleuvait pas, mais les hirondelles volaient bas et tournoyaient en criant. Je venais à peine d'arriver à Belle-Isle que la pluie s'était mise à tomber – de grosses gouttes dures qui m'avaient détrempé en quelques secondes. J'avais tiré la barque sur la plage, le plus loin possible, et m'étais abrité dans une petite grotte où j'avais coutume de me réfugier lorsqu'il pleuvait; de là, je pouvais voir la mer, éclairée parfois par la foudre. »

Un coup de vent fait vaciller la flamme de la lanterne. Le visage du capitaine, happé simultanément par la lumière et l'obscurité, scintille. S'il n'en tenait qu'à lui, Isidore précipiterait la lanterne dans la mer, et se serrerait contre l'homme, dans le noir.

« Il me semblait que même la falaise, au-dessus de moi, grondait. Avec cette pluie, pas moyen de faire un feu. J'avais faim, alors j'avais entrepris de manger un de ces vieux biscuits de mer que j'apportais toujours avec moi. Avant d'y mordre, je l'avais tâté – les insectes aiment bien s'y cacher, et ça me répugne toujours un peu. Il goûtait la poussière. À part ça,

j'avais froid, et je me disais qu'il fallait que je sois insensé pour m'être embarqué par ce temps. »

L'embrasure de sa chemise est toujours béante, et Isidore ne peut s'empêcher de regarder de nouveau le torse qui se révèle à lui, et d'en imaginer la texture – rêche, à cause du poil – et la chaleur, oui, la chaleur.

« Je finissais de manger quand j'ai entendu une série de coups de feu, au loin. J'ai d'abord cru qu'on les avait tirés sur l'île. Puis, pas très loin de la côte, j'ai remarqué la silhouette d'un navire; chaque fois que la foudre éclairait le ciel, je tentais d'apercevoir son pavillon mais je n'y parvenais pas. Au bout d'une heure, peut-être, j'ai de nouveau entendu des coups de feu; ils provenaient du navire, j'en étais maintenant certain. J'ai marché jusqu'au bord de l'eau, et j'ai vu que le pavillon du navire était en berne. J'ai délacé mes bottes, et ôté mes vêtements les plus lourds. »

Isidore se dit qu'il aurait été facile que le capitaine l'assaille, tout à l'heure, dans l'obscurité – il aurait suffi qu'il enroule ses bras autour de ses épaules, et Isidore se serait laissé défaillir. Il serait redevenu un enfant de neuf ou dix ans – en extase entre les mains d'un ogre.

« J'ai mis la barque à l'eau et j'ai ramé comme un damné. J'avais calculé qu'il me faudrait dix minutes pour atteindre le navire, qui se trouvait à moins d'un demi-mille de la côte. Quand j'y suis arrivé, la coque du bateau se tenait de guingois dans l'eau. Les gens se serraient les uns contre les autres sur le pont, terrorisés. »

Son regard a changé. Il a perdu sa texture de soie. Isidore s'en détourne, s'attarde plutôt à détailler ses lèvres, son menton, les lobes de ses oreilles.

« J'ai fait deux allers-retours entre la plage et le navire. Je n'ai pas pu tous les sauver. Il n'y avait qu'un seul canot de sauvetage à bord, et le capitaine y était monté avec deux de ses officiers, supposément pour gagner Belle-Isle et en ramener du secours. Mais c'étaient des lâches; ils ne sont jamais revenus. Je m'apprêtais à y retourner pour une troisième fois lorsqu'il y a eu une clameur si effrayante que j'en frissonne encore. »

Les poils de ses bras sont hérissés, et Isidore se retient à grand peine pour ne pas les effleurer du bout des doigts.

« Le navire venait de sombrer. Il devait y avoir des dizaines de personnes qui se débattaient dans l'eau, mais il était trop tard. »

Isidore n'a pas écouté les dernières phrases du capitaine. Les yeux rêveurs, il pense encore aux bras, aux épaules et au torse de l'homme. « Vous ne dites rien. Mon histoire ne vous plaît pas? Elle est pourtant vraie. »

Isidore sursaute. Il ne sait pas quoi dire. Il voudrait murmurer son désir à l'oreille du capitaine, mais ça ne se fait pas, surtout entre hommes. Le capitaine l'empoignerait par la peau du cou – comme un lapin ou un poulet –, il lui briserait la nuque, jetterait sa dépouille par-dessus bord. *Le sang lui surgirait par la bouche et les oreilles.* Son corps demeurerait introuvable. Quelques mois plus tard, à Tarbes, à Pau, à Montevideo, on raconterait l'histoire de son suicide. Isidore se sent nerveux. Il ne sait que répondre. Il ne sait que faire de l'affolement qui s'empare de lui, sitôt qu'il lève les yeux vers la lanterne et suit la trajectoire de la lumière sur cette poitrine, ces épaules, ce visage.

Pressé par le regard du capitaine, Isidore demande s'il y avait des requins, dans la mer houleuse, ce soir-là. Il imagine le corps à corps de l'homme avec un requin. *Un corps à corps long, chaste, et hideux.*

« Il n'y avait pas de requins, bien sûr. On n'en voit jamais au nord de la France. » Le capitaine sourit. Il tapote l'épaule d'Isidore, lui souhaite une bonne nuit. Tandis que l'homme s'éloigne avec la lanterne et que la noirceur se referme sur ses yeux, Isidore s'engouffre dans une rêverie étrange, où des amphibiens étreignent de leurs cuisses le ventre rêche des requins.

En pleine mer, le dimanche 9 juin 1867

Michel Muchadaa dort, recroquevillé comme un fœtus, sur son grabat. Il a eu trop chaud et a repoussé ses draps au pied du lit; sa chemise de nuit est retroussée jusqu'au ras de ses fesses – ses cuisses sont entièrement dénudées. Isidore les contemple. Il sait bien qu'au milieu de la nuit, lorsqu'il rentre dans la cabine pour s'y coucher, Michel dort profondément – il y a déjà plusieurs jours qu'il l'observe à son insu. Michel n'a que seize ans, mais il a des cuisses d'homme. Isidore voudrait dessiner la scène, le contraste entre les cuisses velues et le visage d'ange de l'adolescent – quoique foncé, mais Isidore préfère les anges ténébreux. Et il colorierait ensuite sa bouche rouge, écrasée sur le matelas. *Bouche contre laquelle il voudrait coller sa propre bouche.* Il voudrait aussi respirer l'air qui sort de ses narines, et qui fait voler les plumes du traversin. Mais Michel se méfie d'Isidore, il lui a dit qu'il dormait avec

un couteau – c’est vrai : un minuscule canif qu’il garde dans son poing fermé. Alors Isidore se contente de le regarder, allongé sur le ventre, les bras croisés sous son menton. Si Michel se tournait vers lui, il n’aurait qu’à fermer les yeux et à faire semblant de dormir.

C’était la même chose à Tarbes et à Pau, dans les dortoirs. *Chaque nuit, il était accablé par l’insomnie, dévoré par les femelles du pou, les fourmis, les araignées.* Il aurait fallu qu’il aille se promener, qu’il s’épuise à force de marcher, mais il ne lui était pas possible de faire un pas en dehors du dortoir. On l’aurait châtié à coups de mètre de bois ou de cravache en cuir. On lui aurait zébré la peau, sous prétexte qu’il avait l’esprit libidineux – ses cauchemars et son insomnie en étaient la preuve. Souvent, il ne parvenait pas à s’endormir avant le lever du jour. Une heure plus tard, on faisait sonner la cloche. Il fallait, de suite, poser pied à terre et se hâter de faire sa toilette – le pion avait toujours soin de traîner les retardataires par les cheveux jusqu’à leur broc et de leur enfoncer la tête dans l’eau glaciale.

La nuit, donc, profitant de l’éclat de la lune qui passait au travers des rideaux, Isidore se perdait dans la contemplation de ses camarades assoupis. Le ressac de leurs respirations l’apaisait. Les lignes que formaient leurs corps sous les draps étaient belles, elles composaient une géographie complexe, et il s’amusait à en dénombrer les possibilités. Il caressait du regard chaque bras, chaque jambe qui pendait le long d’un lit, caressait chaque visage tourné dans sa direction. Lorsque l’un des garçons s’agitait le moins dans son sommeil, Isidore feignait de dormir. Il ne fallait pas que l’on se doute, il ne fallait pas que l’on devine. On l’aurait dénoncé.

« Ne vous masturbez jamais », leur disait-on au moment du coucher. « Cela vous tuera. La masturbation est le pire des fléaux; elle affaiblit l’homme, elle engendre des maladies terribles – elle vous rendra fous. Ne glissez en aucun temps vos mains sous les draps. Ne laissez jamais l’onanisme triompher de votre volonté. Et n’oubliez surtout pas que nous vous surveillons! »

Les élèves répétaient chaque soir, à la façon d’un credo, la phrase de Proudhon : « la masturbation est un vice honteux qui décime la jeunesse! » Et on énumérait – comme on récite des vers latins – toutes les maladies auxquelles pouvait donner naissance *le mal du siècle* : céphalalgies, vertiges, asthénie, rhumatismes, mélancolie, syncopes, rachitisme, gastralgie, consommation, dyspepsie, spermatorrhée, phtisie, coma.

Des garçons lui avaient raconté des histoires terribles – des histoires de contention, de chirurgie. Des liens enfoncés dans la chair des poignets jusqu’au sang. Des anneaux pourvus de pointes acérées, étranglant la verge. Pire encore : la cautérisation de l’urètre, le rétrécissement de l’orifice du prépuce, l’infibulation.

Ce n’était donc pas tant les maux engendrés par la masturbation qu’Isidore craignait, que les sévices qu’on lui aurait fait subir si on l’avait surpris, s’essoufflant en silence, la bouche entrouverte, les mains sous les draps. Mais ce n’était pas sa faute. Il lui aurait fallu dormir seul, dans une chambre à part.

Son insomnie était à la mesure de son désir. Si, par miracle, il parvenait à atteindre le seuil de l’endormissement, les femelles du pou, les fourmis et les araignées accouraient pour lui sucer le sang. Il avait beau se débattre, elles creusaient des tranchées partout au travers de son corps, dévoraient au passage chacun de ses organes. Lorsque la cohorte d’insectes parvenait au bas de son ventre, Isidore se redressait en sueur, le corps endolori, placé en travers du lit – comme si des vampires avaient profité de son bref sommeil pour le violenter.

À présent, ce n’est pourtant pas la proximité de Michel qui empêche Isidore de dormir. Il est quatre heures – toutes les nuits, Isidore entend les marins crier le changement de quart avec une désespérante assiduité. Non, ce ne sont pas les cuisses nues de Michel qui l’obnubilent au point de nuire à son sommeil. *La vérité, c’est qu’il se sent paralysé dans la totalité de son corps.* S’il a le malheur de s’étendre sur le dos, il ne parvient plus à bouger ni ses bras, ni sa tête. Peut-être est-ce ainsi qu’il payera – la paralysie, une douleur atroce, la mort – le prix de ses mauvaises habitudes.

« Ducasse, éteignez cette lampe, nom de Dieu! » Isidore avait oublié leur existence – Lafont, Rigabert, Perrin, Bourrière. Le gros Rigabert, après s’être plaint, s’est retourné contre la cloison – la base du lit a craqué, et les boulons de fer qui la fixent au plancher ont grincé. Sur les autres grabats, le corps immense des hommes forme des montagnes – rien à envier aux lignes fines des garçons enfouis sous les draps. Isidore souffle la bougie. Rigabert ronfle – à moins que ce ne soit Perrin.

Isidore s’affole. Ses mains et ses pieds s’engourdissent; il lui est difficile de remuer les orteils et les doigts. Même sa langue et ses lèvres sont parcourues de picotements, et sa gorge enfle, semble-t-il – il ne lui reste plus que l’espace d’un fœtu pour respirer. On a tranché le sommet de son crâne pour y couler du plomb liquide. Le plomb, en se solidifiant, a étranglé

ses nerfs, ses muscles, ses veines. Et sur son ventre, sur tout son corps, on a déposé des sacs de sable. Il a soudain la conviction que les hommes de l'équipage viendront le chercher – ils l'arracheront de son grabat, lourde masse de plomb et de sable, et le jetteront à la mer. Il coulera plus vite qu'une ancre.

Qu'était-il arrivé à cet enfant inconnu, couché dans la poussière au milieu d'une rue, à Montevideo? Il avait le visage bleui, il suffoquait, et malgré tout, on avait inséré un thermomètre au mercure entre ses lèvres enflées. La ligne de vif-argent ne cessait de s'allonger, on aurait dit qu'elle ondulait sous le soleil – elle fascinait Isidore. L'enfant avait la main gauche boursouflée, là où une araignée l'avait mordu. Sur son front, une sueur abondante. On était allé prévenir les parents. La mère était accourue en pleurant. Isidore se demandait si l'enfant allait mourir – il était à peine plus vieux que lui, n'avait guère plus de sept ou huit ans. Isidore avait questionné son père, et son père avait saisi sa main – il l'avait serrée très fort – et ils étaient rentrés à la maison. Il n'a jamais su si l'enfant avait survécu.

Même couché sur le ventre, l'engourdissement le gagne. Ses paupières deviennent des bâches, jetées par-dessus des chariots. Où l'araignée l'a-t-elle piqué? Isidore déteste s'endormir. Les images défilent, confuses, derrière ses yeux. Des images d'araignées, d'enfants morts, de chariots entoilés qui transportent des cadavres d'enfants, empilés les uns sur les autres.

Midi. On a crié le changement de quart. Isidore s'éveille. Les draps du grabat voisin ont soigneusement été replacés. Michel assiste sans doute à l'office du dimanche. À l'heure qu'il est, il doit se pâmer devant l'aumônier – en sueur sous sa chape, la face rougie – une lueur de ravissement imbécile dans les yeux. Isidore, lui, s'entête à manquer tous les offices; c'est peut-être pourquoi Michel se méfie de lui. Mais il n'y peut rien. *Les prêtres des religions ne lui inspirent rien qui vaille.*

« Gloria al Padre, al Hijo y al Espíritu Santo. Como era en el principio, ahora y siempre, por los siglos de los siglos – Amen. » Les oreilles lui bourdonnaient. Debout sur son prie-Dieu, Isidore remuait les lèvres en silence, pour faire comme les autres. Son père était songeur, le menton appuyé sur la poitrine, le visage enfoui dans sa barbe. Il était parfois si absorbé par ses réflexions qu'il ne se levait pas pour aller communier. Isidore tirait sur sa main, tirait, mais rien n'y faisait. Sa main demeurait inerte, son expression fixe. Tous les

regards étaient posés sur eux tandis que les gens regagnaient leurs places. Quelquefois, des femmes passaient furtivement leur main dans les cheveux d'Isidore – il se retenait à grand peine pour ne pas les mordre. Le chancelier ne se rendait compte de rien. Isidore se demandait si c'était à sa mère qu'il pensait.

Lorsqu'il fut plus vieux, il lui arriva de marcher seul dans la Matriz, lorsqu'elle était déserte. Il y faisait toujours frais, même en été. Les vitraux obscurcissaient la lumière du jour – seuls les candélabres éclairaient les allées. Isidore écoutait le bruit de ses bottes qui percutaient les dalles. Il attendait un signe. Qu'une bible tombe du banc sur lequel elle avait été posée. Qu'une nuée de chandelles s'éteigne. Que la lampe éternelle grince au bout de la chaîne à laquelle elle était suspendue. Mais il ne se passait jamais rien.

Un jour, du jubé de la cathédrale, il entra perçut dans la nef un paquet de linge, oublié entre deux bancs – mélange étrange d'une chape noire et d'une jupe blanche. Mais bientôt, il se révéla que le paquet se mouvait, animé comme par une main invisible, et la couleur blanche avalait tantôt la couleur noire, et tantôt la couleur noire ensevelissait la couleur blanche. Et le paquet ne cessait de remuer, de s'agiter dans tous les sens, jusqu'au moment où Isidore vit deux paires de jambes entremêlées, comme sur ces icônes profanes qu'un garçon d'écurie lui avait montrées.

Au cours des semaines qui suivirent, dans l'âtre de la maison de la rue Camacué, Isidore fit brûler une bible, un crucifix, un chapelet. Le bois et le papier flambèrent bien. Il s'attendait à attraper la peste, la phtisie, le choléra. Rien. Après cela, il ne remit plus les pieds dans la Matriz – ni, d'ailleurs, dans aucune autre église. Il avait onze ans. Son père n'insista pas pour qu'il l'accompagne comme auparavant. Il avait bien d'autres soucis que les affaires religieuses.

À Tarbes et à Pau, il lui fallut se plier aux exigences de ses professeurs, et assister aux offices obligatoires. Isidore avait arraché plusieurs pages de son missel afin d'y dissimuler de minuscules éditions des textes qu'il aimait. On ne le surprit jamais; pourtant, il pouvait passer des messes entières, la tête penchée, absorbé dans sa lecture.

La porte de la cabine vient de s'ouvrir – Michel entre, son missel à la main. Isidore se redresse sur son grabat. Michel lui demande s'il dormait encore. Isidore lui dit qu'il réfléchissait. À son cou, Michel porte un crucifix. Parfois, dans un élan de piété, il lui arrive de presser la croix contre ses lèvres – Isidore a alors envie de le gifler. Un sang foncé jaillirait

de ses lèvres fendues, qu'Isidore lècherait. Ou bien, avec le bout de son doigt, il tracerait dans le sang un sourire sans extrémités. *Une béance où s'engouffrer comme dans un enfer.*

Michel dépose le missel – son seul livre – sur son grabat. Isidore l'observe tandis qu'il fouille dans sa malle. Il en extirpe une pièce de bois qu'il a entrepris de sculpter avec son canif. Une pietà de carnaval – une Vierge hideuse, agrippant désespérément un Jésus difforme. Michel baisse les yeux, sort sans dire un mot. Isidore soupire. Il n'a envie de rien. Il demeure étendu là toute la journée – s'occupe à contempler les nœuds dans le bois du plafond, puis les ombres abandonnées par la lumière grise qui coule du dehors.

À l'approche des Îles Canaries, le mercredi 12 juin 1867

Au loin, on dirait un morceau de charbon gigantesque qui sort de la mer, entouré d'un halo tantôt bleu, tantôt violet. Un morceau noir et ligneux, en forme de triangle. C'est un volcan – le plus haut sommet d'Espagne – lui a appris un matelot qui passait le faubert sur le pont. Ce n'est pas là que l'on doit faire escale. Dompage. Le voilier vire plutôt en direction de cette coquille grise, grosse comme un œuf, à l'horizon. Gran Canaria. Mais Isidore regarde de l'autre côté, en direction du triangle envoûtant dont la crête étincelle sous le soleil. Il admire la beauté des caps arides, la dureté des falaises. C'est là qu'il voudrait dormir, perché au sommet d'une arête – hors d'atteinte des femelles du pou, des fourmis, des araignées. Ce serait une nuit magnifique – sa dernière, peut-être. Au matin, le volcan lui cracherait au visage une bave rouge et luisante. *Sa face calcinée lui tomberait en cendres entre les mains.*

Isidore ne se souvient pas d'être passé par ces îles, la première fois qu'il a traversé l'Atlantique. On avait alors fait escale à Dakar, puis à Lisbonne. Mais peut-être a-t-il oublié. Il n'était pas sorti souvent sur le pont, durant ce voyage. Roulé en boule sur son grabat, il avait surtout eu envie de se laisser mourir. Il n'avait pas choisi de partir pour la France. Le jour où son père lui avait annoncé l'achat de son passage à destination de Bordeaux, Isidore avait pleuré et supplié; il s'était même tailladé un poignet avec le coupe-choux de son père – si mal aiguisé que ça avait à peine saigné. Mais les larmes et le sang n'avaient jamais eu aucun effet sur le chancelier. Il avait ordonné à Isidore de nettoyer sa plaie et de préparer sa malle. Quelques jours plus tard, il avait conduit son fils au port de Montevideo. Au moment

de l'embarquement, il lui avait murmuré « adieu », comme si ces sept années d'internat sur la rive opposée de l'Atlantique ne devaient jamais avoir de fin.

Lors de l'escale à Dakar, il s'était produit un événement singulier. La rade était achalandée, on y voyait des vaisseaux de toutes les provenances parmi lesquels se faufilaient des pirogues dirigées par des indigènes. Il faisait chaud, Isidore s'en rappelle : il était monté sur le pont sans même porter sa chemise; les femmes se promenaient en jupon et la sueur ruisselait sur leurs nuques, même si leurs cheveux étaient coiffés haut sur leurs têtes.

Près du trois-mâts, il y avait un chalutier sénégalais. C'était un endroit curieux pour pêcher, mais les indigènes s'affairaient néanmoins à immerger le chalut – on aurait même dit qu'il y avait une certaine urgence dans leurs gestes. Isidore suivait leurs manœuvres avec intérêt mais ne comprenait pas leurs paroles, prononcées dans une langue qui ne ressemblait ni au français, ni à l'espagnol. Une fois l'immense filet à l'eau, ils attendirent, le regard rivé à la surface de la mer. Isidore tenta d'apercevoir ce qu'ils guettaient ainsi, mais il ne vit rien. Ils se mirent tout à coup à crier des syllabes étranges – « Gaynde-géej! Gaynde-géej! » – tandis qu'ils s'agitaient dans tous les sens. Isidore crut comprendre qu'un bateau qu'on attendait entrerait dans la rade.

Il y eut des remous, un aileron gris fendit la surface de l'eau, et les indigènes se mirent à crier de plus belle : « Gaynde-géej! Gaynde-géej! » Isidore n'avait jamais vu de requin vivant. Les indigènes se postèrent autour du système de poulies, prêts à remonter le chalut. Le requin se dirigea vers l'embarcation, attiré par les prises qui s'agitaient au fond du filet. Il y eut de nouveau des remous, des cris; puis, on n'entendit plus que le grincement interminable des chaînes qui s'enroulaient lentement autour des poulies rouillées. Le filet était à moitié hissé hors de l'eau. Le monstre mesurait près de trois mètres; il se tortillait entre les mailles, et l'on voyait tantôt son dos gris, tantôt son ventre blanc. On se remit à hisser le filet. Le chalutier penchait dangereusement sur le côté. Les indigènes coururent de l'autre bord, en entraînant avec eux des caisses et des poids pour rétablir l'équilibre du bateau. Lorsque le filet fut à la hauteur de la rambarde, un indigène s'élança avec un harpon et l'enfonça, au travers des mailles, dans la chair du requin. Le sang imbiba le filet, puis dégoutta le long de la coque. On attendit. Isidore resta planté là, fasciné par le sang qui s'écoulait du corps transpercé, devenu clepsydre. Au bout d'une heure, on retira le harpon, on taquina la mâchoire sanguinolente du poisson avec un bâton – il ne bougea pas. On tira le

chalut à bord. Quelques minutes plus tard, un indigène empoignait le cœur du requin entre ses mains rougies, et l'élevait vers le soleil. *Un cœur qui palpitait encore, avec une vitalité tenace.*

Isidore tressaille. Pendant un instant, il a pris le volcan de Tenerife pour la gueule d'un requin – un triangle aux dents courtes et pointues – qui fonçait droit sur lui.

Tous les passagers sont montés sur le pont. Les hommes, en manches de chemise, s'appuient à la rambarde. Les femmes se pavant auprès d'eux – elles ont revêtu leurs robes d'été et caracolent, minaudent, attendent qu'on les complimente. Michel se tient à l'écart. Le rire de Rigabert retentit et Isidore grimace. Il irait se réfugier dans la cabine s'il n'éprouvait pas une telle hâte d'apercevoir le port de Las Palmas – les toitures des maisons, les chevaux tirant des cabriolets, la foule sur les quais.

Les matelots se promènent sans chemise. La sueur luit sur leurs épaules, trace des sillons sur leurs poitrines.

Un bras s'allonge, tire un câble, les veines de l'avant-bras saillent, les muscles se gonflent, la sueur perle au bout des poils de l'aisselle, s'écrase sur le plancher de bois – la voile ploie. Deux autres marins se joignent au premier pour carguer la voile.

Les bras de son père étaient maigres. Après la messe, les dimanches, le chancelier amenait son fils à la mer – il lui apprenait à nager. Isidore observait les bras de son père se déployer dans l'eau, des bras raides comme des branches d'arbre. Ils allaient parfois nager dans des eaux plus profondes. Son père l'entraînait à sa suite en l'agrippant par la main – ils descendaient, descendaient, il y avait des nuées de poissons qui éraflaient parfois leurs jambes. Très vite Isidore manquait d'air; il pinçait la main de son père qui relâchait son étreinte, et ils remontaient l'un après l'autre, soufflant des bulles d'air par le nez et la bouche. Lorsqu'ils sortaient de l'eau, ils s'étendaient sur le sable, et Isidore se promettait qu'il aurait, lorsqu'il serait un homme, des bras plus musculeux que ceux de son père.

Mais aujourd'hui, quand il regarde dans la glace son grand corps maigre et voûté, Isidore se dit qu'il a manqué à sa promesse. *Ses bras sont d'une longueur et d'une maigreur fantastiques.* Lorsqu'il les enroule autour de son corps, il a l'impression d'être étreint par un inconnu.

Au lycée, on se moquait de lui. Il était incapable de grimper aux arbres, incapable de se suspendre aux barres parallèles. On disait qu'il avait l'air d'une araignée aux longues pattes; plus tard, on ajouta qu'il était sanguinaire, et on se mit à le surnommer *le Vampire*. Mais il courait plus vite que les autres – *il avait pris l'habitude, lorsqu'il était petit, de courir éperdu dans toutes les chambres, en se cognant aux meubles.*

À l'horizon, Tenerife est en train de disparaître, drapée de brouillard. Maintenant, Gran Canaria, l'île aux pentes nues, accourt vers le vaisseau. On croirait une jupe en forme de corolle, relevée jusqu'aux genoux. Ce pourrait être le fantôme d'une jeune fille Guanche, assassinée au XV^e siècle par un Espagnol. Le marin qui a parlé à Isidore du volcan de Tenerife lui a aussi raconté l'histoire des Guanches, insulaires à la peau lunaire qui croyaient être restés seuls au monde – jusqu'à ce que leur royaume soit conquis par les Espagnols. Ils se révoltèrent et furent massacrés; il ne resta rien de leur culture, sinon quelques gravures dans les grottes des Canaries. Mais Isidore préfère ces signes funestes aux ossements effrités des Charrúas qu'il a vus, enfant, sur les rives de la Plata.

Isidore serre les dents; ses joues se creusent. Des passagers d'entrepont ont sorti leurs violons, Rigabert empoigne Ana ou Bernardine – comment ne pas confondre leurs voix idiotes, leurs cris insignifiants?

– Oh! Ana, regardez!

– Attendez, Bernardine!

– Ana, attrapez ma main!

Et l'on virevolte. Isidore a horreur du son des violons, des danses, de la fête. Ce serait plus beau de voir la terre continuer d'avancer, majestueuse, dans le silence.

Ça y est, la corne de brume vient de mugir. Dans une heure, la rade de Las Palmas accueillera le vaisseau. À bord, on admirera l'agitation du port; des oiseaux se poseront sur le pont, et l'on mangera de la viande fraîche, achetée sur l'île. Mais Isidore espère que le Harriet frappe un écueil, rien que pour faire taire les violons et les cris de joie – *rien que pour faire revenir le silence glacial, le silence absolu des nuits sans étoiles.*

En pleine mer, le lundi 17 juin 1867

Calme plat. Le soleil tombe d'aplomb sur le pont. Il fait trop chaud pour passer la journée dans la cabine, alors Isidore s'est assis sur le plancher, le dos appuyé contre la rambarde, son carnet à dessins sur les genoux. Il est en train de tracer la bouche de Michel, mais c'est le visage de Georges qu'il dessine. Le visage de Georges, entrevu derrière les rideaux jaunes qui pendaient aux fenêtres du grand salon, dans la maison Dazet. Quand personne ne les surveillait, Georges et lui se réfugiaient là. Isidore penchait son visage à la hauteur du sien, et leurs langues s'avançaient, limaces rouges, et glissaient l'une contre l'autre. Dès qu'une porte s'ouvrait ou que la première marche de l'escalier craquait, les garçons s'asseyaient précipitamment sur le canapé et reprenaient le fil d'une conversation sérieuse qu'ils avaient élaborée exprès – *le temple antique de Denderah est situé à une heure et demie de la rive gauche du Nil, le savais-tu?* Isidore avait quinze ans, Georges en avait neuf. Il avait encore une peau d'enfant, une peau qui donnait l'envie qu'on la déchire.

Le trait de crayon d'Isidore s'emporte et lacère le papier. La mine du crayon casse. Isidore soupire – il lui faudra, une fois de plus, emprunter le canif de Michel.

Au lycée de Tarbes, pendant l'étude, il rêvait au prochain dimanche qu'il passerait dans la maison de la rue Massey. Il aimait apercevoir au loin la silhouette de monsieur Dazet qui l'attendait, tout près de la grille. Il accueillait Isidore avec un regard bienveillant, lui souriait. Lorsqu'il pleuvait, il tenait un grand parapluie noir au-dessus de leurs têtes. À leur arrivée, madame Dazet était invariablement en train de coudre – elle disait que ce n'était pas du travail, que c'était une distraction, parfaite pour les dimanches. Isidore entendait les coups de pédale et le bourdonnement de la machine à coudre depuis le vestibule. Georges et Louis l'attendaient au salon. Jean-Paul lisait ou étudiait dans sa chambre. Monsieur Dazet allait s'installer dans son cabinet. Les garçons entraînaient Isidore à leur suite, et ils allaient attraper des grenouilles dans la mare – Isidore leur montrait comment retirer le système digestif des grenouilles sans qu'il se rompe, et leur apprenait à en identifier les organes. C'était beau.

Mais il préférait les dimanches où Louis était malade ou en visite chez un cousin de son âge. Georges et lui descendaient alors à la cave. Éclairés par la lueur d'une bougie, ils se promenaient parmi les saucissons et les morceaux de lard suspendus aux poutres, examinaient

le contenu des cageots de légumes, admiraient les reflets de la flamme sur les bocaux de conserves. Ils s'asseyaient ensuite sur des caissons renversés, et Isidore enseignait à Georges les rudiments de l'hypnotisme. C'était un garçon au regard singulier, à la fois rêveur et pénétrant. *Un regard dont la fixité obscurcissait les yeux de ses interlocuteurs et les empêchait de se mouvoir.*

Il restait encore un vieux bout de crayon dans son étui. Isidore s'est mis à dessiner sur une autre page. Le menton arrondi de Georges, ses lèvres minces, sa moue défiante. Ses cheveux pâles, les traits fins de ses sourcils. Pas d'ombre au visage – la dernière fois qu'Isidore l'a revu, il avait encore la face glabre et charnue.

Georges et lui n'avaient jamais laissé leurs langues se toucher, dans la cave. Il leur fallait l'intermédiaire du rideau, il leur fallait l'excuse du jeu. Ce n'était pas qu'ils avaient peur. Seulement, Isidore n'aurait pas supporté d'être aussi proche de Georges, à découvert – il se serait alors produit quelque chose de terrible, il en avait le sentiment. Il aurait pu avoir envie de broyer le corps de Georges contre le sien, il aurait pu avoir envie de le *dévor*er.

Il y avait eu cet incident, un lundi de Pentecôte. Georges et lui avaient congé. Madame Dazet avait ordonné que l'on prépare un grand dîner; la cuisson de la nourriture embaumait la maison. Ils avaient faim.

Ils se chamaillaient dans la chambre de Georges lorsqu'Isidore avait eu une idée. Ils joueraient tour à tour à être boucher égorgé et poulet égorgé. Georges avait endossé le rôle de la victime et s'était étendu sur son lit; Isidore, du tranchant de la main, avait fait semblant de lui couper la tête et de le saigner. Puis, il avait fait mine de lui arracher les plumes, de le vider, de l'assaisonner. Georges ne pouvait s'empêcher de rire, et Isidore avait dû lui mettre la main sur la bouche. Il ne restait plus qu'à le faire cuire. Georges se tortillait encore de rire, et Isidore sentait ses dents humides contre sa paume. *Si tu ne t'arrêtes pas de rire, je te mangerai comme du bouilli froid.* Isidore était monté sur le lit et s'était assis sur le ventre de Georges, qui avait enfin cessé de rire – le poids d'Isidore lui écrasait les côtes.

Lentement, il s'était penché sur lui – Georges avait-il cru qu'il allait coller sa langue contre la sienne? Erreur : il allait le manger, il l'avait prévenu. Il sentait la rage, oui, la rage qui montait en lui. Il avait mordillé le nez de Georges, sa joue, son menton; ses dents avaient fini par s'enfoncer, avec une lenteur inouïe, dans son épaule. Il avait soudain eu l'impression

de résider tout entier dans ses muscles maxillaires, et une envie incontrôlable s'était emparée de lui – il aurait voulu briser les os de l'épaule sous la seule pression de ses molaires, comme font les chiens, mais les cris et les pleurs de Georges s'étouffaient au creux de sa paume, et il s'était ressaisi. Georges, en se relevant, avait ôté sa chemise. Isidore avait été parcouru d'un frisson lorsqu'il avait découvert l'empreinte de ses dents incrustée dans la peau de Georges; le sang en sourdait encore. Il avait léché la blessure, et avait été surpris : ça goûtait le métal – exactement comme une pièce de cinq francs. Son propre sang n'avait aucune saveur.

Isidore dessine une épaule, une épaule nue avec une morsure profonde. Pourquoi avait-il donc eu autant envie de mordre Georges? Il n'avait pas pu s'en empêcher – pas plus qu'il ne pouvait se retenir, par moments, de le serrer contre lui jusqu'à ce que ses os craquent.

Il s'arrête de dessiner. Le craquement des os le poursuit, il n'arrive pas à comprendre pourquoi, jusqu'à ce qu'une image apparaisse : lui, debout, consterné; Georges, le corps fracassé, du sang au visage.

Il venait tout juste d'arriver en France; Georges n'était alors qu'un gamin avec qui il prenait plaisir à courir dans les jardins. Ils s'étaient découvert un jeu : Isidore empoignait Georges par les mains et se mettait à tourner sur lui-même, très rapidement, de façon à ce que le corps léger de l'enfant soit soulevé par la force centrifuge. Au bout de quelques secondes, Isidore ralentissait, puis déposait Georges qui s'effondrait dans l'herbe, secoué de rires.

Ses paumes étaient-elles moites, cette fois-là? La force lui avait-elle manqué? Georges avait-il lâché prise? Ou avait-il, de sa propre volonté, relâché son étreinte? Il ne se souvient que de son effarement lorsqu'il avait vu le corps de Georges lui échapper et aller finir sa course contre un chêne. Georges s'était relevé en souriant, mais il saignait – dans sa chute, il s'était fendu un sourcil. Il avait continué de sourire jusqu'au moment où il s'était aperçu que sa main était pleine de sang.

Non, ses paumes n'étaient pas moites. Il ne se pouvait pas non plus que Georges ait lâché prise. Il tenait fermement ses mains. Non, Georges n'avait pas lâché prise. C'était bel et bien sa faute. Il y avait eu ce désir obscur, cette envie terrible d'éclater de rire, avant de céder à l'impulsion, avant d'ouvrir les mains. Isidore était persuadé d'avoir entendu les os de Georges craquer lorsque son corps avait heurté le tronc de l'arbre. Mais c'était impossible

qu'il n'ait pas pleuré sur-le-champ, impossible qu'il n'ait pas été blessé davantage. Que s'était-il donc passé?

Il avait plu, ce jour-là, il y avait de la boue dans le jardin. Et s'il avait perdu pied? Il avait ouvert les poings par mégarde. C'était certain.

Sur une autre page, Isidore dessine une poupée brisée, à l'effigie de Georges. Un trait, et puis un autre, et le sang coule d'un sourcil jusque dans l'œil – la poupée borgne menace de tout révéler. Isidore se lève, détache la page et la froisse, la jette à la mer.

Il revient au portrait de Georges. Repasse avec le crayon sur ses yeux, son nez, sa bouche. Il aurait fallu qu'il dessine aussi sa langue, tendue vers la sienne.

Soudain, le portrait de Georges s'obscurcit, et Isidore esquisse un mouvement de la main pour chasser l'ombre du papier. Il lève les yeux. Michel s'est posté devant lui, il observe son dessin avec intérêt. Isidore referme brutalement son carnet. Michel hésite, puis vient s'asseoir à côté de lui. « Qu'est-ce que tu dessines? » Isidore n'a pas envie de lui répondre. Mais Michel le dévisage, et ça l'embête.

– Je ne dessinais pas vraiment.

– Mais si, je t'ai vu. Montre-moi ce que tu dessinais.

Michel tend la main vers le carnet. Isidore a envie de le lancer par-dessus bord. Tant pis pour le portrait de Georges. De toute façon, il lui hante l'esprit depuis des années. Mais Michel pose sa main sur la sienne. Isidore soupire. Il rouvre son carnet à la page du portrait de Georges. Michel le contemple longuement.

– Qui est-ce?

– Mon frère.

Michel a l'air étonné.

– Il est jeune.

– Il est mort, maintenant. Tu as vu cette morsure, sur son épaule? Il avait neuf ans, lorsqu'il a été dévoré par les chiens.

– Les chiens?

– Los perros cimarrones. Ils hantent les campements, dans la pampa, et lorsqu'ils sont affamés, ils dévorent les hommes et les chevaux. On les entend hurler jusqu'au beau milieu de Montevideo, en pleine nuit.

– Je n'en ai jamais vu à Buenos Ayres.

– C’est possible. Je ne crois pas qu’ils aient traversé le fleuve.

– Il a beaucoup souffert, tu crois?

Quel idiot.

– Imagine qu’une meute de chiens te dévore. Tu souffrirais?

Michel rougit. Il se relève, secoue son pantalon. Isidore aimerait tant avoir la chance, un jour, de lui ensanglanter la bouche.

En pleine mer, le jeudi 20 juin 1867

Barullo. Le train, le vacarme, le bruit. Isidore s’est redressé sur sa couchette. Il y a eu des cris, puis des pas précipités ont martelé le plancher, au-dessus de sa tête. Tout de suite, ce mot, barullo, lui est venu aux lèvres, et il n’a pu s’empêcher de le chuchoter.

Barullo, des maisons brûlent, et au travers des flammes, les silhouettes des gauchos s’enflent et s’amenuisent; les lanières de cuir des boleadores tournoient au-dessus des têtes, et leurs pierres luisent avant de défoncer des crânes.

La fumée irrite leurs poumons, et ils se mettent à tousser les uns après les autres – d’abord Michel et lui, puis Lafont, Rigabert, Perrin, Bourrière. La panique s’empare des hommes, ils rassemblent leurs affaires au milieu d’un drap. Michel baise son crucifix. Isidore récupère un manuscrit au fond de sa malle.

La fumée, la poussière, les cris. Les chevaux hennissent et les cavaliers français tentent d’échapper aux boleadores sifflants. Les baïonnettes se choquent aux coutelas, les sabots font trembler la terre. Soudain, son père apparaît, les bras tendus vers lui.

Tous les passagers se sont engagés dans la course. Michel serre le bras d’Isidore. Sur le pont, on leur apprend que la soute arrière du vaisseau a pris feu. La fumée est de plus en plus épaisse, elle leur brûle les orbites.

La fumée, la poussière, les cris. Par-dessus l’épaule de son père, les yeux d’Isidore s’accrochent aux langues de feu qui jaillissent des maisons, aux corps, par terre, labourés par les chevaux, à la cervelle épanchée au milieu des tessons, des bouts de corde et des éperons perdus.

On a fait monter les animaux sur le pont. Les veaux braillent et la volaille caquette – et les femmes joignent leurs gémissements au cri des animaux. Les seaux passent d’homme en

homme à une vitesse folle; Isidore a le vertige, les yeux pleins d'eau à cause de la fumée. Michel pleure, le visage enfoui dans le pli de son coude.

La rue Camacué, les demeures familières, leur maison. La sueur ruisselle dans le cou de son père, Isidore l'essuie avec ses mains. Ouvre la porte, ferme la porte, son père le dépose par terre. Il se met à genoux devant lui, prend son visage entre ses mains. Son regard est sévère, Isidore a peur. Il ne faut plus sortir lorsqu'il y a le barullo, il ne faut plus sortir. Debout derrière son père, la gouvernante pleure.

Le capitaine Aubry circule parmi les passagers, les rassure. Dans la soute arrière, là où la paille et le fourrage étaient entreposés, une lampe à pétrole a explosé. Un homme a été tué – on l'a retrouvé tout près de la porte, la main sur la poignée, calciné jusqu'au tronc.

Le lendemain, Isidore était sorti avec son père. Le chancelier voulait lui montrer ce que l'on ferait aux responsables du barullo. Sur la place publique de la ville, les gauchos faits prisonniers se tenaient serrés les uns contre les autres. Isidore se demandait pourquoi on leur avait mis un sac de jute sur la tête. Il y avait eu une série de détonations, et leurs corps s'étaient affaissés dans d'étranges postures – de lentes coulées de sang avaient tracé des fleuves dans la poussière. De temps à autre, leurs membres tressautaient encore, clapotaient dans le sang.

La fumée se dissipe peu à peu. Le capitaine remonte sur le pont, apprend aux passagers que l'incendie a été maîtrisé. Les femmes tamponnent leurs yeux à l'aide de leur mouchoir et les poules cessent de glousser.

Isidore n'a pas pu se rendormir. L'odeur de la fumée le replonge en plein siège de Montevideo. Il n'était pas rare que des gauchos se glissent, la nuit, dans les rues de la ville, pour incendier des maisons. Des combats éclataient – des échauffourées, disait son père, et Isidore trouvait que c'était un mot magnifique – et l'on attendait que le barullo retourne d'où il était venu. Mais cette fois-là, les gauchos avaient porté l'audace trop loin, ils avaient voulu s'en prendre au consulat de France. Ils devaient ignorer qu'en vertu d'un décret récent, des marins de l'escadre française veillaient en permanence sur la ville.

Lorsque le barullo s'était manifesté, Isidore se trouvait justement avec son père au consulat. La nuit venait à peine de tomber. La lune était ronde et vide.

Il s’amusait avec des cailloux, devant la porte. Son père devait ressortir d’une minute à l’autre.

Tout était survenu si rapidement. Les hommes, leurs armes, les chevaux. Ses mains d’enfant étaient encore pleines de cailloux. Le feu. L’arrivée de son père. Puis, la course éperdue à travers les rues de Montevideo.

C’était son plus vieux souvenir.

Son père détestait Rosas. Juan Manuel Rosas – *l’homme à la prune de jaspé, l’homme aux lèvres de bronze*. Le gaucho travesti qui saignait lui-même ses bœufs et qui poursuivait les souris et les rats avant de les écraser d’un bond.

Un soldat qui avait combattu sous Garibaldi leur avait offert une caricature du dictateur. Il avait le nez acéré comme les coutelas dont se servaient les gauchos pour couper la tête de leurs ennemis – en entaillant d’abord la chair de la nuque. Son père l’avait épinglée sur le mur, Isidore la regardait souvent.

Rosas inébranlable. Caligula du Rio de la Plata. Tant d’histoires circulaient à son sujet. On disait qu’il était parvenu au pouvoir par la trahison et le meurtre. On disait aussi qu’il lui arrivait de jeter des prisonniers en pâture aux cimarrones.

Mais une chose était certaine : il en avait tué, des sauvages unitaires, des Colorados. Sur les places publiques de Montevideo et de Buenos Ayres, leurs têtes exposées sur des piques se succédaient sans cesse.

« Rōsa, rōsa, rōsam, rōsæ, rōsæ, rōsa, rōsæ, rōsæ, rōsas, rōsarum, rōsis, rōsis », récitait le professeur Menginou-Bouette, à moins que ça n’ait été le professeur Senmartin. Isidore ferme les yeux.

Rosas dolorosas. Trois roses sur le flanc gauche d’un mendiant mort de faim, appuyé contre un mur chaulé. Plus loin, deux piliers, plantés dans la poussière. *Deux piliers, pas plus grands que deux épingles*. Sa main d’enfant s’ouvre, son index et son pouce s’écartent pour mesurer la hauteur des piliers, des piliers pas plus grands que deux épingles, c’est certain. Entre les deux piliers, une carcasse animale. Non, le corps d’un homme. Sa main d’enfant s’ouvre, et Isidore a la conviction d’avoir cinq ans – ses cinq doigts bien rigides le proclament. Son index et son pouce se rapprochent pour mesurer la hauteur des piliers, des piliers pas plus grands que deux épingles. Entre les deux piliers, le corps d’un homme, pendu

par les cheveux. Son front est retroussé vers l'arrière, comme la peau plissée d'un bouledogue sur laquelle on tirerait. Les yeux blancs – les pupilles ont suivi le mouvement du front, ont été aspirées par les orbites creuses de l'homme. Des sillons de sang s'en écoulent, glissent jusqu'à la bouche tordue, jusqu'aux lèvres qui s'entortillent comme des vers.

Son père siffle; Isidore lève les yeux. D'un geste de l'index, il fait signe à son fils de s'approcher. Le cadavre du mendiant leur sert d'escabeau. Le chancelier hisse au bout de ses bras Isidore, qui observe la tête étirée du pendu. Il y a deux trous de balle derrière son oreille. Isidore a un lourd poignard à la main. *Il l'enfonce jusqu'au manche entre les deux épaules de l'homme, dont l'ossature vibre, comme sous l'effet d'un tremblement de terre.* Et tout le corps s'ouvre, sarcophage immense et vide.

« Tu as hurlé, cette nuit. » Michel est venu s'appuyer près de lui à la rambarde. Isidore ne lui répond pas. L'aumônier récite une messe en mémoire du matelot mort. Les femmes ont décidé de porter le deuil. Ça les change de l'ordinaire. La voix monotone de l'aumônier s'enfonce dans le cerveau d'Isidore. Le capitaine a revêtu son habit officiel. Les marins ont la tête penchée vers l'avant et les mains jointes; leurs lèvres remuent. Les restes de l'homme ont été enveloppés dans un drap. Si son corps n'avait pas été brûlé, sans doute l'aurait-on conservé dans une barrique d'alcool afin de le rapporter à sa famille. Mais peut-être ne réserve-t-on pas ce traitement singulier à un simple matelot. On boira plutôt à sa santé – on trinquera avec des rires gras, en puisant à même la barrique – dans la cabine du capitaine.

Les matelots ont entrepris de mettre la chaloupe à l'eau. Chaque fois que les cordes se déroulent, la chaloupe fait un bond, heurte la coque du vaisseau, et la dépouille de l'homme semble valser entre les bancs. Le bruit agace Isidore, sa régularité de métronome le rend fou. Les murmures s'accroissent à mesure que la chaloupe s'approche de l'eau. Les psalmodies de l'aumônier s'intensifient. Isidore voudrait être sourd.

La chaloupe, enfin, tourbillonne dans le creux des vagues. Les hommes déploient l'échelle de corde par-dessus bord, et quelques officiers descendent à leur tour le long de la coque. Les murmures, les psalmodies s'enflent.

Les officiers saisissent la dépouille, la laissent glisser dans la mer. Elle ne sombre pas tout de suite. Elle reste immobile à la surface – même les vagues, jurerait-on, se sont arrêtées dans leur élan – et s’imbibe lentement.

Bientôt, le drap blanc est entièrement détrempé, et moule la dépouille noire. Isidore croit apercevoir le visage brûlé de l’homme, ses lèvres ouvertes dans un cri atroce.

Et l’océan l’aspire, et l’eau s’infiltré dans sa bouche, et ses restes disparaissent – dernière lampée.

Porto Grande, Cap-Vert, le 25 juin 1867

Sur l’île, un carillon sonne, à moins que ce ne soit le tintement des clarines qui retentisse ainsi. Isidore imagine un troupeau paître non loin des rives, mais il se rappelle les côtes desséchées de l’archipel – les bêtes grasses qu’il se figurait deviennent squelettiques. « Ta mère était maigre, trop maigre », lui avait dit son père, à un certain moment.

Il entend alors des craquements de chaînes, des gémissements douloureux. Il ferme son livre, vient s’accouder au bastingage. Entassés sur le quai, ils sont innombrables – un convoi entier, manille à la cheville, ceps aux poignets. Hommes, femmes, enfants, liés les uns aux autres par le ferrement.

De temps à autre, le bruit des chaînes est couvert par celui des marteaux. Les marins réparent la soute avant d’y charger de nouvelles charretées de paille et de fourrage.

On les divise en petits groupes avant de les faire monter à bord d’une gabare. Sous leur poids, l’embarcation cale, s’immerge presque – on dirait un radeau.

La gabare passe tout près du Harriet. En contrebas, Isidore voit défiler des têtes crépues, des dos lacérés, des épaules luisantes. Quelques hommes portent des carcans munis de clochettes; leur tintement se mêle au remuement des chaînes qu’engendre le tangage.

Une douzaine d’officiers veillent au transbordement. Leurs fouets tracent des lacis dans les airs; chaque fois qu’ils claquent, Isidore sursaute. Les plaintes, basses et pleines, s’élèvent comme un chant, meurent aussitôt devant la menace du prochain coup. Le bateau sur lequel on les embarque arbore un pavillon brésilien.

La gabare regagne la rive – la manœuvre se répète plusieurs fois. À présent, il ne reste plus qu’une cinquantaine d’esclaves sur le quai. Soudain, le contingent remue, s’ouvre pour

laisser passer un homme dont le carcan est relié à un tronc d'arbre. Deux officiers lui menacent les flancs avec une pique. On doit le libérer de son entrave afin qu'il puisse prendre place sur la gabare, avec les autres. Les chaînes tombent dans un cliquetis. Au même moment, le cri d'une buse appelle le regard des officiers vers le ciel; l'homme se précipite en avant, parvient à s'enfuir. Il court sur la grève rocheuse en regardant toujours devant lui, à cause du carcan. Isidore suit les cahots de sa course en retenant son souffle : il sait que l'homme finira par tomber, il sait qu'on le rattrapera et qu'on le rouera de coups.

Après l'avoir fouetté, on l'a agrippé par les jambes et les bras – son corps est resté inerte – et on l'a déposé au fond de la gabare, au milieu des chaînes, des sandales et des pieds nus couverts de plaies.

Lorsque la gabare repasse près du Harriet, Isidore remarque que l'homme est couché sur le côté; le carcan l'étrangle, pas un son ne s'échappe de sa bouche. Des traits de sang strient son épaule, son bras, son flanc. Des mouches se posent sur son front.

Derrière Isidore, la voix de Michel surgit. « Il y a longtemps, je suis allé au Brésil avec mon père. *J'ai assisté à une chasse contre un nègre, à travers la forêt.* »

La gabare retourne à la rive, vide.

« Les hommes le poursuivaient avec leurs fusils. Le nègre a trébuché contre une racine; il est tombé, sa face a heurté le sol. Lorsqu'il s'est relevé, j'ai vu qu'il s'était cassé les dents. Il a essayé de se défendre contre ses maîtres, il s'est débattu. *Les hommes faisaient des efforts inutiles pour l'empoigner par les cheveux.* »

L'officier, après être descendu à terre, donne un coup de pied au tronc d'arbre qui servait d'entrave.

« Je croyais que la traite des nègres avait été abolie bien avant ma naissance. Je ne comprends pas. »

Isidore demeure silencieux. *Rien ne l'étonne* – ni la naïveté de Michel, ni le commerce illicite d'esclaves. Mais il ne saurait dire, entre les deux, ce qui le fâche le plus.

Pour la première fois depuis des jours, le vent souffle fort. La mer est courte et dure. Le fétu de paille qu'Isidore s'est glissé au coin des lèvres se plie dans tous les sens; il le coince entre ses dents – le goût de l'orge envahit sa bouche. La silhouette des Îles au-dessus du Vent rapetisse à vue d'œil.

Il repense au carcan de l'esclave, au tronc d'arbre qu'il devait traîner derrière lui, sans relâche. Au tronc d'arbre qui tirait sur le carcan à la moindre dénivellation.

À Bazet, lors de ses vacances d'été, Isidore a vu des bœufs de trait ébranler le soc, des sillons se creuser, des sabots se prendre dans les ornières. Il se rappelle la lenteur du labeur, la précision avec laquelle la terre jaillissait de chaque côté du versoir. Les cultivateurs, la chemise entrouverte, tiraient le collier des bêtes. Des garçons les suivaient, avec les semences de blé d'hiver. Il fallait compter la longueur d'un doigt entre chaque graine qu'on enfonçait, arroser d'un peu d'eau et recouvrir de terre.

Après les avoir accompagnés quelque temps, Isidore marchait à travers les champs, allait lire au bord de l'Adour. Ça lui plaisait bien de sauter d'une parcelle à l'autre en évitant les ravines, de sentir les cahots de ses pas sur les mottes de terre. Ou d'errer dans le labyrinthe des champs de maïs, de se croire perdu, et d'écartier les tiges qu'enlaçaient des limaces rouges, et les épis – rideau jaune – et de tomber sur un espace immense et vide.

Un jour, en passant derrière une grange inconnue, il avait vu des enfants assemblés en cercle autour d'une masse indistincte. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un tas de fumier, et n'avait pas compris ce qu'il pouvait y avoir là d'attrayant; il s'était approché. Les yeux des enfants brillaient de fascination. Ils ne parlaient pas, ils étaient trop occupés à regarder. C'était une vache morte, étendue sur le côté. Son flanc était énorme, gonflé par la fermentation. Un garçon, avec son pied, avait remué l'une des pattes de la vache. Voyant qu'il ne se passait rien, il avait donné de petits coups sur son museau, puis entre ses yeux – là où il avait fallu frapper, avec une massue, pour abattre la bête. Enfin, avec une branche, il avait effleuré son œil vitreux. Comme il ne se passait toujours rien, il avait déclaré : « elle est morte ». « Il faut l'enterrer », avaient répondu les autres enfants. Les petites filles avaient commencé à creuser la terre avec leurs mains. Les garçons étaient restés immobiles. L'un d'entre eux, soudain, avait entrepris d'escalader la bête. Une fois sur son flanc, il s'était mis debout, avait commencé à sauter. Les enfants avaient éclaté de rire. Chacun voulait prendre place sur le tremplin, chacun voulait rebondir sur le cadavre de la vache. Ils sautaient maintenant deux par deux en se tenant par la main, et Isidore n'avait plus eu qu'une pensée en tête – il avait peur que la tripaille coule dans l'herbe et que les enfants s'enfoncent dans la carcasse jusqu'aux genoux.

Les Îles sous le Vent apparaissent, noires à l'horizon. Le vent souffle toujours; les vagues courtes et dures mitraillent la coque. Isidore crache son brin de paille à la mer.

À Bazet, ce n'était pas la première fois qu'il voyait une vache morte. Il avait oublié. Quand il était enfant, Plantet, un jeune homme sérieux qu'aimait bien son père – il voulait devenir comptable – l'emmenait avec lui en promenade. Ils sortaient de Montevideo, galopaient à travers la pampa. Au cours de l'une de ces sorties, ils s'étaient arrêtés dans un village, avaient rendu visite à des chasseurs qui collectionnaient la peau des félins les plus féroces. Les fourrures étaient douces, mais Isidore avait surtout été séduit par les crocs qu'un chasseur lui avait montrés. Une autre fois – était-ce encore avec Plantet? – ils n'avaient fait qu'errer le long des routes poussiéreuses. Plantet, dans son souvenir, était un passionné des animaux. Il lui avait appris à identifier les oiseaux. Ils avaient passé plusieurs heures à traquer du regard les buses, les milans, les engoulevents. Et les urubus. C'était le vol circulaire des urubus à tête rouge qui les avaient d'abord attirés à proximité de ce boisé – à moins que ça n'ait été un marécage?

À leur approche, des chiens s'étaient enfuis. À en juger par son état, la carcasse n'était pas fraîche. Les charognards fondaient sur sa tête, lui picorait les yeux, l'intérieur des narines, détachaient de partout de grands lambeaux de chair avec leurs becs. Des félins étaient sans doute aussi passés par là – le ventre de la vache était grand ouvert. Plantet et lui avaient regardé les oiseaux jusqu'au vertige – jusqu'à ce que l'odeur de la putréfaction les prenne à la gorge et qu'ils soient secoués de nausées.

Isidore n'avait jamais connu d'odeur semblable à celle-là, que même les cloaques n'arrivaient pas à égaler.

Après avoir vomi, Plantet et lui s'étaient allongés l'un à côté de l'autre dans l'herbe – loin de la carcasse pestilentielle, loin du cri rauque des charognards et de leurs plongées agressives.

Isidore était inquiet. Il n'avait jamais imaginé qu'il puisse émaner une telle odeur des cadavres. Il avait demandé à Plantet si les corps humains, une fois morts, exhalaient un tel remugle. Plantet avait été bien embêté de lui répondre. Il n'avait pas connu beaucoup de morts. Sa grand-mère, seulement, quand il était enfant. Mais on l'avait enterrée le lendemain de son décès. Il ne se souvenait pas d'une odeur particulière. Il n'avait même pas compris ce qui était en train de se produire.

Isidore avait envie de pleurer, mais il s'en retenait devant Plantet. Il imaginait le corps frêle de sa mère – ses côtes saillantes – allongé près d'un arbre, encerclé par le vol des urubus, becqueté de toutes parts. Le ventre mou de sa mère, déchiré par les félins. L'odeur de sa mère, une odeur atroce, une odeur qui l'aurait fait crier. Sa mère, une charogne.

Pendant des années, Isidore allait être terrorisé à l'idée d'assister à des funérailles, terrorisé à l'idée de sentir à nouveau le parfum délétère de la mort.

Plantet lui avait dit de cesser de se tourmenter. Ils s'étaient relevés, avaient remis leurs chapeaux, avaient regagné leurs montures. Au loin, le cercle des urubus se resserrait.

À l'horizon, les Îles sous le Vent sont en train de disparaître. Le vent s'est calmé. La nuit tombe.

Isidore pleure, ne peut plus s'arrêter de pleurer.

En pleine mer, le 28 juin 1867

Non loin du Harriet, un vapeur passe – en l'espace de quelques minutes, il devient si minuscule qu'Isidore pourrait le saisir et l'écraser entre ses doigts. *Il lui a toujours semblé fabuleux que des machines aussi lourdes puissent avancer en ligne droite, sans chemin de fer, à travers les plis de la mer.* Derrière le navire s'étire un trait de fumée qui ne s'estompe pas.

Lors de son premier voyage en chemin de fer, être à l'intérieur d'un train qui s'ébranle lui avait donné l'impression de faire une chute interminable. Dès que les rails s'étaient mis à gronder, Isidore avait agrippé les capitons de son siège. Il aurait voulu obéir aux secousses de la machine et se laisser balloter d'un bord à l'autre du compartiment, quitte à s'écraser de tout son poids sur les autres passagers. Eux étaient indifférents. Ils ne parlaient pas, n'observaient pas, ni en eux-mêmes, ni au-dehors, ce qui était en train de se produire; ils lisaient des journaux, des romans de pacotille.

Dans le creux de son ventre, des chatouillements. Isidore avait regardé par la fenêtre avec un sourire béat – l'excitation le submergeait. Plus le train avait pris de la vitesse, et plus il avait eu l'impression de tomber du ciel; son corps était devenu massif et puissant comme celui de la locomotive, il avait perdu tout contrôle, avait anéanti le monde sur son passage. Des étincelles étaient entrées par la fenêtre ouverte – *c'était lui qui avait brûlé le ventre du*

paysage contre sa poitrine d'aluminium. Il ne restait des images habituelles du dehors que des raies de couleur et des masses informes, qu'il avait fixées, les paupières écarquillées, jusqu'à ce que des mouches noires se mettent à danser sur ses globes oculaires. À ce moment, il avait fermé les yeux, s'était concentré sur son ivresse, laissé emporter par le cliquetis des roues de fer sur les rails.

Une fois que le train eut atteint sa vitesse maximale, Isidore s'était levé, avait marché en titubant jusqu'à la portière de son wagon. Il avait agrippé la poignée et était descendu sur le marchepied pour observer les nuages de vapeur qui s'échappaient de la soupape. Le souffle phtisique de la locomotive avait pénétré dans ses poumons. Quand il avait baissé les yeux sur le remblai, le vertige l'avait pris. La rapidité avec laquelle tout défilait – au premier plan, la partition des arbres, des poteaux et des fils du télégraphe, et au second plan, les villages et les campagnes réduits à une toile ensevelie sous des empâtements de peinture verte et grise et brune – lui avait donné envie de sauter. Il avait lâché la poignée d'une main, mais les cris des passagers – « ce garçon est insensé » – l'avaient obligé à se raccrocher à la portière, et il était précipitamment remonté dans le wagon, avec le sentiment d'avoir appelé la mort de toutes ses forces. De retour sur sa banquette, il s'était affaissé, comme assommé, et avait dormi durant tout le reste du trajet.

Isidore remarque que la balafre de fumée blanche a pâli, à l'horizon. Le vapeur a maintenant disparu de son champ de vision. Depuis tout à l'heure, les rayons du soleil frappent la même voile, le même mât. Le Harriet n'a pas bougé d'un millimètre. Isidore a envie de se jeter à la mer. Il nagerait aux devants du vaisseau, le tirerait dans son sillage. Quelle bêtise. S'il s'était embarqué sur un vapeur, il serait d'ores et déjà à Buenos Ayres.

Mais il voulait visiter l'Exposition universelle avant de retourner en Amérique – et n'a pas hésité à sacrifier pour cela une partie de l'argent que son père lui avait envoyé en vue de sa traversée.

C'était en avril – mais il lui semble qu'une éternité le sépare de son souvenir. Le trajet avait été pénible; les wagons étaient bondés – tous les passagers débarqueraient à Paris et se bousculeraient aux guichets de l'Exposition.

En première classe, le silence régnait, hargneux. On le ponctuait en tournant les pages avec fracas. On prenait soin de ne pas se toucher, de ne pas se regarder. Chacun aurait espéré être seul dans son compartiment. Isidore aurait voulu revivre les sensations de son premier

voyage en chemin de fer, effectué sur cette même ligne, quatre ans plus tôt. Mais il était loin de la fenêtre. Et devant lui, il y avait trop de visages.

Il aurait dû dessiner. Les mentons flasques tremblant au rythme des ronflements, les moustaches secouées par des successions de soupirs, les montres constamment extirpées de leur gousset, ouvertes, refermées.

Partout, au Palais du Champ de Mars, au parc des Buttes-Chaumont, au Jardin Réservé, il y avait eu affluence. Isidore avait mis six jours à faire le tour des installations. Au terme de sa visite, il avait réalisé qu'il avait beaucoup dépensé pour peu d'agrément. Mais il ne regrettait rien, car, à l'aquarium marin du Jardin Réservé, il avait eu l'occasion d'étudier le comportement des poulpes.

À première vue, on n'apercevait que des squales, des crustacés, des poissons. L'aquarium était surpeuplé. Des masses grouillantes se frôlaient, bifurquaient brusquement, plongeaient vers le fond du bassin, remontaient près de la surface, répétaient inlassablement le même mouvement. À force de suivre leur trajectoire, Isidore avait fini par entrevoir, tout au bas, confondus parmi les rochers, à une distance d'environ trois mètres, deux céphalopodes immobiles.

Leurs yeux jaunes étaient grand ouverts, et Isidore avait eu l'impression qu'ils le dévisageaient. Il s'était accroupi, avait frappé, avec sa jointure, contre la paroi de verre – les poulpes n'avaient pas réagi. Dans leurs yeux – leurs yeux si étonnants, irisés de minuscules rayures, comme le velours – une lueur inquiétante.

L'un d'entre eux, d'un jet, s'était mis à s'élever, puis, par saccades, à progresser vers le haut de l'aquarium. Ses tentacules étaient raides et traînaient en-dessous de lui comme les haillons d'une jupe. Le second poulpe demeurait immobile, mais Isidore avait remarqué qu'il était en train de changer de teinte : de brun violacé, sa peau devenait rougeâtre et se couvrait de verrues.

À son tour, le poulpe rouge s'était élevé d'un jet, et avait rejoint son congénère. Pendant quelques minutes ils avaient flotté ainsi, sans se regarder, maintenant toujours entre eux la même distance respectueuse.

Envoûté par les trajectoires répétitives des poissons, Isidore s'était surpris à rêver. Lorsque son attention s'était de nouveau posée sur les poulpes, il s'était aperçu que la distance qu'il y avait entre eux s'était rétrécie. Ils ne se regardaient toujours pas, mais ils se

tenaient désormais côte à côte, et leurs bras garnis de suçoirs s'avançaient de part et d'autre, avec timidité – à moins que ça n'eût été par prudence. Isidore avait cru qu'ils allaient se toucher, qu'ils allaient s'accoupler.

Un éclair rouge, un nuage noir – l'eau s'était brouillée, et tout n'avait plus été qu'entrelacs de tentacules. Puis, pendant un bref instant, cela s'était arrêté, leur étreinte s'était défaire, et leurs yeux jaunes, devenus énormes, féroces, avaient percé la paroi de verre. Isidore avait eu le temps de constater que l'un des poulpes avait perdu un bras.

Puis, l'affrontement avait repris, et Isidore n'avait plus rien distingué dans l'eau trouble. Bientôt, des débris de chair s'étaient mis à sombrer doucement jusqu'au fond du bassin.

Lorsqu'Isidore était parti, le poulpe vainqueur tenait la tête de son adversaire entre ses bras, et y plongeait le bec – ses yeux jaunes regardaient toujours droit devant lui.

Son ami Auguste Delmas et lui s'étaient souvent demandés pourquoi les gens évitaient de croiser le regard dans les trains. Ils avaient quelquefois voyagé ensemble jusqu'à Paris, depuis l'ouverture de la gare de Pau, et chaque fois, ils avaient été déçus de constater l'urgence avec laquelle les gens, à peine arrivés à leur siège, ouvraient leur livre ou leur journal. Aussi, lorsqu'ils étaient seuls à occuper un compartiment et qu'un passager se joignait à eux pour la durée du trajet, avaient-ils remarqué l'inquiétude qui s'emparait inmanquablement des gestes et du regard de l'inconnu. Pour rire, Auguste et lui répétaient alors des histoires sordides qu'ils avaient lues ou entendues, des histoires de passagers assaillis et assassinés dans un wagon quasi désert, et jetés morceau par morceau par la fenêtre du train, à l'insu du personnel et des autres voyageurs. Il n'était pas rare qu'ils finissent par se retrouver à nouveau seuls dans leur compartiment.

L'idée était d'Auguste, assurément. Une fois, ils étaient partis pour Paris avec l'intention d'aller faire un tour chez les filles. Ils avaient sillonné les grands boulevards, et aux abords d'un terrain vague, une vieille femme était venue à eux, leur avait offert sa médecine d'amour – sa main droite, la plus forte des deux. C'était une main sale et crevassée, et devant l'insistance de la vieille, Auguste et lui n'avaient eu d'autre choix que de s'enfuir.

Auguste avait ensuite entraîné Isidore dans des rues étroites, des passages couverts. Des femmes, des dizaines de femmes, d'honnêtes bourgeoises en apparence, étaient passées à côté

d'eux sans les regarder. Auguste était devenu impatient. Il jurait qu'il en aurait une, par tous les moyens.

Derrière eux, une grosse femme avait éclaté de rire. Elle s'était accrochée à leurs bras, avait murmuré qu'ils étaient accoutrés comme des agents de la police des mœurs. Elle les avait menés à sa chambre, elle s'appelait Marcelle. Lorsqu'elle avait ôté sa robe, Isidore avait été pris d'un malaise. Les bas qu'elle portait lui comprimaient les cuisses – jambons immenses – et sa chair donnait l'impression de se répandre, de dégouliner, de ramper partout dans la pièce, l'imprégnant de son humidité. Lentement, Isidore avait reculé jusqu'à la porte; elle avait maintenu ses yeux rivés sur lui – Auguste était pourtant en train d'enlever son pantalon. Isidore n'en avait cure, il avait posé sa main sur la poignée; Marcelle s'était élancée sur lui, la peau pendante de ses bras l'avait happé, et son odeur de crème aigre l'avait fait suffoquer.

Lorsqu'il avait repris conscience, il était allongé sur un canapé. Au milieu du lit, Marcelle et Auguste : leurs souffles bruyants, le choc mou et répété de leurs ventres.

Dans le train, au retour, Auguste avait dormi, la tête appuyée contre la fenêtre. Un filet de salive lui coulait sur le menton, blanchâtre et laiteux.

Isidore s'était à son tour endormi, avait rêvé. Assise nue entre les rails, Marcelle baisait la tête d'Auguste, berçait la tête coupée d'Auguste dans ses bras.

En pleine mer, le 29 juin 1867

Étendu sur le pont, les bras en croix, Isidore respire au rythme de la mer. Il s'assoupirait si le soleil ne dardait pas avec autant d'ardeur ses rayons. La lumière transperce ses yeux clos, lui donne l'impression que ses paupières sont orange.

Au delà de la lueur qui lui emplit les yeux, Isidore devine une présence, un oiseau qui trace un cercle au-dessus du bateau. Il ouvre les yeux, les rayons du soleil s'y jettent, l'aveuglent – nulle trace de l'oiseau. Ses paupières se referment, la lueur orange l'envahit jusqu'au cerveau – il la sent irradier sous son front.

L'oiseau est revenu. Dans son vol circulaire, il emporte la conscience d'Isidore. À la lueur orange succède une noirceur absolue. C'est la nuit. Isidore est allongé sur la terre battue, au milieu de la pampa. Un cri strident venu du ciel lui fait ouvrir les yeux. Ce n'est plus le même

oiseau. Il a des ailes brunes, immenses. C'est un aigle; non, une chouette. Elle plane au-dessus de lui – ses grands yeux jaunes se promènent sur son corps comme des phares. Elle chasse. Elle tournoie de plus en plus vite, fend le ciel, s'abat sur son visage, les serres prêtes à s'enfoncer dans ses orbites.

Deux points noirs flottent sur ses pupilles. Isidore pense avoir perdu la vue. Ses paupières se décollent lentement – aucune douleur, pourtant. Les rayons du soleil lui agressent à nouveau les yeux – ainsi donc, il voit. Il se redresse sur ses coudes, regarde autour de lui, soupire. Il a souvent fait ce rêve.

Il s'est de nouveau allongé. Pour parer la lumière trop vive, il a couvert son visage de sa chemise. Il n'a jamais observé le vol des chouettes, ne s'est jamais promené, la nuit, dans la pampa – ni même dans la forêt, en France. *Il n'a jamais vu le vol oblique des chouettes raser le museau de leurs proies.* Il ne comprend pas pourquoi il a si souvent fait ce rêve.

Monsieur Hinstin, son professeur de rhétorique, venait parfois épier les élèves, le matin, dans le dortoir du lycée de Pau. Il faisait mine de discuter avec le pion, mais Isidore savait qu'il les observait, il avait deviné dans ses yeux la fascination, le désir.

Il n'avait pas encore trente ans, mais il était vieilli prématurément. Son visage semblait s'être refusé avec violence à la volupté; déjà, la contracture de ses muscles et divers tics nerveux avaient laissé leurs marques dans sa peau. Mais Isidore avait remarqué l'intensité qui se dégageait de sa personne, la rondeur de son menton, la plénitude de ses lèvres sous sa moustache. Et sa pâleur – de peau, de chevelure, de regard – presque transparente.

Il se tenait debout, dans le dortoir, et par-dessus l'épaule du pion, contemplait ses élèves pendant qu'ils faisaient leur toilette; le savon laissait sa mousse grise sur leur gant, le gant se promenait le long de leurs bras, passait et repassait sous leurs aisselles. Isidore mettait un soin particulier à se frotter la nuque, la gorge, s'arrêtant parfois, reprenant son geste. Ses camarades, Minvielle et Lespès, se moquaient de lui, disaient qu'il se lavait comme une fille. Isidore savait que le regard de monsieur Hinstin, par-dessus l'épaule du pion, était fixé sur lui.

Un soir, monsieur Hinstin lui avait demandé de rester après la classe. Il voulait discuter avec lui de son style. Isidore avait attendu que les autres élèves sortent avant de le rejoindre à sa chaire. Monsieur Hinstin ne l'avait pas regardé. Tandis qu'il lui parlait, ses yeux balayaient la classe vide. Il lui avait reproché de puiser dans Homère la violence, l'énergie

épique qui teintaient ses compositions – qu’avait-il à abuser ainsi des métaphores et des comparaisons? – et l’avait plutôt encouragé à cultiver la grâce rhétoricienne, plus élégante, plus proche, avait-il ajouté en souriant distraitement, de la perfection. Ses mains, sur la chaire, s’étaient mises à trembler. Isidore s’en était inquiété.

Mais monsieur Hinstin souriait toujours. Il s’était tourné vers lui, son sourire palpitait, tendait vers la grimace; ses traits étaient complètement crispés. Isidore avait eu l’impression qu’une multitude de doigts, en-dessous de son visage, tiraient sur ses nerfs comme sur des rênes. Désespéré, Isidore avait voulu l’aider à se calmer, il avait posé une main sur son épaule.

D’un geste brusque, monsieur Hinstin s’était levé – sa chaise avait basculé en bas de l’estrade. Il avait tiré le corps d’Isidore à lui, l’avait comprimé contre le sien – Isidore avait cru qu’il allait être broyé. Il sentait la pression des mains de monsieur Hinstin sur son derrière. Et bientôt, les lèvres et la moustache de monsieur Hinstin dans son cou, sous son oreille, jusqu’à sa bouche, puis sa langue collée à la sienne. Le corps du professeur oscillait, comme envoûté – Isidore était obligé de le soutenir. Le moindre faux pas et monsieur Hinstin serait allé rejoindre sa chaise, couchée sur le côté au pied de l’estrade.

Combien de temps sont-ils restés ainsi? Isidore se rappelle seulement d’avoir senti cette impulsion monter en lui – il s’était penché à l’oreille de monsieur Hinstin, et comme il savait qu’il était un peu sourd, il avait articulé clairement, il avait juré qu’il ne renierait jamais Homère.

Il avait à l’esprit les deux tomes de la *Illiada* – en espagnol, oui, pour mieux ressentir le souffle, la force de la guerre – que lui avait envoyés le chancelier pour son dix-septième anniversaire. Il se voyait encore les déposer sur les charbons, dans l’âtre de la classe, et les torturer avec le tisonnier avant que les flammes ne les pourlèchent.

Non, il ne renierait jamais Homère. Le professeur s’était ressaisi sur-le-champ, l’avait repoussé. Dans son regard, un mépris croissant. Isidore, idiotement, souriait, ne pouvant penser à autre chose qu’au goût du tabac que monsieur Hinstin lui avait laissé dans la bouche – comme un goût de cendre.

Le professeur avait pris son sourire pour une preuve d’arrogance. Il s’était vengé. La semaine suivante, il avait fait monter Isidore sur l’estrade, avait lu sa composition devant la classe en y ajoutant des accents théâtraux, ridicules. Tout le monde s’était moqué de lui.

Devant les autres, monsieur Hinstin avait osé lui dire qu'il n'était qu'un barbare pour avoir écrit des choses semblables, qu'il méritait bien la retenue qu'il avait l'intention de lui infliger. Isidore avait voulu protester – c'était un texte qu'il avait écrit en souvenir du siège de Montevideo – mais monsieur Hinstin l'avait brutalement renvoyé à sa place. Il n'avait rien à craindre, il savait qu'Isidore ne pourrait le dénoncer sans se trahir lui-même – en y repensant, Isidore fulmine encore. Même Minvielle et Lespès avaient trouvé que la punition était rude.

Pendant la retenue, monsieur Hinstin avait obligé Isidore à recopier les sections de son *Manuel classique pour l'étude des tropes* portant sur l'euphémisme et la litote – exemples inclus. Isidore avait mis toute son ardeur, oui, toute son ardeur à cette corvée, c'est-à-dire à dessiner les mots, à orner chacun d'un paraphe, à complexifier le tracé des majuscules, et l'ensemble, au final, était plus baroque encore que sa composition. Mais monsieur Hinstin ne s'en était pas aperçu – ou avait fait mine de ne pas remarquer l'ironie de son élève.

Quand il était enfant, Isidore adorait emprunter la plume de son père, et tracer des paragraphes comme ceux dont le chancelier agrémentait sa signature sur les documents officiels du consulat. Ça avait été l'un de ses premiers plaisirs, écrire pour écrire – tenir la plume bien serrée dans sa main, l'encre, mouler les lettres de son nom, et d'un seul trait, multiplier les boucles et les tortillons – étirer le plus beau paraphe du monde. Par la suite, chaque fois qu'il poserait une plume sur le papier, Isidore se souviendrait de la lourde main de son père sur la sienne, comme aux premiers temps. Une main gigantesque, aux doigts interminables. Dans cette main, une barre de savon avait l'air d'une perle.

Le chancelier avait l'habitude de faire sa toilette dans sa chambre et de laisser sa porte fermée. Isidore avait à peu près douze ans lorsqu'il avait découvert qu'il pouvait apercevoir, en collant son œil sur le trou de la serrure, les moindres gestes de son père. Il se remémore très précisément le bassin et l'aiguière pleine d'eau chaude posés sur l'armoire – il revoit son père versant l'eau dans le bassin, y trempant son gant, frottant le gant de son savon. Il se rappelle des contorsions auxquelles son père soumettait ses bras maigres afin de se savonner le dos. *Et chaque soir, il lavait la peau de ses parties, avec de l'eau chaude, car, sinon, des chancres vénériens auraient infailliblement poussé aux commissures des lèvres de ses maîtresses.* C'était ce que le chancelier avait expliqué à Isidore, le jour où il l'avait surpris, accroupi à sa porte.

Après cela, Isidore s'était gardé d'épier son père. Mais un soir, comme il se promenait autour de la maison, il avait été attiré par la lueur orange de la lampe qui éclairait la chambre du chancelier. Il avait empilé des briques au pied du mur, et s'était hissé jusqu'au rebord de la fenêtre. Son regard s'était d'abord posé sur le bassin et l'aiguière. Tout était en ordre. Puis, il avait aperçu son père, les mains appuyées sur l'armoire – la gouvernante, à moitié nue, lui lavait le dos.

Isidore a hurlé de douleur, s'est brusquement redressé sur son séant. Michel se penche sur lui, l'air inquiet. Il vient de lui marcher sur les doigts.

– Je suis désolé, vraiment, mais lorsque je t'ai vu comme ça, couché les bras en croix...

– Quoi?

Isidore porte ses doigts endoloris à sa bouche.

– J'aurais voulu te demander si tu accepterais que je me serve de toi comme modèle, pour ma sculpture.

– Non.

Toujours ces lèvres sanglantes, ces lèvres qui tremblent – chaque fois qu'il ouvre la bouche, on dirait qu'il est sur le point de pleurer.

– Mais...

– Tu ne peux pas t'imaginer à quel point je n'ai rien à voir avec Jésus. Laisse-moi.

Ça y est, les yeux de Michel se mettent à reluire.

– Tu es tout rouge, Isidore, tu as pris un coup de soleil en pleine figure.

Isidore n'en peut plus – il se recouche, se recouvre le visage avec sa chemise. C'est à coups de fanal qu'il frapperait la figure de Michel. La lampe exploserait, des débris de verre se logeraient dans ses yeux, ses narines, sa bouche. L'huile bouillante lui ferait fondre la face. Non, mieux encore : c'est un cierge, un cierge pascal, qu'il ficherait volontiers dans la mâchoire de Michel, et la cire brûlante, en coulant sur sa peau, lui tracerait un visage d'ange.

Passage de la ligne, le 2 juillet 1867

Les cris fusent, les applaudissements éclatent, les talons de bois frappent le plancher du vaisseau en cadence. Isidore dépose son verre entre ses pieds, presse ses mains sur ses oreilles. Cinq personnages font semblant de monter à bord du Harriet. Un marin, grand et

costaud, dont la barbe brune se déploie sur un vieux drap – simulacre de toge divine – incarne Neptune. En guise de trident, il brandit une fourche. Un autre marin, déguisé en femme, soulève un pan de sa robe, laisse voir ses longues jambes velues : Amphitrite. Dans sa main, elle tient un poisson encore accroché à l'hameçon. Trois serviteurs escortent les dieux – Isidore reconnaît les trois plus jeunes matelots de l'équipage.

Lorsqu'Amphitrite passe à côté de lui, Rigabert la siffle, lui claque le derrière. Si le vin ne coulait pas à flots, Isidore irait se barricader dans la cabine.

Le capitaine Aubry, très digne dans son uniforme malgré son ivresse, accueille Neptune et sa cour. Il explique aux passagers massés sur le pont que Neptune est le roi de la ligne : tant qu'il n'aura pas consenti à ce que le Harriet entre dans l'hémisphère sud, le vaisseau devra demeurer immobile sur l'équateur.

Ana et Bernardine se plaignent de ne pas voir la ligne et se demandent si elles regardent dans la bonne direction.

Neptune exige de visiter le vaisseau. Le capitaine Aubry entraîne le dieu à sa suite, accompagné de sa cour, de l'équipage, de tous les passagers. Une ribambelle de fous. Isidore, malgré lui, est emporté par le flot humain de cabine en cabine, du pont à l'entrepont à la cale. On ressort sur le pont arrière, termine la visite par la cabine du capitaine – un grabat, un bureau, une armoire, tous en acajou. Rien ne traîne. Une lourde odeur de tabac étourdit Isidore. Le capitaine Aubry offre, une fois de plus, à même sa réserve, une tournée de vin rouge à tout le cortège. Isidore ôte de son verre un insecte qui y était tombé.

De retour sur le pont, le capitaine Aubry raconte à l'assemblée une histoire de naufrage. Pour avoir refusé d'obéir aux ordres de Neptune, le commandant d'un vaisseau et son équipage auraient été punis d'une façon terrible : un poulpe colossal, aux bras aussi gros que des arbres, aurait surgi des eaux, et entraîné leur navire au fond des abîmes. Un marin, un seul, aurait survécu – la mer l'aurait miraculeusement recraché sur la rive.

Quelques années plus tard, alors que cet homme nageait aux abords d'une crique, il aurait été happé par un tentacule – son fils, de la plage, aurait vu un long fouet rouge jaillir de la mer et s'enrouler autour de son cou. On aurait retrouvé son corps, la semaine suivante, sur une grève voisine. Sa peau était couverte de blessures, comme si on l'avait percée d'un poinçon à plusieurs reprises. On aurait révélé que ces meurtrissures n'étaient pas autre chose que la marque des ventouses qui entrent dans la chair pour en extraire le sang.

Isidore est fasciné. Ana et Bernardine ont le visage blême. Personne n'ose parler. Neptune, d'une voix forte, réclame maintenant qu'on lui paie son tribut.

Les trois plus jeunes matelots de l'équipage se présentent devant Neptune. Comme ils n'ont jamais encore franchi l'équateur, il faut les baptiser. Leurs camarades se chargent de les déshabiller. Lorsqu'ils n'ont plus que leur caleçon sur le corps, on leur lie les mains derrière le dos, et on les mène auprès d'un marin assis sur une chaise : c'est le doyen de l'équipage, il a presque soixante ans. Ses pieds sont nus; on les a enduits de moutarde – les jeunes matelots, à genoux, doivent, avec leur langue, les lui nettoyer.

Lorsqu'ils ont fini, et que la moutarde leur pique les yeux, les narines, la langue, on leur verse sur la tête un plein seau d'eau salée. Les voilà baptisés.

Déjà, Ana et Bernardine se sont désintéressées du spectacle – elles s'emploient encore à chercher vainement la ligne.

Amphitrite est en train de défaire le poisson avec un couteau énorme, à même le pont. On tend la chair crue aux matelots; ils doivent la manger sans rechigner.

Rigabert s'est placé derrière Amphitrite, et tandis qu'elle décapite le poisson, il fait mine de regarder sous sa jupe.

Isidore avale d'un trait une longue gorgée de vin. Le carafon s'approche de nouveau de lui; on emplit une fois de plus son verre jusqu'au bord.

Après avoir intimé aux femmes de ne pas regarder, on ordonne aux jeunes matelots d'enlever leur caleçon. On leur macule le visage et la verge de sang de poisson. Les voilà hommes.

Le pont pue les viscères. Le ciel s'est alourdi de nuages; l'air devient peu à peu étouffant. Isidore est pris d'un haut-le-cœur.

La lassitude se peint sur le visage des jeunes matelots. On décide qu'on les a suffisamment baptisés, on leur verse un second seau d'eau salée sur la tête. Les voilà propres. Une gorgée, et puis une autre. Isidore n'est pas assez ivre. On passe le faubert sur le pont, on jette les débris de poisson à la mer.

Les jeunes matelots se rhabillent. On les applaudit. Les cris, encore, fusent, et le martèlement des sabots, sur le pont, ne cesse pas.

Neptune embrasse sur la bouche les trois jeunes matelots, puis s'adresse à l'assemblée. Il déclare que le Harriet peut passer la ligne. Les applaudissements, les cris, le martèlement des

sabots redoublent. Le capitaine Aubry ajoute que le repas sera pris sur le pont et qu'il sera suivi de jeux et de danses. Isidore gémit, termine d'un coup sec son verre.

Les voiles déferlent. Quelques minutes plus tard, le mugissement de la corne de brume retentit. L'équateur a été franchi. Il semble à Isidore qu'un léger brouillard s'est levé – Ana et Bernardine clament toujours qu'elles ne voient pas la ligne.

En pleine mer, le 5 juillet 1867

Isidore est sorti sur le pont – il n'en pouvait plus d'être allongé sur son grabat, d'entendre l'averse et les vagues fouetter le hublot. La pluie s'abat par grands jets sur ses épaules, détrempe ses vêtements.

Il avait tellement plu, le jour des funérailles de monsieur Dazet, que la moitié du cortège n'avait pas assisté à la mise en terre du mort. Isidore s'en souvient. C'était en juin 1863. Non, 1864 – il était alors à Pau.

Georges, dans une lettre, lui avait appris que son père était très malade, qu'il le réclamait à son chevet. Isidore avait fait, dès le lendemain, le trajet en diligence entre Pau et Tarbes.

Lorsqu'il était entré dans la belle maison de la rue Massey, une odeur de térébenthine l'avait happé. Il était monté à l'étage. Dans le grand salon, les rideaux jaunes étaient tirés. Madame Dazet, assise sur le canapé, pleurait. Les trois fils de monsieur Dazet s'étaient réunis dans la chambre de Georges. Ils étaient pâles. Le médecin venait de leur apprendre que leur père allait mourir au cours des prochaines heures.

Isidore avait été troublé. Comme un mauvais présage, le parapluie noir de monsieur Dazet était suspendu à la poignée de sa porte.

Le médecin avait précédé Isidore dans la pièce. Il y faisait chaud et humide, on y suffoquait : l'essence de térébenthine et, en arrière-fond, un mélange de benjoin et d'eucalyptus empestaient les lieux. La respiration souffreteuse du malade avait effrayé Isidore. Un sifflement, un râle – presque un grincement. Les draps, sur son ventre, se soulevaient encore, mais avec difficulté.

Tout d'abord, Isidore n'avait pas reconnu monsieur Dazet. Ses cheveux blancs, trempés, collaient à son crâne. Son visage, rouge et luisant, semblait avoir enflé. Il était fiévreux.

Après avoir eu froid, terriblement froid durant des jours, son corps s'était changé en fournaise.

Monsieur Dazet l'avait salué, péniblement – toujours ce grincement qui lui venait de l'intérieur. Il n'avait levé ni les yeux, ni la tête. Il lui avait dit de prendre une lettre sur la table de chevet, une lettre adressée, d'une écriture tremblante, au chancelier François Ducasse. Isidore l'avait glissée dans la poche de sa veste, puis s'était approché, et lui avait pris la main. Une main transpirante, à l'odeur rance. Soudain, une tristesse immense avait envahi Isidore – avait-il émané des mains de sa mère une odeur semblable? – et il était sorti de la chambre, était allé retrouver Georges.

Les garçons lui avaient raconté la maladie de leur père. Un matin, il avait eu la voix enrouée – on avait cru à un rhume, le printemps avait été particulièrement frais. Une semaine plus tard, il était cloué au lit, avec une respiration sifflante. Et voilà qu'aujourd'hui, on leur annonçait que c'en était fait, qu'il allait les quitter.

À l'heure du souper, le médecin les avait fait appeler : le malade agonisait. Ils s'étaient tous précipités à son chevet. Le grincement qui lui sortait de la poitrine s'était affaibli, ses mains tiraient sur la couverture comme s'il avait cherché à arrêter la voiture infernale dans laquelle il était monté. *Isidore croyait entendre le galop irrégulier de ce célèbre cheval blanc qui n'abandonne jamais son maître.* Plus il tirait, et plus ses mains pâlissaient, et plus le grincement s'atténuait – comme s'il avait ravalé tout son souffle. Penchés sur lui, tous attendaient qu'un soupir ressorte, que ses mains se décrispent – mais rien ne vint le libérer. Des marques bleues et noires se mirent à courir sur sa peau. Il était mort.

Il avait été convenu que, tour à tour, chacun des membres de la famille veillerait le corps pendant la nuit. Isidore avait proposé à Georges de lui tenir compagnie. Épuisé, celui-ci s'était endormi à genoux, la tête appuyée sur le traversin, la main roide du cadavre serrée dans la sienne. Isidore ne parvenait pas à y croire. Il avait la certitude que Monsieur Dazet allait se réveiller, secouer Georges, leur ordonner de retourner à leur chambre. C'était intolérable. Alors il était allé vérifier que la porte était bien close, il s'était assuré que Georges était profondément endormi, puis il avait ouvert la boîte à couture de madame Dazet, oubliée sur la table de chevet, en avait sorti une aiguille à coudre. Il avait besoin de savoir.

Précautionneusement, Isidore avait enfoncé la pointe de l'aiguille dans la poitrine de monsieur Dazet. Malgré lui, il gardait les dents serrées – il avait peur qu'un cri inhumain ne

trahisse son sacrilège. Mais petit à petit, l'aiguille avait pénétré sous la peau. Lorsqu'elle avait été à moitié enfoncée dans la chair, Isidore l'avait retirée. Un goutte de sang avait perlé – il l'avait essuyée avec son mouchoir – un sang noir et sirupeux. Il avait également nettoyé l'aiguille, l'avait remise à sa place.

Isidore a conservé ce mouchoir, sans savoir pourquoi. Il l'a emporté avec lui, et dans un livre, il a glissé la lettre que monsieur Dazet destinait à son père. Il ne l'a même pas lue.

Il grelotte sous la pluie, mais il se retient de rentrer. Le jour de la mort de monsieur Dazet est un rêve qui lui échappe et que la pluie seule vient raviver.

Au matin, ils avaient revêtu leurs habits de deuil. La ville de Tarbes avait fait livrer un cercueil ouvragé – ultime remerciement pour les services que monsieur Dazet avait rendus à sa communauté.

Au milieu de l'après-midi, le corps était prêt. À quatre heures, tous se retrouvaient à l'église, les cloches sonnaient; le cercueil, porté par des citoyens honorables, s'avavançait vers le chœur.

Lorsqu'ils étaient sortis de l'église, un orage avait éclaté. Le cortège, malgré tout, avait suivi le corbillard jusqu'aux grilles du cimetière Saint-Jean. Après quoi, seuls les membres de la famille et les amis intimes avaient continué d'accompagner le mort. La pluie était torrentielle. Madame Dazet et ses fils cheminaient sous un grand parapluie noir. Les pieds glissaient dans la boue. Parfois, les semelles écrasaient de longs lacis de vers de terre.

Le fossoyeur était encore en train de creuser la tombe. Sa pelle et sa pioche scintillaient sous la lumière de l'orage. Ses habits étaient trempés.

En attendant, sur la terre fraîche que le fossoyeur remuait avec sa pelle sagace, on avait combiné des phrases multicolores sur l'immortalité de l'âme, sur le néant de la vie, sur la volonté inexplicable de la Providence. Le fracas du tonnerre enterrait le son des voix.

Lorsque la tombe avait été prête, on avait mis fin aux discours, on avait entrepris de descendre le cercueil dans la terre. En le voyant osciller au bout des cordes, Isidore avait eu peur qu'on ne le laisse choir. Il y avait eu un bruit mou – comme un bruit de succion. Puis, chacun avait pris dans sa main une poignée de terre – ça s'infiltrait sous les ongles, collait aux doigts, aux paumes – et l'avait laissée tomber sur le couvercle en bois.

Isidore grelotte, il se décide enfin à regagner la cabine. Il ôte ses vêtements, les étend sur sa malle, et nu, s'abrite sous les draps. Michel, sur son grabat, se tourne vers lui. « Tu devrais faire attention. Tu vas attraper la mort. » Isidore ne peut pas lui répondre, il tremble trop.

Il se met à tousser. Michel lui demande s'il va bien. Il fait signe que oui, il parvient à répondre que tout va bien. Mais sa voix est enrouée.

Il tend le bras, attrape son verre, prend une gorgée d'eau. Dans sa bouche, une texture étrange – il y avait quelque chose dans l'eau. Il passe près de s'étouffer, recrache sa gorgée dans sa main. Des vers, de minuscules vers blancs grouillent dans le creux de sa paume.

Rade de Recife, le 10 juillet 1867

Les jours rapetissent. Il pleut sans répit. Isidore se sent abattu. Que vient changer l'arrivée du vaisseau dans la rade de Recife? Rien, si ce n'est la promesse de nourriture fraîche et d'eau potable, enfin. Mais cela mis à part, se trouver là ou en pleine mer ne change rien.

Isidore a pris froid sous la pluie, l'autre jour; il a fait un peu de fièvre. Michel dit qu'il a déliré, il ne s'en souvient pas. Mais il a rêvé, il le sait; il a gardé l'impression diffuse d'avoir été emporté par le courant de l'eau – il se souvient d'une sensation incroyable, d'une liberté absolue. Il était accompagné d'un ami – était-ce Georges? Henri? Auguste? – ils s'étaient rendus aux abords d'une rivière ou d'un fleuve – mélange étrange de la rivière Échez et de la rivière Ousse – où ils avaient laissé leurs corps dériver; Isidore avait eu la conviction d'avoir souvent visité cet endroit, en songe.

Une seconde scène de son rêve lui revient : avec cet ami, il était retourné au bord de la rivière, qui n'était plus rivière mais fleuve immense; le paysage ne correspondait plus à celui de la France, ce n'était pas non plus celui de l'Uruguay – peut-être le fleuve était-il l'Amazone, le Gange ou le Nil. Son ami et lui se trouvaient là avec l'intention de se baigner, de laisser le courant s'emparer de leurs corps, les entraîner, inertes. Mais on leur avait dit qu'à tous les quarante mètres, il y avait dans le fleuve une tonne de serpents.

Et ils les voyaient bien, les serpents, onduler sous l'eau, par centaines, par milliers, et former un tout autre courant, âpre – leurs peaux vertes et écailleuses se frôlaient. S'ils s'étaient jetés à l'eau, ils en auraient eu sur tout le corps, comme des entraves. Cela grouillait,

n'en finissait pas, et ils étaient horrifiés – ils avaient choisi de suivre le cours de la rivière en marchant sur les pierres qui émergeaient de l'eau.

Georges avait peur des serpents. Un jour, alors qu'il se promenait avec Isidore au bord de l'Échez, il avait hurlé de terreur à la vue d'une couleuvre. Isidore l'avait tuée à coups de pierre.

Il y avait aussi ce garçon aux yeux d'une drôle de couleur, presque vert-de-gris, Edmond, avec qui Isidore avait été ami pendant quelque temps – ils avaient passé une année entière dans la même classe, en quatrième. Il s'appelait Edmond Dragon de Gomiécourt – tous, même ses professeurs, le surnommaient le Dragon. Et justement, les reptiles le passionnaient. Isidore et lui s'étaient liés d'amitié à la suite d'une conversation étrange, où il avait été question de la prédation patiente des crocodiles et de la peau blanche et sèche, alvéolée, qu'abandonnent les serpents derrière eux. Ils étaient vite devenus inséparables.

En référence à l'intérêt marqué d'Isidore pour les oiseaux, le Dragon avait décidé de le surnommer le Condor. La rime le faisait rire – et quand il riait, la tête rejetée en arrière, Isidore imaginait sa langue fourchue frétiller entre ses lèvres et ses yeux, couleur d'eau trouble, étinceler.

Le Dragon lui avait raconté que son père avait failli périr dans la gueule d'un crocodile, en Égypte – Isidore avait fini par apprendre que son père était inspecteur des douanes et qu'il avait passé sa vie à quadriller la France avec la brigade à laquelle il appartenait. *Audace du mensonge!* Mais, dans sa bouche, les histoires invraisemblables ne tarissaient pas, et Isidore avait fini par se lasser. Il avait plongé son regard dans le regard marécageux de son ami – il lui avait rappelé qu'il ne s'étonnait de rien. Le Dragon lui en avait gardé rancune.

Peu après – était-ce pour se venger? – il était venu à sa rencontre, une menace reluisant dans ses yeux. Il lui avait dit de prendre garde, car les regards qu'ils échangeaient, Georges et lui, les trahissaient. Pourtant, au lycée, Georges et Isidore évitaient de se croiser. Et lorsque cela arrivait, malgré leurs précautions, à la chapelle, dans la salle de récréation ou au réfectoire, ils se saluaient à peine. Quelque temps après, Isidore avait aperçu Georges en compagnie du Dragon. Ce dernier lui soufflait quelque chose à l'oreille. Georges avait l'air effrayé. Une main griffue serrait son épaule.

Isidore s'était mis à haïr le Dragon. En classe, il le fuyait. Lorsqu'il l'apercevait au tournant d'un corridor, il faisait mine d'être plongé dans ses pensées. Mais chaque fois, les

crispations de son corps révélaiient sa rage : ses dents se serraient, ses joues se creusaient, ses sourcils se fronçaient. Il avait envie de le détruire.

La nuit, il ne pensait plus qu'à la violence du combat auquel il aurait voulu le convier. Il se voyait, condor ou aigle, percer avec ses serres sa peau écailleuse. *Collé à lui par tous ses membres, comme une sangsue, il aurait enfoncé de plus en plus son bec, malgré les nouvelles blessures qu'il aurait reçues, jusqu'à la racine du cou, dans le ventre du Dragon.* Il en aurait extirpé des colliers d'intestins, parures répugnantes qu'il aurait offertes à la mère du défunt, spectatrice éplorée. En guise de pendants d'oreilles, des jolis morceaux d'organes. On aurait acclamé sa victoire. Les yeux de Georges, brillants, se seraient levés vers lui.

Isidore ne sait plus au juste comment on en était venu là, il n'avait jamais fait part à quiconque de son désir – il avait eu l'impression que l'on avait mis à nu ses pensées les plus terribles. Un affrontement aurait lieu, en secret – la date en était déjà fixée. Il allait devoir se battre contre le Dragon.

Le jour fatidique, dès l'éveil, il était nerveux, comme il ne l'avait jamais été. Au moment de se laver le visage, il avait observé son reflet dans l'eau du broc – la terreur lui écarquillait les yeux.

Il avait été prévu que la bataille aurait lieu pendant la récréation, dans un coin de la cour où n'allait jamais le surveillant. Le mot s'était propagé parmi les étudiants – ils allaient être nombreux à assister au spectacle, lui avait dit le Dragon, tout bas, en entrant dans la classe. Toute la matinée, Isidore avait été incapable de se concentrer sur la leçon dispensée par monsieur Douyau. Le professeur avait tenté de le ramener à la réalité en frappant violemment avec un mètre de bois sur son pupitre. Après avoir sursauté, Isidore avait blêmi.

Le temps de la récréation était arrivé. Isidore était sorti. Le Dragon l'avait rejoint. Un cercle s'était formé autour d'eux. Pour la première fois, Isidore avait remarqué que son adversaire était plus grand que lui bien qu'il n'eût alors que quatorze ans; lui-même mesurait un mètre soixante-treize et allait encore gagner six centimètres au fil des ans. Il était plutôt rare que des garçons fussent plus grands que lui.

Le Dragon essayait, une fois de plus, de l'impressionner. Il sautait sur place, donnait des coups de poing dans le vide. Isidore se figurait qu'il avait des ailes de cuir, une queue de serpent, une tête de tigre.

On les avait fait s'éloigner de vingt mètres, comme s'il s'était agi d'un vrai duel. Ils devaient courir et, dans leur élan, se jeter l'un sur l'autre comme des fauves. Il y avait eu un décompte, pendant lequel Isidore avait senti tout son corps se raidir et se paralyser. Il n'avait pas pu se mettre à courir. Le Dragon avait foncé droit sur lui, l'avait entraîné au sol. Le goût de l'herbe avait envahi sa bouche. Le Dragon l'avait frappé au visage, lui avait meurtri l'œil. Isidore n'avait pas eu mal, il avait tenté d'entraver les gestes de son adversaire, avait enfoncé ses doigts dans la chair de ses bras – après le combat, il s'était aperçu qu'il avait des lambeaux de peau sous les ongles. Mais sa vue, à cause du coup que le Dragon lui avait porté au visage, s'était troublée, et il avait eu peur de devenir aveugle. Il avait crié qu'on arrête, il avait déclaré forfait. Le Dragon s'était relevé – un sourire béat fendait sa gueule de reptile. Mais le surveillant était arrivé par derrière, lui avait agrippé une oreille, et l'avait tiré sans mollir jusqu'au bureau du proviseur. À la fin de l'année, le Dragon avait dû quitter Tarbes – mais était-ce vraiment à cause de cet incident? Isidore ne l'avait jamais su. La veille de son départ, il lui avait laissé une dent de crocodile – probablement une dent de vache, aiguisée à la lime – sur son pupitre.

Michel vient d'entrer dans la cabine. Il a apporté à Isidore un verre d'eau fraîche – de nouveaux tonneaux ont été chargés à bord du Harriet. Isidore a la gorge sèche, terriblement sèche – au cours des derniers jours, il s'est retenu de boire autant qu'il a pu. L'eau coule dans sa bouche, l'apaise, mais après trois gorgées, la vision des serpents lui revient, et il lui semble que des vers se tortillent sur sa langue. Il attend que Michel soit parti pour recracher l'eau sur le plancher de la cabine.

En pleine mer, le 14 juillet 1867

« Soy uruguayo, pero mi padre es francés. » Isidore avait huit ans. Lors d'une fête, un inconnu lui avait demandé d'où il venait, et c'est ainsi qu'il avait répondu. Son père, qui se trouvait près de lui, l'avait pris à part et sermoné – il lui avait dit qu'il était français, qu'il allait toujours l'être, bien qu'il ne soit pas né en France. Isidore ne l'avait pas cru : le chancelier était ivre.

Il se tourne sur son grabat. Il a mal au dos à force de demeurer couché. Il pleut, encore, toujours. Seuls rompent la monotonie les quelques poissons volants qui se heurtent, par moments, aux vitres des hublots.

Il avait eu raison de ne pas croire aux paroles du chancelier. Personne, en France, ne l'avait jamais considéré comme s'il était du pays. Il était différent. On n'avait pas cessé de le lui répéter. On avait prétendu qu'il avait un accent, qu'il roulait la lettre r. L'été, on avait constaté que sa peau se hâlait plus vite que celle des autres. Une fois, on avait même poussé l'audace jusqu'à lui demander si sa mère était une négresse ou une indienne.

On le voyait songeur, et on s'imaginait qu'il avait le mal du pays. Mais on ne lui avait jamais posé de questions sur sa vie là-bas. Pour quelle raison l'aurait-on fait? Montevideo n'était-elle pas, comme le voulait la croyance générale, qu'une sorte d'imitation de n'importe quelle ville française? Mais dans ce cas, pourquoi, pendant huit ans, lui avait-il été impossible de retrouver la texture du sable blanc des plages, le goût du maté, de la viande grillée, du maïs – qu'on donnait, en France, à manger au bétail –, pourquoi lui avait-il semblé que l'existence, ici, avait une allure si carcérale?

Des hommes s'échauffent, dans la salle à manger; leurs engueulades, le bruit des coups de poing donnés sur la table lui parviennent à travers le labyrinthe des cloisons. Ils doivent être en train de jouer aux cartes. Ils ne s'occupent qu'à ça depuis des jours.

À Pau, les premiers temps, Isidore s'était de nouveau senti arraché à lui-même – comme les os d'une carcasse qu'on décortique, et qui font ce bruit terrible, inimitable, ce bruit d'arrachement. Il ne s'appartenait plus. Il n'était plus personne. Il avait quitté ses amis, la famille Dazet – dorénavant, il lui faudrait subir quatre heures de diligence pour les revoir.

Il n'était pas en proie à la mélancolie; c'était un manque, un vide atroce qu'il éprouvait. À l'étude, accoudé sur son pupitre, les yeux perdus dans le lointain, il ne pouvait cesser de penser à Georges. Deux de ses nouveaux condisciples, Georges Minvielle et Paul Lespès, s'étaient préoccupés de lui. À la dérobade, ils l'avaient observé – ils lui trouvaient l'air malheureux. Pour lui changer les idées, ils l'avaient invité à une partie de chasse.

C'était au début de novembre, l'air était gris, brumeux. Ils s'étaient promenés, leurs fusils à deux coups en bandoulière, au pied des montagnes. Ils traquaient les bécasses, en remplissaient leurs gibecières. Isidore n'était pas un bon chasseur. Il hésitait trop au moment de tirer.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui se produirait s'il trébuchait contre une pierre, ou si ses mains se mettaient à trembler de façon incontrôlable – si une balle, à la suite d'une fausse manœuvre ou d'un malheureux rebond, allait se loger dans le crâne de Minvielle ou de Lespès. L'accuserait-on de meurtre? Chaque fois qu'il ajustait son coup, ce n'était pas des oiseaux qu'il voyait dans le ciel, mais les têtes de ses condisciples.

Les détonations de leurs fusils retentissaient longuement, à cause de l'écho. Les oiseaux s'abattaient dans un cri, tombaient comme des chiffons, touchaient le sol presque sans bruit. Le chien de Minvielle les leur rapportait dans sa gueule, les laissait tomber à leurs pieds. Lorsqu'Isidore se penchait pour ramasser une proie – encore palpitante, lui semblait-il –, l'haleine chaude du chien exhalait une lancinante odeur de sang.

Isidore avait demandé à Minvielle et à Lespès s'ils croyaient que les animaux souffraient. Ils avaient eu l'air étonné, avaient dit qu'il était possible, oui, qu'ils souffrent. Mais ils n'en étaient pas certains.

Il avait tenté d'imaginer ce que cela lui aurait fait s'il avait tiré une balle dans sa propre chair. Aurait-il senti le plomb lui traverser la peau, lui défoncer les veines, les artères, les os? Où se serait arrêtée la balle, s'il avait appuyé le canon contre la paume de sa main? Aurait-elle voyagé partout dans son corps avant de soulever la cime de son crâne comme un couvercle?

Et l'obsession lui revenait, il redressait son fusil bien haut et faisait feu – il résistait ainsi à la tentation de viser la tête de Minvielle ou de Lespès. Et il ratait, le plus souvent, sa cible; les escadrons migratoires poursuivaient leur route en criaillant. Minvielle et Lespès se tournaient vers lui avec un sourire, lui disaient qu'il lui fallait se concentrer davantage. Leurs gibecières à eux étaient pleines.

Ils s'étaient arrêtés pour dîner, avaient mangé du pain, des saucissons, du fromage. Isidore avait voulu savoir ce que Minvielle et Lespès auraient fait s'ils s'étaient trouvés armés au bord de la mer et s'ils avaient assisté à un naufrage. Auraient-ils laissé les naufragés se débattre dans l'eau, ou les auraient-ils aidés à abrégé leur souffrance? Minvielle et Lespès avaient échangé un regard inquiet, ils avaient répondu qu'ils n'allaient jamais au bord de la mer. En avalant une bouchée de saucisson, Isidore avait songé qu'il n'en aurait pas laissé un seul de vivant. *Si quelque naufragé avait été tenté d'aborder les rochers à la nage, pour*

échapper à une mort imminente, une balle sur l'épaule lui aurait fracassé le bras, et l'aurait empêché d'accomplir son dessein.

Au printemps, Minvielle et Lespès n'avaient pas daigné l'inviter à la chasse aux tourterelles. Ça aurait été, de toute façon, sans intérêt, puisqu'on les attrapait avec un filet – on les gardait vives jusqu'au soir. On les suspendait tour à tour à une cordelette, la tête en bas, et on leur tranchait le cou. Leur sang finissait par emplir des seaux. Il avait vu des paysans faire ainsi avec les poules. Mais l'odeur du sang lui aurait donné mal au cœur, il n'aurait pas pu participer à la boucherie. Viser et tirer, c'était autre chose, c'était plus grisant.

Un coup de feu, deux coups, trois. Au quatrième, Isidore sort de la cabine, se précipite dans la coursive, monte sur le pont. Deux marins ivres s'amuse à tirer sous la pluie avec de vieux mousquets. « Le Roi est mort, vive le Roi! » Lorsqu'ils aperçoivent Isidore, ils lui crient qu'ils n'ont rien d'autre à faire pour passer le temps.

Isidore essore ses cheveux à l'aide de sa couverture, enlève sa chemise trempée. Il s'assoit sur son grabat, soupire. Il pose le bout de son index sur sa tempe, relève son pouce. Il regarde droit devant lui, un peu au-dessus de la couchette de Michel. Son pouce imite le mouvement de la gâchette. Bang. Bang. Il sourit. Il se figure sa cervelle éparse sur le lit, l'air catastrophé de Michel lorsqu'il rentrerait dans la cabine.

Le 16 juillet 1867

Un long moment, Isidore fait les cent pas dans la coursive. Il a besoin de bouger, las d'être confiné à la cabine à cause de la pluie. Il ne sait plus même l'heure qu'il est, il a oublié le décompte des quarts.

Sur le pas de la porte, il s'arrête. Par terre, une lueur. Un bout de verre reluit. Il le prend dans sa main – c'est un fragment de miroir brisé, grand comme le tiers de sa paume.

Couché sur son grabat, il braque le morceau de miroir en direction du mur – la faible lumière qui entre par le hublot forme un rectangle sur la cloison. Suivant ses gestes, le rectangle voyage d'un pan de mur à l'autre, caresse le bois, vibre ou scintille comme si Isidore avait voulu poncer chaque cloison jusqu'à la percer. Les fantaisies de la lumière lui font penser au vol des mouches, obsédant, et il lui semble entendre un bourdonnement. Il

pose le morceau de miroir sur sa poitrine – le froid transperce le tissu de sa chemise –, il se glisse un doigt dans chaque oreille, attend que l’illusion du bourdonnement s’estompe.

Il lui paraît curieux que l’une des faces du fragment soit réfléchissante, et que l’autre soit blanche, comme éteinte. Il se serait attendu à ce que toutes les surfaces d’un miroir – même les côtés, aussi minces soient-ils – présentent la même propriété. Il passe lentement son doigt sur les arêtes du fragment – il songe que, s’il appuyait un peu plus fort, il pourrait s’ouvrir la peau.

Il a toujours été attiré par les miroirs. *En particulier, ce miroir d’argent, incrusté dans le panneau du vestibule, dans la maison de son père.*

En pleine nuit, il lui arrivait de se lever et d’observer, à la lueur d’une bougie, les métamorphoses de son reflet. S’il élevait le bougeoir à la hauteur de son menton, l’éclat de la flamme lui bariolait la peau, faisait briller ses yeux – soleils bruns, presque jaunes, qui se détachaient sur un fond clair. Il suffisait qu’il éloigne le bougeoir de quelques centimètres pour ne plus distinguer qu’un fragment mal dégrossi de son visage.

S’il portait la bougie à la hauteur de sa poitrine, ses lèvres se dessinaient, minces, énigmatiques, et jusqu’à la base du nez, le feu lui dorait la peau. De grands cercles noirs lui entouraient les yeux; ses pupilles agrandies envahissaient ses iris, lui étouffaient le regard. Ses cils s’allongeaient, devenaient des éventails, et ses orbites se creusaient. Il réprimait un frisson – il ne supportait pas le visage à venir de son propre cadavre.

Une nuit, il avait maintenu la bougie vis-à-vis de son nez, avait concentré son regard dans le reflet de ses yeux. Sa vue s’était embrouillée, et il avait eu l’impression très nette qu’un visage se détachait du sien. Une femme le dévisageait. Elle avait les yeux verts, perçants, un nez d’aigle. Était-ce sa mère? Il l’avait imaginée plus maigre. Elle avait souri – deux incisives saillantes étaient apparues entre ses lèvres. Il avait pris peur – était-ce un vampire? – et avait détourné les yeux. Lorsqu’il les avait ramenés vers le miroir, l’apparition n’y était plus – il ne s’y trouvait que son propre visage, un peu plus pâle qu’à l’habitude.

Plus tard, avec Georges, dans la cave de la maison de Tarbes, il tenterait d’invoquer les esprits, mais le spectre de cette femme ne reparaitrait pas. Monsieur Dazet finirait par les surprendre, penchés sur un vieux miroir encerclé de bougies, et leur interdirait de recommencer. Ils y retourneraient plus souvent encore, grisés par l’interdit.

Mais Georges penserait, après la mort de son père, que leurs invocations lui avaient porté malheur, et il en voudrait à Isidore. Ses lettres s'espaceraient – Isidore aurait l'impression de devenir fou, entre les murs épais, comme ceux d'une crypte, du lycée de Pau.

Il n'y avait pas de miroirs, au lycée. Ils étaient prohibés, car on pensait qu'ils excitaient la vanité. Peu à peu, Isidore avait oublié l'aspect de son propre visage. Était-ce pour cela qu'il lui était si souvent arrivé, à cette époque, de sursauter en se regardant dans les vitrines des boutiques? Il avait beau se détailler des pieds à la tête, il lui semblait qu'il n'était pas lui-même. Il avait grandi, ses membres étaient encore plus longs qu'auparavant. Les bottes qu'il portait ne lui appartenaient pas, ce costume gris, trop étroit, ou trop court, n'était pas le sien, ni ce nœud bleu qui lui serrait la gorge. Et cette tête-là? Ses cheveux avaient foncé. Ces yeux étaient trop sombres pour être les siens. Tout cela n'était que masque et déguisement. À moins qu'on n'ait usurpé son corps. À chaque fois, une grande détresse s'emparait de lui lorsqu'il constatait que son reflet répétait, geste après geste, ses moindres mouvements.

Il se trouve laid. Depuis quelques minutes il tient le morceau de miroir au-dessus de son visage, examine ses traits. Il a la peau terreuse. Ses cheveux sont sales. Il ne s'est pas lavé depuis plus d'une semaine. Les os de ses joues saillent; il a maigri depuis le début de la traversée.

Sa barbe a encore poussé – une barbe molle, clairsemée, qui s'enroule sur elle-même comme des cheveux d'enfant. Rien à voir avec le buisson de son père, hirsute et rêche.

Il est laid, oui, toute sa face est terne. Même ses yeux n'ont pas d'éclat, ils ont l'air fatigués – pourtant, ces temps-ci, il dort douze heures par jour. Et ce ne sont plus des cernes, qu'il a sous les yeux, mais des tranchées mauves.

Michel vient de s'éveiller. Il faisait une sieste. Le grincement de son grabat a alerté Isidore; il a posé le morceau de miroir sur sa poitrine. Michel lève la tête, l'observe, soupçonneux.

– Qu'est-ce que tu as?

– Rien.

La culpabilité lui échauffe les joues; trop de fois il a épié Michel durant son sommeil.

– Pourquoi me regardes-tu comme ça?

– Je ne te regardais pas. Je viens juste de poser mon livre.

Michel baisse les yeux, remarque un livre ouvert, face contre le sol, à côté du grabat d'Isidore.

– Que caches-tu sur ta poitrine?

– Je ne cache rien. C'est un morceau de miroir.

– Je le cherchais. Il est à moi. Un jour, mon père a fait une colère; il a lancé sa botte au beau milieu de la glace. Il y a eu un grand fracas, des éclats partout. Sans que mon père le sache, j'ai recueilli ce morceau.

Isidore soupire, repose sa tête sur son traversin. Les yeux fixés au plafond de la cabine, il étire le bras, tend à Michel son miroir. Il l'imagine se poudrer le visage, comme une femme, et appliquer sur ses lèvres un cosmétique rouge comme l'aurore sur la pampa, ou comme ces couchers de soleil qui, en pleine mer, présagent les tempêtes.

Le 23 juillet

Pendant le repas, le capitaine a déclaré qu'il ne restait plus qu'une semaine de traversée. Isidore ne s'est pas senti encouragé; une semaine, à bord d'un vaisseau, vaut une éternité.

Après l'annonce de cette nouvelle, la migraine l'a repris avec plus de vigueur – depuis quelques jours, le crâne lui élance d'une tempe à l'autre, comme si le cerveau était sur le point de lui exploser.

Sa mère aussi souffrait de migraines. Son père le lui avait révélé lorsque, vers l'âge de douze ans, Isidore avait commencé à se plaindre de douleurs à la tête. Il en avait profité pour demander à son père si c'était cela qui avait tué sa mère. Le chancelier, interrompu dans son travail, s'était remis à écrire une lettre et ne lui avait jamais répondu.

À Montevideo, toutes sortes de rumeurs circulaient à propos de sa mère. Isidore avait questionné de vieilles femmes ridées qui s'étaient occupées d'elle, alors qu'elle était mourante. Certaines avaient prétendu que le ventre lui avait pourri après qu'elle lui eut donné naissance. D'autres avaient laissé entendre qu'elle ne pouvait supporter l'ennui de sa vie à Montevideo, et qu'elle avait mis fin à ses jours.

Isidore n'avait qu'une certitude : elle était morte dans son lit. Son père avait laissé toutes ses choses intactes, dans la chambre où elle avait agonisé – et où Isidore était souvent entré, à

l'insu du chancelier. Des pantoufles de femme étaient dissimulées sous le sommier, au milieu d'amas de poussière – la gouvernante s'était vu interdire de faire le ménage dans la pièce. Les draps du lit, jaunis, étaient encore entrouverts, comme s'ils avaient attendu quelqu'un, et Isidore, chaque fois, les avait humés, avait tenté de découvrir l'odeur de sa mère, avait imaginé les creux que son corps avait laissés à la surface du matelas. Mais il y avait si longtemps de cela, si longtemps, que toute trace d'elle s'était estompée.

Comment s'y était-elle prise, pour attenter à ses jours? Avec de l'arsenic, comme Emma Bovary? Elle ne pouvait pas s'être tiré une balle dans la tête, ni s'être tranché les veines – il y aurait eu du sang partout. À moins qu'elle n'ait fait comme cette femme dont il avait entendu parler à Bazet, cette femme qui s'était étranglée avec la cravache de son mari, alors que toute sa famille était partie aux vêpres?

Mais comment pouvait-on, avec la force sa seule volonté, s'enrouler une lanière de cuir autour du cou et tirer, tirer de toutes ses forces, malgré la peur, la douleur, la suffocation?

Isidore ajuste sa lavallière autour de sa gorge, serre de plus en plus, puis lâche tout, se trouve ridicule.

Non, sa mère était maigre, trop maigre, lui avait dit son père. Peut-être avait-elle tout simplement cessé de boire et de manger, peut-être était-elle morte vide et sèche, momifiée dans ses draps?

Lorsqu'il était arrivé à Tarbes, Isidore avait entendu beaucoup d'histoires à propos des Davezac – la famille de sa mère. On racontait qu'un Davezac sur deux était fou, ou en train de le devenir.

Quelques années plus tard il était allé à Sarniguet, rendre visite à sa grand-mère maternelle pour la première fois : elle avait insisté pour lui faire voir les prés que son grand-père avait cultivés et qu'elle avait vendus après sa mort. Elle avait trottiné à côté de lui – ses sandales raclaient la terre – et par moments, avait saisi son bras. Isidore aurait préféré qu'elle ne le touche pas.

Pas une seule fois, durant leur entretien, il n'avait été question de sa mère. Jamais son nom – Célestine – n'avait été prononcé par sa vieille bouche sèche. Isidore s'était demandé si sa grand-mère en voulait à sa fille d'être partie, jadis, pour l'Amérique.

Au milieu du jardin, Isidore avait aperçu une chaise dont les pattes s'enfonçaient dans la terre, et sur cette chaise, il avait vu un homme qui se balançait en se parlant à lui-même. C'était son oncle Vincent, lui avait dit sa grand-mère.

Oui, la folie s'était attachée depuis longtemps à la descendance des Davezac. Isidore et sa grand-mère avaient poursuivi leur conversation dans la salle à manger. Par la fenêtre, Isidore avait longuement guetté son oncle Vincent, son mouvement de pendule sur la chaise. Il préférait cette vue aux longs ongles jaunes de sa grand-mère, qui tiraient sur la peau molle de ses mains.

Il y avait également eu ce grand-oncle, frère de son grand-père, qu'on avait soupçonné d'avoir assassiné son gendre. À l'aube, un domestique avait découvert la dépouille, chaude encore, à moitié dissimulée sous une meule de foin. Le défunt avait le visage bleu, on l'avait étranglé au moyen d'une cravate et d'une branche de sureau, liés si fort qu'il avait été impossible de les enlever et qu'on avait dû enterrer l'homme avec le collier qui lui avait donné la mort. Le menton proéminent de sa grand-mère tremblait quand elle parlait – amas gélatineux de graisse de canard. Isidore ne pouvait pas croire qu'elle fût la mère de sa mère.

Dans la maison planait une odeur de vieux, une odeur qui avait d'abord rendu Isidore fébrile, lui avait donné envie de courir au-dehors. Mais il s'était contenu, était parvenu à laisser son regard errer par la fenêtre – plus tard, son oncle avait quitté sa chaise, il était allé nourrir les lapins, c'était tout ce qu'il savait faire – plutôt que sur la peau terrifiante, pleine de plis et de replis, de sa grand-mère.

Il y avait encore eu cet autre oncle – mais cela datait d'une époque plus ancienne, il s'agissait de l'oncle de son grand-père – qui avait commis un crime odieux, un crime sans nom. Les yeux de sa grand-mère, dans son visage plissé, s'étaient animés.

Il avait eu trois garçons, qui portaient tous trois le même nom et étaient à peu près du même âge. Un dimanche, leur père les avait emmenés en promenade, leur avait acheté un canari qui chantait joliment. Ils avaient fait un pique-nique. Après le repas, alors que les garçons s'extasiaient devant l'oiseau, leur père les avait appelés tour à tour dans un boisé – aucun n'avait reparu. On les avait retrouvés – leurs vêtements avaient été arrachés – pendus aux branches d'un arbre. Leur père s'était enfui; on ne l'avait jamais attrapé. Au pied de l'arbre, dans sa cage, le canari chantait toujours.

Isidore avait plongé son regard dans les yeux de sa grand-mère – trous d'eau croupie. Il s'était dit que s'il y avait eu une justice, un inconnu aux traits obscurs serait passé par là. *Il aurait assassiné ce pédéraste qui ne se serait pas prêté suffisamment à sa passion; il aurait jeté son corps dans un puits abandonné.*

Isidore s'était levé, annonçant qu'il partait. Sa grand-mère avait posé ses ongles jaunes sur son épaule – il les avait sentis s'enfoncer dans sa peau – et avait exigé qu'il revienne la voir. Il avait promis, oui, qu'il lui rendrait à nouveau visite.

Sur le chemin du retour, le bruit des sabots n'était pas parvenu à lui faire oublier le chant du canari, et Isidore avait résolu de ne plus retourner à Sarniguet – jamais plus.

Fin juillet

Accalmie. Il a cessé de pleuvoir depuis quelques heures déjà – mais cela durera-t-il? Isidore ne le croit pas. Le ciel est rouge comme les lèvres de Michel. Et l'air est suffocant. La pluie reviendra, il en est certain. Et avec elle la tempête.

La migraine l'a repris. On a fiché un ciseau au faite de son crâne. Une massette percute le ciseau, le ciseau s'enfonce – sa calotte osseuse se fissure. Isidore se penche, pose son front sur la rambarde. Le bois tiède, trop lisse, ne lui fait aucun bien.

Il est en proie au vertige. En bas, démente, l'eau l'aspire. Il colle ses lèvres à la rambarde, ne voit plus que le tourbillon noir de l'eau. Ses lèvres rampent sur le bois, son visage se suspend au-dessus du vide.

Il ne peut s'arrêter d'embrasser la rambarde. Le goût salé, il a besoin de ce goût salé sur sa langue. Le goût de la bave de Georges. Le goût des doigts moites de monsieur Hinstin. Le goût de la sueur de son père. Il aurait envie de mettre le vaisseau tout entier dans sa bouche.

Sa tête, il n'en peut plus. Il est un poisson, pris dans le tourbillon noir, il est un bateau, pris dans le tourbillon noir – un poulpe rouge, au fond, est sur le point de l'avaloir.

La nuit précédente, il a eu un songe étrange, il a rêvé d'un homme qu'il ne connaissait pas. Un vieil homme. Il s'est approché de lui, l'homme dormait dans son lit – il n'était pas mort, ce n'était pas monsieur Dazet. Il a murmuré son nom. Édouard. L'homme, dans son sommeil, a gémi. Il a répété son nom. Édouard. L'homme a ouvert les yeux. Il était effrayé. Isidore s'est penché sur son visage, lui a soufflé : « je suis à présent dans l'éther rouge ». Une

brume de sang lui est sortie d'entre les lèvres. Édouard a disparu. Isidore a pris sa place, dans le lit, s'est retrouvé dans la pampa. La lueur à vif de l'aurore l'immergeait, il a eu l'impression de flotter. Il s'est réveillé sur son grabat; il avait une entaille au poignet, son drap était taché.

La rambarde est maintenant tout humide de sa salive. Il plaque ses joues contre le bois, elles y restent tour à tour collées – comme les deux côtés de sa main, sur son ventre englué de sperme.

Le tourbillon noir – il croit qu'il va vomir, se ressaisit, s'éloigne de la rambarde. La massette percute, percute le ciseau, le ciseau atteint son cerveau.

Ses souvenirs s'enfoncent dans le sang de l'aurore, dans l'urine des chiens et des vaches, répandue en larges flaques, sur les sentiers pyrénéens – les têtes de Minvielle et de Lespès, rondes et souriantes, flottent au-dessus de lui. Il leur crèverait les yeux d'une balle.

Un grondement, au loin. Le tonnerre. Isidore le savait. Sur ses bras, ses poils se hérissent. Il ne sait plus où aller, il titube sur le pont. Il tente de se ressaisir, frissonne encore davantage. Il se heurte, en descendant, aux parois de la coursive. Le train va trop vite. Il faudra le dire au contrôleur.

Un jour, il a brûlé son chapelet et son crucifix, il avait onze ans – il était en colère contre Dieu. Son père a eu la peste, après cela, son père a failli mourir. Et monsieur Dazet, monsieur Dazet, c'est sa faute – avec Georges, il a invoqué tant de mauvais esprits, il voulait tant revoir la femme étrange, dans le miroir, la femme qu'il prenait pour sa mère.

Un éclair déchire le ciel. Il l'a vu, il est certain de l'avoir vu, par le hublot. Il vient d'ouvrir la porte de la cabine. Il a chancelé jusqu'à son lit, s'y est laissé tomber avec fracas. Personne d'autre que lui, dans la cabine. Les figures d'un jeu de cartes, hilares, parquent sous ses yeux. Il sait où sont les hommes, il les hait.

Il a mal à la tête.

Georges s'est assis sur sa poitrine. Comme il est beau. Sa bouche s'avance vers lui, ses dents luisantes de salive s'entrouvrent. Isidore implore la limace rouge de venir à sa rencontre, mais les dents de Georges s'allongent, on jurerait des dents de morse, elles évitent son visage, longent son corps – elles lui percent deux trous dans le flanc gauche.

Le plafond de la cabine tourne, Isidore s'enfonce, il est aspiré – il savait qu'il ne pourrait échapper à la noirceur du tourbillon, à la voracité du poulpe. Le voilà debout, il tourne sur

lui-même – dans ses mains, les mains moites de monsieur Hinstin. La force centrifuge est plus forte que tout, et monsieur Hinstin s’envole, s’écrase contre le tronc d’un chêne.

Isidore n’en peut plus, il est étourdi, il éclate de rire, ne peut s’arrêter de rire – et plus il rit, plus il a mal. Il voudrait être ce marin qui, le sac sur l’épaule, un jour, en pleine mer, avait dit à son capitaine qu’il rentrait à la maison – avant d’enjamber la rambarde.

La porte grince. Michel. Non. Pars.

Mais il entre. Il entre toujours au mauvais moment.

Michel lui demande pourquoi il rit. Pour toute réponse, Isidore rit davantage, si fort qu’il finit par en pleurer. Michel s’assoit auprès de lui.

Approche, beau garçon, approche tes lèvres, si rouges qu’on dirait la peau des scorpions érubescents de colère.

Isidore ne rit plus, tout à coup, ni ne pleure.

Il hisse sa main jusqu’au visage de Michel, caresse sa joue, son menton, sa gorge. Michel baisse les yeux.

Mouvement inverse, jusqu’à la racine des cheveux. Isidore les effleure – en agrippe une poignée, la tire de toutes ses forces, pour l’arracher. Michel crie, tombe à la renverse sur le grabat – presque sur lui. En quelques secondes, Isidore parvient à l’immobiliser, lui écrase triomphalement la poitrine – les côtes de Michel lui percent la peau des fesses, lui semble-t-il.

Il a tellement mal à la tête.

Il a le goût de marcher sur Michel, de sauter sur lui, à pieds joints, comme sur le cadavre d’une vache morte – d’une vache trop maigre. Sur les lèvres de Michel, une mouche.

Michel. Regarde-moi.

Isidore appuie fort, avec ses doigts, sur les paupières closes de Michel. Michel crie, Isidore lui plonge son poing dans la bouche. Michel le mord, Isidore crie à son tour, des boleadores sifflent à ses oreilles, il ne voit plus rien, ça y est, le voilà aveugle. Les boleadores ont percuté quelque chose de mou – il y a eu un son mat. Le crâne d’un jeune soldat, peut-être.

Le visage de Michel, par terre, des éclats de verre partout, avec lesquels s’entailler les poignets ou les artères du cou.

Deux mains velues saisissent Isidore aux épaules. Il espère que c'est le capitaine. L'homme le maintient fermement contre lui – il devine le gros ventre de Rigabert. Il a envie d'y enfoncer les coudes, de se démener, mais il ne voit toujours rien.

Derrière la porte, les exclamations étouffées des femmes, le bruit de leurs sabots. L'odeur atroce du lait s'infiltré jusque dans la cabine. Elles racontent qu'il l'a tué.

Soudain, il n'y a plus de tourbillon, il n'y a plus de poulpe aux bras comme des racines. Il a mal, si mal – *mais c'est sa propre tête qu'il a à la main et dont il ronge le crâne.*

Le 7 août

Une gabare s'approche. Il y a un peu de brume sur la rade. Une semaine que le vaisseau est entré dans le port de Buenos Ayres, une semaine qu'ils attendent, sur le pont du Harriet, que la gabare aborde enfin.

Au-dessus des mâts, les albatros et les sternes tracent des cercles infinis. Isidore a employé toutes ses journées à contempler leurs vols. Partout, sur le pont, des fientes blanches et grises – et parfois, sur les robes et les pantalons.

On déploie les escaliers de corde. Des officiers argentins apparaissent, saluent le capitaine. Isidore n'entend plus que les vibrations de leurs gorges, le roulement de leurs langues derrière leurs dents – leur français ébréché.

Ils posent les questions d'usage – maladies, crimes, morts? Isidore pense un instant qu'on le dénoncera, à cause de la bouche tuméfiée de Michel, mais on parle plutôt du feu qui a détruit une partie de la cale, du marin mort, retrouvé la main sur la poignée de la porte, puis des esclaves vus au Cap-Vert – les officiers s'agitent, ça ne relève pas de leur juridiction.

Un à un, les passagers doivent défiler devant les officiers. S'ensuivent de longues épellations – nom, prénom – sauf pour ceux d'entre eux qui parlent l'espagnol.

Muchadaa, Michel. Doucassé, Isidoro. Michel se tourne vers lui, ses lèvres encore un peu enflées, ses yeux – tout son visage – déçus. Isidore n'a jamais voulu parler espagnol en sa présence.

Enfin, l'escalier de corde sous les talons et les paumes. Isidore caresse la coque du navire, au passage, aussi lisse que la rambarde. En bas, la gabare, et sous la gabare, le tourbillon noir de l'eau – non, le Rio de la Plata, l'eau de son enfance, qui lui crachait des monticules de

poissons morts, à cueillir sur la plage comme des perles. Il a envie de perdre pied, de retrouver le goût de son fleuve.

La gabare est instable, sous son poids, sol mouvant – un marin lui tend la main, l'aide à s'asseoir. Les femmes s'accrochent craintivement à l'échelle, poussent des cris aigus au moindre coup de vent – leurs robes se gonflent, ombelliformes.

La voile de la gabare se tend, et aussitôt l'embarcation glisse sur le Rio de la Plata, en direction de la rive. L'eau, tiède et épaisse, si proche, enfin – Isidore laisse filer sa main dans le courant.

Le Harriet devient minuscule. Trois mâts, hauts comme des piquets de clôture, fichés dans un demi-tonneau. Les voiles ne sont plus que des linceuls, non, des mouchoirs, agités dans le vent, en signe d'adieu.

Isidore aurait envie de repartir, déjà.

Premiers pas. Il écoute le craquement des planches sous ses bottes. La gabare s'éloigne – tout à l'heure, on livrera les malles.

Chacun se secoue, avec l'impression d'avoir les jambes engourdies – l'impression étrange de n'avoir pas marché depuis des semaines.

Gravir l'escalier de pierre, sans cesse laqué par les embruns. Sur les degrés, les semelles dérapent, il faut prendre garde – ne pas contempler la grève.

Une fois le quai franchi, la ville, l'agitation, les voitures, les chevaux, les gens, trop de gens. Qui sont-ils? Ils ont l'air d'être d'ailleurs. *Sont-ce des habitants de la lune?* Isidore se sent aussitôt étourdi, il peine à respirer.

Il retourne sur ses pas, longe le quai en sens inverse, entreprend de descendre les degrés glissants – entrevoit son crâne fracassé, imagine sa cervelle couler sur les pierres, s'infiltrer entre les planches du quai, se mêler à l'eau brune et boueuse du Rio de la Plata.

Il ferme les yeux – inspire, exhale. À l'extrémité du débarcadère, le silence, ou presque. Rien d'autre que le spectre de l'eau qui marche sur la grève et le bruit des cordages.

TROIS ITINÉRAIRES

*Quand même je n'aurais aucun événement de
vrai à vous faire entendre, j'inventerais des récits
imaginaires pour les transvaser dans votre cerveau.*

Comte de Lautréamont, *Chant VI*

La biographie ou l'expérience de l'autre

Nous sommes le 5 juin 2009 – j'ai aujourd'hui neuf mille jours et peur de mourir. Isidore Ducasse – son portrait que j'ai peint naïvement, six ans auparavant – me regarde. Aujourd'hui, lui et moi avons le même âge.

Vingt-trois années complètes. Six jours bissextes. Deux cent soixante-dix jours vécus en l'an 1846; trois cent vingt-neuf jours en l'an 1870. Quinze heures à hurler contre le sein stérile de sa mère, le jour de sa naissance (un quatre avril – c'était un Bélier). Huit heures à délirer, le jour de sa mort. Peut-être un peu moins. Quand on l'a retrouvé, à huit heures du matin, le vingt-quatre novembre, avait-il la peau chaude encore?

Neuf mille jours et vingt-trois heures. Ça semble court et long à la fois. Et tous ces jours, toutes ces heures ne lui appartiennent plus, et je mentirais si je disais que j'ai voulu les tirer du néant. Ce n'est pas cela. L'image d'Isidore – son corps *rigor mortis* – s'impose à moi et me désole. Tout est fini. J'ai surtout voulu imaginer sa présence, vivre en lui – être lui – l'instant de quelques pages.

Si la pensée de la mort m'effraie tant, ce soir, c'est que je connais les risques encourus par ma pratique. Je songe à Michel Leiris¹, à sa fascination, en tant que biographe, pour la figure de Raymond Roussel, à sa tentative de suicide, à l'âge de cinquante-six ans – intoxication aux barbituriques. C'est au même âge et de la même manière que Raymond Roussel avait mis fin à ses jours.

¹ Les circonstances de cette fusion biographique sont relatées par Aliette Armel, biographe de Leiris, dans Francis Marmande et Éric Marty, *Entretiens sur la biographie*, Paris, Séguier, coll. « Carnets Séguier », 2000, p. 17 à 33.

Je songe aussi aux époux Zweig, à la guerre, à la désillusion, à l'exil. À une chambre au beau milieu de Petrópolis, à un flacon de véronal vide posé sur la table de nuit. Et surtout, je songe au lit encore fait sur lequel ils s'allongent pour mourir – en écho au double suicide d'Heinrich von Kleist et Henriette Vogel. Quelque part dans la chambre, peut-être, un exemplaire du *Combat avec le démon* – trois essais biographiques de Zweig sur Kleist, Nietzsche, Hölderlin².

Les chances sont minces, j'en conviens, pour que je sois à mon tour victime de la fièvre typhoïde (pour autant qu'Isidore en soit réellement mort – il s'agit de l'hypothèse la plus souvent retenue, destinée, comme tant d'autres, à n'être jamais confirmée). Mais je demeurerai néanmoins en proie, jusqu'à la dernière minute de mon neuf millièmè jour sur Terre, à mon hypocondrie de biographe.

*

Toute biographie – tout désir biographique – naît sous le régime d'une obsession. Bien entendu, il y a des œuvres-vies obsédantes, des « vieuvres³ », qui enserrant dans leurs bras celui qui a le malheur de s'intéresser à elles de trop près. Mais il y a aussi des biographes obsédés par la haine qu'ils vouent à leur sujet, des biographes redevables, des biographes en quête de reconnaissance, et d'autres, encore, tourmentés par des détails en apparence futiles (mais les détails – on s'en rend compte très vite – ne sont jamais futiles en biographie) : « le manchon blanc de Sade, les pots de fleurs de Fourier, les yeux espagnols d'Ignace⁴ ». Sans compter les biographes hantés par des figures fantomales jusque dans leur sommeil.

Je ne sais même pas pourquoi Isidore m'obsède. Je ne le considère ni comme un maître, ni comme un modèle. Si je crois, dans une certaine mesure, que la lecture des *Chants de Maldoror* a changé ma vie (elle m'a fait connaître la liberté), je n'ai pas pour autant

² Dans *Morts imaginaires*, à la page 285, Michel Schneider écrit que « dans son récit de la mort de Kleist, Zweig alla encore plus loin : il la regarda avec tant de fascination qu'il s'en inspira pour mettre en scène la sienne ».

³ Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres · de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983, p. 15. Je préfère, pour des raisons purement orthographiques, la « vieuvre » d'Antoine Compagnon à la « vieœuvre » de Dominique Noguez, bien que le sens que lui donne Noguez soit plus proche de ce que j'entends moi-même par ces œuvres-vies obsédantes... Voir Dominique Noguez, « Ressusciter Rimbaud », dans Jean Larose, Gilles Marcotte et Dominique Noguez, *Rimbaud*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'atelier des modernes », p. 116.

⁴ Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971, p. 14.

souhaité écrire à propos de leur auteur pour lui témoigner, par-delà le temps, l'espace et la mort, ma reconnaissance.

Par ailleurs, je n'ai jamais été – et ne suis toujours pas – amoureuse d'Isidore. Il n'est pas idiot – ou trivial – d'évoquer ici l'amour, si l'on songe que « l'observation de soi (d'autrui et du monde) se fait toujours dans l'étonnement amoureux⁵ ». Mais entre Isidore et moi, il s'est établi un lien de confiance. Une amitié. Une fraternité. L'un et l'autre nous aurions pu marcher heure après heure, en silence, sur les plages montévidéennes. Nous aurions observé avec la même fascination les poissons morts rejetés sur la grève et le manège troublant des bernard-l'hermite.

Mais ce n'est pas l'objet de notre fascination qu'il faut considérer (fascination qui s'étend pour tout ce qui est, de part et d'autre de la frontière qui sépare le vivant du non-vivant), ni le lieu où notre rencontre s'est produite (la première chose que j'ai vue et entendue en songeant au récit que j'allais écrire, ça a été le grincement des cordages, et le flux et le reflux de l'eau sur la grève). Non, je crois que ce qui nous unit, fondamentalement, c'est plutôt une façon de regarder. Je ne sais pas si c'est par cela que je suis obsédée, cette façon qu'avait Isidore d'arrêter son regard sur les choses que personne (ou presque) n'ose voir – ces choses que le regard ignore parce qu'elles sont effrayantes, parce qu'elles éveillent en soi ce qu'il y a de plus primitif.

Et plus terrible encore : après les avoir regardées, ces choses, Isidore les saisissait, les immobilisait sur papier pour que nous puissions les voir à notre tour.

Très tôt, j'ai eu envie d'écrire dans la foulée d'Isidore. De regarder de cette façon-là, sans que personne ne s'en doute. D'abord, en collaboration avec une amie, il y a eu une pièce de théâtre, une folie furieuse de jeunesse : nous avons augmenté les *Chants de Maldoror* d'un septième chant, à peu près aussi iconoclaste – nous venions d'apprendre le mot – que les précédents.

⁵ Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, p. 138, cité par Micheline Morisset dans « Ce bel errant qui me parlait : Impressions autour d'un rapt », *Temps zéro*, no 4, à paraître.

Ce projet achevé, mon désir s'est apaisé; j'ai pu tenir quelques années sans trop penser à Isidore. Mais son visage et sa voix, furtivement, sont revenus s'imposer à moi. J'ai alors compris la raison de leur réapparition, compris la nécessité qui me pressait d'écrire à propos de lui : en sa présence, j'aurais la permission d'écrire comme je l'avais toujours souhaité, c'est-à-dire avec une liberté absolue.

*

On compare parfois le travail du biographe à celui d'un ventriloque. Mais il s'agit de bien plus que cela, bien plus que de fermer les lèvres et de laisser entendre, à travers son propre corps, la voix d'un autre. Au départ, j'imaginai cela aussi, j'imaginai que j'aurais une marionnette entre les mains, à laquelle je donnerais vie en maniant la tringle et les ficelles. Ça me plaisait, j'entendais déjà de petits sabots de bois marteler le plancher de la scène. Et puis, je n'aurais pas à me maquiller, à me costumer : je n'aurais qu'à me dissimuler derrière le rideau noir, je n'aurais qu'à faire surgir la voix de l'autre, comme de nulle part – mon corps lui servirait d'amplificateur. Et mes mains se mettraient au travail comme par magie, elles sauraient tirer sur les fils au bon moment, elles seraient parfaitement coordonnées.

Il m'est toutefois apparu que j'aurais à entrer en scène aussi. J'allais devoir endosser un costume et un masque, car le travail du biographe se rapproche beaucoup plus de celui de l'acteur que de celui du ventriloque ou du marionnettiste. Il faut incarner son personnage. Entrer dans sa peau. Apprendre à marcher à sa façon, à parler à la bonne vitesse, avec le bon ton. Pas par souci d'exactitude, ni par souci du détail, mais parce qu'il ne peut en être autrement : quelqu'un d'autre parle à travers soi.

Or, une fois que l'on connaît son rôle par cœur, que l'on marche à la manière de son personnage, que l'on maîtrise ses tics et ses idiosyncrasies, on finit par réaliser avec stupéfaction que ce n'est pas qu'un jeu, qu'une simple *mimesis* : l'autre est bel et bien entré en soi, et l'on est en train de devenir autre. Des émotions nous traversent qui n'ont pas lieu d'être, des rêves étranges perturbent nos nuits, et des souvenirs nous reviennent – des souvenirs qui ne sont pas à soi. L'on est possédé.

Oui, l'Autre « [nous] préoccupe, [nous] occupe, [nous] accapare, [nous] vampirise, [nous] dévore. [À tel point que] [l'on] ne sait plus très bien où [l'on] en est, ce qu'il en est de lui⁶ ». Il s'empare de tout, de notre enfance, de nos pensées, de nos affects, il se les approprie. Oui, vient un temps où l'on ne sait plus ce qui est à soi, ce qui est à l'Autre. Il s'opère une sorte de phagocytose mutuelle, répétée à l'infini. Comme dans ce court-métrage d'animation de Jan Švankmajer, *Dimensions of Dialogue*, où deux personnages constitués d'objets disparates s'avancent l'un vers l'autre, se dévorent et se recrachent tour à tour – les objets qui les composent s'effritant chaque fois davantage – jusqu'à n'être plus que des créatures de glaise qui se dévisagent. Ainsi, Isidore et moi, au fil du processus, perdions-nous peu à peu de notre spécificité, nous abolissions-nous l'un et l'autre – au final, peut-être n'étions-nous plus qu'amas de matière, méconnaissables.

*

Il n'y a cependant pas que le danger de la possession qui guette le biographe. Celui qui écrit la vie d'un écrivain court aussi le risque de succomber au mythe. Car l'écrivain, c'est bien connu, ne vit que pour écrire, se nourrit mal, boit des litres de café, dort à peine quatre heures par jour, a une vie amoureuse toujours tumultueuse, et finit par mourir, malade et ruiné, dans des conditions parfaitement sordides. Mais ce n'est pas sa faute, c'est un être *différent*, il a été *choisi*; à la naissance, il a reçu un *don*. Barthes voyait juste, dans *Mythologies*, lorsqu'il relevait que « la production littéraire [est assimilée] à une sorte de sécrétion involontaire, donc tabou [*sic*], puisqu'elle échappe aux déterminismes humains [...] ⁷ ».

Que penser, alors, d'un écrivain mort à vingt-quatre ans, d'un écrivain à l'appartenance culturelle double, d'un écrivain qui préférerait plagier plutôt que de décrire faussement, d'un écrivain dont l'œuvre serait incessamment redécouverte à la fin du XIX^e siècle et tout au long du XX^e siècle et qui promet d'être, semble-t-il, « le poète du XXI^e siècle, comme Rimbaud a été celui du XX^e siècle⁸ »? Que penser d'un écrivain dont on ne

⁶ Roger Dadoun, « Qui biographie? », dans Francis Marmande et Éric Marty, *op. cit.*, p. 52.

⁷ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957, p. 32

⁸ Jean-Jacques Lefrère, *Isidore Ducasse : Auteur des Chants de Maldoror par le comte de Lautréamont*, Paris, Fayard, 1998, quatrième de couverture.

connaît finalement pas grand-chose, parce qu'il ne nous a rien laissé qui puisse nous apprendre quoi que ce soit à son sujet? Est-ce pour cela que la chape du mythe s'est révélée aussi lourde à soulever? Et traîtresse? Elle s'est parfois abattue sur moi sans crier gare.

Selon Pierre Michon, l'écrivain se déclinerait en deux entités distinctes : « le Verbe vivant et le *saccus merdæ*⁹ ». D'ordinaire, deux camps s'opposent, chez les biographes : ceux qui donnent prise au mythe, et ceux qui s'emploient à démythifier.

Il y a des biographes qui évacuent complètement le *saccus merdæ* au profit du Verbe. Ils procèdent ainsi à une véritable concrétion mythique de leur sujet : sous prétexte de révéler son essence, ils réifient l'écrivain, ils le figent sur place, le statufient. À mon sens, il n'y a pas de pire châtiment.

La tendance contraire tend à assurer le culte du *saccus merdæ*. C'est ce qui amène Julian Barnes à se demander : « L'image, le visage, la signature; la statue 93 pour 100 cuivre et la photographie de Nadar; le petit morceau de vêtement et la boucle de cheveux. Qu'est-ce qui nous excite dans les reliques?¹⁰ » Désir morbide de toucher à tout ce qu'était l'écrivain qui nous fascine? Désir d'entrer en intimité avec lui? Ou nécessité de se rassurer quant à son humanité? Je ne sais pas, moi non plus.

Ce n'est donc pas sans raison que les biographes ont eu, au cours de l'histoire, si souvent mauvaise presse : « Judas, violeur[s] de sépulture, embaumeur[s] de cadavres, nécrophore[s] [...]»¹¹. L'entreprise biographique a ses instants sinistres, quand elle ne verse pas littéralement du côté de la thanatographie.

Quant à moi, je m'étais résolue d'avance à taire deux aspects de la vie d'Isidore : l'instant de sa mort, et les moments de son écriture. Je considérais que c'étaient là des espaces privés, des lieux auxquels je n'avais pas le droit d'accéder. C'était également, pour

⁹ Pierre Michon, *Corps du roi*, Paris, Verdier, 2002, p. 14.

¹⁰ Julian Barnes, *Le perroquet de Flaubert*, Paris, Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite », 1986, p. 13.

¹¹ Martine Boyer-Weinmann, *La relation biographique : Enjeux contemporains*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Essais », 2005, p. 39.

moi, une façon de composer avec le mythe, de ne pas sacraliser Isidore (je ne me suis pas attardée, par exemple, sur sa vocation précoce, sur son « génie »), tout en ne le désacralisant pas non plus (l'agonie et la mort m'apparaissent être des instants, s'il en est, plutôt démystificateurs). J'ai eu l'impression de marcher sur une frontière étroite, parfois périlleuse, tendue entre le sacré et le profane.

*

Il est étonnant de constater le nombre de biographes, d'essayistes et de théoriciens qui confondent Maldoror, Lautréamont et Isidore. Comme s'ils ne faisaient qu'un, comme si l'existence de l'écrivain pouvait s'être apparentée à celle de son personnage.

Ainsi lit-on, dans un ouvrage très sérieux (mais qui commence à dater), que « Lautréamont évite d'évoquer ses premières années¹² ». Espérons-le, puisque Lautréamont n'a pas de vie. Lautréamont, quand il ne narre pas quelque strophe des *Chants de Maldoror*, n'est qu'un homme de paille, oui, un noble épouvantail. Il n'a pas même suffisamment d'envergure pour se hisser au rang d'hétéronyme (c'est ce que j'avais d'abord cru : j'avais même imaginé que l'hétéronymie, fréquente chez les écrivains psychotiques – comme Pessoa, comme Isidore, probablement –, leur permettait de tracer une mince frontière entre le réel et l'imaginaire, de ne pas perdre pied dans leur *no man's land* intérieur). Par ailleurs, Lautréamont n'est pas non plus un être de papier (il manque de densité, de chair – de papier mâché – pour être un personnage à part entière); c'est une voix, mais surtout un nom de plume, une supercherie.

Souvent, à la première lecture des *Chants de Maldoror*, on ne comprend pas que la narration est double, assumée, d'une part, par Lautréamont, sujet écrivain, qui désigne Maldoror comme le héros du texte qu'il est en train d'écrire, et, d'autre part, par Maldoror lui-même, qui décrit ses propres aventures. Mais comment peut-on se hasarder à prétendre que la vie d'Isidore aurait quelque chose à voir avec celle de Maldoror, cet être fantastique pourvu de griffes, comme un monstre, dont le corps s'évapore, comme celui d'un fantôme, et

¹² Jean-Pierre Soulier, *Lautréamont : Génie ou maladie mentale*, Genève, Librairie Droz, 1964, p. 33.

dont la pâleur rappelle celle du cadavre? Comment peut-on n'avoir pas été convaincu de son caractère fictionnel? Il y a de quoi désespérer, parfois, de l'histoire littéraire.

Les biographes cheminent le plus souvent de l'œuvre d'un écrivain vers sa vie. Je l'ai déjà dit, pour plusieurs d'entre eux le Verbe prévaut sur la vie (dans tout ce qu'elle a de matériel, de physique). Mais on aurait beau essayer d'extirper la vie d'Isidore de son œuvre, on ne pourrait pas y parvenir – même si Jean-Luc Steinmetz a prétendu que les *Chants de Maldoror* étaient un journal imaginaire, où l'on trouvait « l'investissement chronologique, chant après chant, du vécu¹³ ». Certes, on y décèle quelques résonances autobiographiques, mais de là à parler d'un journal, aussi imaginaire soit-il, la distance est énorme.

C'est bien entendu une question préoccupante que celle du rapport entre l'œuvre et la vie d'un écrivain. Pour ma part, je crois que j'ai surtout tenté de faire jaillir l'œuvre de la vie. Retourner à la source des mots et des images, revivre le processus d'Isidore à même mon propre processus. J'ai voulu savoir d'où surgissait l'écriture, j'ai voulu m'approprier les figures qui le hantaient.

Cependant, j'étais consciente de ne pouvoir parcourir ces chemins de traverse qui relie la vie à l'œuvre qu'en passant, au préalable, par la route qui mène de l'œuvre à la vie. J'ai donc établi, à partir des textes d'Isidore, mes propres interprétations (concernant, par exemple, son homosexualité, son malaise à l'endroit des femmes, sa relation avec son père). J'ai eu l'impression qu'il y avait peut-être une cohérence à trouver dans la répétition de certains motifs, de certains thèmes, j'ai eu le sentiment, en lisant et relisant certains passages des *Chants de Maldoror*, de voir Isidore se révéler. Ce ne sont toutefois pas les traces d'un vécu que je recherchais dans l'œuvre, mais plutôt la symbolisation de préoccupations affectives et esthétiques.

Je ne me suis donc jamais complètement défaite de l'œuvre – j'y suis très souvent retournée, à vrai dire. Mais je l'ai également détournée, piratée; je ne l'ai jamais considérée

¹³ Jean-Luc Steinmetz, « Une turbulente agonie », préface aux œuvres d'Isidore Ducasse, Paris, Garnier Flammarion, 1990, cité par Alain Buisine, dans « Isidore Ducasse : voir Lautréamont », Alain Buisine *et al.*, *Sur Lautréamont*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 1994, p. 23.

comme intouchable, inviolable, je ne l'ai jamais conçue comme vérité dernière. Je l'ai pétrie, matière première, et avec elle j'ai façonné le corps d'un homme qui, un jour, donnerait naissance à une œuvre.

*

Entrer dans l'existence d'autrui, c'est ouvrir la porte du plus étrange des cabinets de curiosités. Chez Isidore, les étagères sont surchargées d'ouvrages d'histoire naturelle entre les pages desquels on trouve des cadavres d'insectes, séchés exprès, comme des fleurs, qu'il faut prendre garde de ne pas réduire en poussière.

Sur la table, une collection de pierres (granit, jaspe, bronze, saphir). Des carapaces de tortues, des fossiles de mollusques (un crabe tourteau, des écrevisses, des escargots). Un vieux revolver et des aiguilles. Une collection de lampes à huile. Un oiseau empaillé. Par terre, un scalpel et un sac de toile taché de sang. Et dans le fond de la pièce, à côté du piano, tout près du lit, un miroir, un grand miroir. Mais n'allez pas croire qu'il y a, dans le cabinet d'Isidore, une machine à coudre et un parapluie, posés sur une table de dissection. Ce serait beaucoup trop ennuyeux – et loin d'être beau comme une « rencontre fortuite ».

Récemment, Jean-Jacques Lefrère a fait une découverte splendide : une succession de publicités, qu'Isidore aurait entrevues en feuilletant un annuaire uruguayen (probablement expédié à Paris par son père). On y voit : « une publicité pour les machines à coudre Wheeler et Wilson, une autre pour les chapeaux et les parapluies de la Sombrería José Frese, une troisième pour [une] maison d'armes et d'instruments de chirurgie [...] »¹⁴. Je préfère croire que, dans son cabinet, Isidore s'est amusé à découper ces images, et qu'il les a collées, avec sa salive, sur le mur.

J'aime cette phrase de Calvino qui dit que « chaque vie est une encyclopédie, une bibliothèque, un inventaire d'objets [...] »¹⁵. Bien avant de commencer à écrire, j'ai découpé – froidement et méthodiquement, comme un médecin légiste – les *Chants de Maldoror* et, comme s'il m'avait fallu en décrypter le code génétique, j'ai élaboré des collections de mots,

¹⁴ Jean-Jacques Lefrère, *Lautréamont*, Paris, Flammarion, 2008, p. 145.

¹⁵ Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2001, p. 194.

de syntagmes : thèmes récurrents, couleurs, lieux, personnages de prédilection, bestiaire... C'est ainsi que j'en suis venue à faire l'ébauche d'un cabinet de curiosités (pas très vaste, je le redis, à peine plus grand qu'une chambre de bonne : à l'exception des livres, j'ai la certitude qu'Isidore préférait l'organique à l'inorganique).

Ensuite, seulement, j'ai osé fouiller dans sa bibliothèque. Je n'ai pas pu me résoudre à tout lire (tout ce que les exégètes présument du moins qu'il a lu), malgré la résolution que j'avais de le connaître aussi intimement que possible. J'ai abandonné *Les travailleurs de la mer* en pleine préface, et je ne suis jamais allée chercher *Latréaumont* à la bibliothèque. En revanche, j'ai eu grand plaisir à relire Baudelaire et Flaubert, à découvrir Champfleury et Michelet.

Or, les œuvres lues avaient beau me donner une nouvelle prise sur les *Chants de Maldoror* – j'étais parfois en mesure de vérifier leur influence à même le texte –, elles ne m'aidaient aucunement néanmoins à connaître Isidore, elles ne me livraient rien de ses goûts ni de ses habitudes de lecture. Il m'aurait fallu lire ses livres à lui, aux pages cornées, aux marges pleines d'annotations. Et comme c'était irréalisable, j'ai fait appel à la fiction, je l'ai imaginé lire à haute voix, dans un chariot bâché, entre Buenos Aires et Cordoba (jusqu'à ce que ce que l'on me fasse réaliser que les cahots de la route, à l'époque, devaient rendre toute lecture impossible).

*

J'étais figée sur place, au tout début. Incapable d'écrire. Isidore était là, son portrait, devant moi, n'en finissait pas de me dévisager, et comme par un étrange phénomène d'optique, je sentais son ombre se pencher par-dessus mon épaule et me presser d'écrire. Mais je ne parvenais pas à taper le moindre mot. L'angoisse de ne pas savoir faisait son œuvre, et moi, j'étais condamnée au silence.

Il me fallait écrire à propos de Bordeaux. Mais je n'y étais jamais allée. Il me fallait écrire à propos de Bordeaux au XIX^e siècle, et je me rendais compte que je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler une ville française (outre Paris) au XIX^e siècle.

J'ai consulté des tas d'ouvrages. J'ai appris des choses fort intéressantes, notamment que l'on appelle le port de Bordeaux « port de la lune », en raison de sa forme « [d'] éventail largement déployé¹⁶ ». Et soudain, cette forme en demi-lune m'a rappelé « la courbe que décrit un chien en courant après son maître¹⁷ », et j'ai aperçu Isidore sur le bord d'un quai, j'ai senti la pluie lui ruisseler dans les cheveux.

La biographie imaginaire, bien qu'elle ne repose pas sur un travail strictement documentaire, comme la biographie traditionnelle, appelle néanmoins un certain souci référentiel. Impossible de balayer les biographèmes du revers de la main, impossible d'abolir le temps et l'espace. Bien entendu, il y a parfois moyen de les déjouer, mais il demeure des zones où nous ne pouvons les éviter, où ils se rappellent à nous, nous obligent à compulsier des documents, des archives, d'autres biographies – nous obligent à douter.

Inévitablement, toute biographie s'inscrit dans une certaine historicité, même lorsqu'il s'agit de *transfictionnaliser*, c'est-à-dire d'introduire un personnage (biographique ou non) dans une « histoire » qui n'est pas la sienne. J'aurais pu choisir de faire entrer Isidore en scène au début du XXI^e siècle, de lui faire découvrir notre ère de virtualité – ère qui l'aurait affolé encore davantage, lui, le poète primitif, le « poète des muscles et du cri¹⁸ ». Mais même si j'avais donné libre cours à cette possibilité, je n'aurais pu me détacher de l'idée qu'Isidore, greffé dans le contexte de n'importe quelle autre époque, aurait vécu et pensé comme un homme du XIX^e siècle. Je ne pouvais donc éviter de parler du siècle qui l'avait vu naître.

De la même façon, je ne pouvais oblitérer sa double appartenance culturelle et linguistique, je ne pouvais oublier que sa mère était morte peu après sa naissance, je ne pouvais faire fi de son expérience du déracinement, vécue à l'âge de treize ans. Il y avait, par ailleurs, des preuves qu'il aurait été vain de contredire : acte de naissance, acte de décès, archives de la marine, archives des lycées qu'il a fréquentés.

¹⁶ Jacques Clémens, *Bordeaux*, Joué-les-Tours, Alan Sutton, coll. « Mémoires en images », p.29.

¹⁷ Comte de Lautréamont, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 202.

¹⁸ Gaston Bachelard, *Lautréamont*, Paris, José Corti, 1968, p. 103.

Et puis, la nécessité d'inscrire mon récit dans une certaine historicité allait me rattraper sur d'autres plans. Il allait falloir que je m'approprie le vocabulaire, la langue d'une époque, que je maîtrise un imaginaire, au moins dans ses principales figures, que je connaisse l'histoire des mœurs et des idées du XIX^e siècle. À force d'essais et d'erreurs, à force de questions, j'allais me rendre compte que cet aspect de ma démarche était de loin le plus complexe et le plus insécurisant.

Je me dis aujourd'hui qu'un historien s'étonnerait sans doute en me lisant : confrontée à certaines lacunes documentaires, j'ai parfois dû inventer, parfois dû assouplir l'exigence de rigueur avec laquelle je m'évertuais à travailler. Mais si j'avais affaire à un historien qui croit, comme Guy Thuillier, que « l'histoire est enracinée dans la rêverie, [et que celle-ci permet] de découvrir, d'*inventer* ce qui n'est pas accessible, ce qui n'est pas encore reconnu¹⁹ », peut-être alors ma démarche recevrait-elle un accueil favorable.

*

Devant l'inconnu, l'incertain, l'insaisissable, l'intraduisible, la fiction a tous les pouvoirs. Personne ne sait à quoi Isidore pensait ou rêvait; personne ne sait même exactement à quoi il ressemblait (si seulement l'unique portrait que nous connaissons de lui n'avait pas été tiré en sépia, si seulement j'avais pu connaître la couleur de ses yeux, de ses cheveux, si seulement).

L'histoire a ses limites; la biographie traditionnelle se borne généralement à en parcourir le périmètre de la manière la plus sûre possible. Mais pour saisir l'essence d'un homme, j'ai l'impression qu'il faut aller au delà de ce que les documents révèlent, au delà du savoir consensuel. Et admettre que la vérité est inatteignable – de toute façon je crois, à l'instar d'Antonio Tabucchi, que la vérité en littérature ne « signifie rien, car la littérature est une réalité parallèle²⁰ ».

¹⁹ Guy Thuillier, « La rêverie » dans *L'histoire entre le rêve et la raison. Introduction au métier d'historien*, Paris, Economica, 1998, p. 8.

²⁰ Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui : poétiques a posteriori*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2002, p. 130.

Si je me suis parfois sentie dépassée par mes incertitudes historiques, je dois par contre souligner que les visions, les récits de rêve, les épisodes délirants d'Isidore m'ont permis de ressentir pleinement le plaisir de l'écriture. Étonnamment, c'est au cours de ces moments que j'ai eu l'impression de connaître le plus intimement Isidore, de me tenir au plus près de l'homme qu'il était.

Je ne connais rien de comparable à la liberté de la fiction, rien qui puisse égaler les coïncidences heureuses auxquelles elle donne parfois lieu. Par exemple, peu après que j'eus terminé d'écrire le chapitre qui porte sur le premier voyage en train d'Isidore (où j'imagine également sa visite à l'Exposition universelle de 1867, au cours de laquelle il aurait eu l'occasion de voir des poulpes), je suis tombée sur une phrase de Michelet qui m'a étonnée : « le poulpe, cette machine terrible, peut, comme la machine à vapeur, se charger, surcharger de force, et alors prendre [...] un élan jusqu'à sauter sur un vaisseau²¹ ». Par intuition, j'avais associé deux figures que je croyais importantes pour Isidore, et voilà que je les trouvais réunies chez Michelet, emblématiques de leur siècle. J'avais donc, à mon insu, parcouru en sens inverse le chemin qui va (dans tout récit à prétention historique) de l'histoire à la fiction – j'avais, avec toute la liberté et toute la sensibilité que requièrent l'invention, la rêverie, touché à l'histoire.

Par ailleurs, c'est cette même liberté qui m'a autorisée, plus tard, à employer le récit de rêve d'un biographe pour écrire l'un des rêves d'Isidore. Dans une note de fin de chapitre, Jean-Jacques Lefrère rapporte qu'Édouard Peyrouzet (biographe de longue date d'Isidore), à la fin de sa vie, aurait fait un songe dans lequel Isidore lui aurait dit « je suis à présent dans les terres rouges ». Au réveil, Peyrouzet, effrayé, aurait détruit tous les travaux qu'il avait en cours et renoncé à poursuivre ses recherches biographiques²². Et moi, fascinée par cet épisode, j'ai fait apparaître Peyrouzet dans le rêve d'Isidore, j'ai interprété autrement son énoncé, et ouvert un autre champ de possibles. Car la fiction, à mon sens, admet tous les jeux, y compris l'inversion des temps et des consciences, et la possibilité de faire passer le rêve réel d'un biographe pour celui, imaginaire, de son biographé.

²¹ Jules Michelet, *La mer*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 179.

²² Jean-Jacques Lefrère, *Isidore Ducasse : Auteur des Chants de Maldoror par le comte de Lautréamont*, op. cit., p. 206.

*

La fiction n'a rien de pernicieux, elle n'est pas l'Ève tentatrice du biographe; elle n'est pas non plus son esclave fidèle, elle n'entre pas humblement à son service sitôt qu'il la convoque – elle reste sourde aux claquements de doigts. C'est une aberration des sciences humaines que de croire que la fiction se subordonne au savoir, à la vérité; il faudrait au contraire réaffirmer sa nécessité, montrer qu'elle n'a rien d'un piège, mais plutôt qu'elle éclaire, qu'elle révèle, qu'elle accompagne la connaissance (je songe à certaines grandes inventions qui n'auraient peut-être jamais vu le jour si elles n'avaient pas été rêvées, fantasmées, je songe à ces artistes-inventeurs, ces visionnaires qu'étaient Leonardo da Vinci, Jules Verne...).

Ainsi, la fiction est là, elle préside, sans qu'on le lui ait demandé, à toutes les étapes de la biographie : l'idéation, la recherche, l'écriture. Elle est indispensable, et comme elle perd son caractère d'évidence dans la démarche biographique, au contraire des formes romanesques, poétiques, théâtrales, elle demande encore davantage à être reconnue, accueillie.

Le biographe, placé devant les biographèmes du sujet qui le préoccupe – biographèmes : ces « quelques détails, quelques goûts, quelques inflexions²³ », ces quelques traits épars que lègue de lui-même un homme –, a entre les mains un casse-tête incomplet, dont les pièces manquantes resteront à jamais introuvables. Laisser les zones d'ombre en jachère, ne jamais combler les blancs, revient à se priver d'une rencontre. À l'inverse, dessiner ou découper dans divers matériaux les pièces manquantes, bricoler, créer une nouvelle fresque, donne à voir l'invisible, permet de dire l'indicible. Et l'Autre se révèle à soi, prend visage – un visage qui n'est peut-être pas exactement le sien, mais qui lui ressemble, à coup sûr. Et tant mieux si ce visage porte la trace de sa reconstitution, de sa restauration – tant mieux si l'on peut promener son doigt sur les cicatrices fraîches qui le sillonnent, et si les points de suture y sont encore apparents. Le travail du biographe n'a pas à être masqué ou maquillé.

²³ Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, op. cit., p. 14.

Indispensable, la fiction l'est, car, comme l'écrit Leon Edel, « a biographer always knows less about his characters than a novelist ²⁴ ». Le romancier porte en lui-même son personnage, il le connaît intimement avant même de l'avoir laissé s'incarner au moyen du texte, peu importe qu'il se présente, au moment de son apparition, de dos, ou dans l'ombre, ou qu'il ait le visage masqué, ou à peine discernable. En toute circonstance, le romancier connaît son personnage plus qu'il ne le pense, il le connaît *de l'intérieur*. Le biographe, lui, n'a accès qu'à quelques traits, quelques écrits, quelques portraits de son biographé. Il n'a de lui qu'un point de vue extérieur, fuyant; il ne connaît, au départ, presque rien de lui.

Isidore Ducasse : né en plein siège de Montevideo en 1846, mort en plein siège de Paris en 1870. Né de parents français. Parlait espagnol, français et anglais. À l'âge de treize ans, s'est embarqué sur un navire en partance pour la France. A étudié aux lycées de Tarbes et de Pau. À l'âge de vingt et un ans, est retourné à Montevideo. Quelques mois plus tard, rentré en France, s'est établi à Paris; a écrit. Est parvenu à publier à compte d'auteur ses *Chants de Maldoror* et ses *Poésies*, non sans difficulté, respectivement en 1869 et 1870. Est mort avant de connaître le retentissement de son travail : ce n'est que quinze ans plus tard que l'on a commencé à s'intéresser à lui.

Oui, tout ce que je connaissais d'Isidore, avant d'écrire, tenait dans une notice biographique de huit lignes. Tout (et rien que) cela, en plus d'un portrait sépia. Portrait en pied d'un grand jeune homme mince, aux mains fortes, au visage résolu, au visage fermé, au visage rêveur, au visage qui laisse perplexe – comment capter la motilité de ses traits, leur expressivité? Comment riait et pleurait ce visage? De quoi avaient l'air ses sourcils, sa bouche lorsqu'il se mettait en colère, ses yeux lorsqu'il était triste ou amoureux?

Mikhaïl Bakhtine, dans *Esthétique de la création verbale*, traite du « surplus de la vision esthétique » que nous avons d'autrui, c'est-à-dire du fait que, placé devant un homme, nous saisissons toujours quelque chose de sa personne qu'il ne peut pas, par lui-même, apercevoir : « les parties de son corps inaccessibles à son propre regard – sa tête, son visage,

²⁴ Leon Edel, « Biography : a manifesto », *Biography*, no 1, 1978, p. 3.

l'expression de ce visage –, le monde auquel il a le dos tourné [...] ²⁵». Le biographe bénéficie à peine de ce « surplus » de vision à l'égard de son biographé : il voit bien, en observant un portrait de son sujet, son visage, l'expression qui l'anime, mais c'est là une expression figée, une trace, une révélation nécessairement partielle, parce qu'elle appartient à un autre temps, à une autre réalité. Ainsi, seule l'intervention de la fiction permet de redonner vie à ce qui s'était pétrifié; seule la fiction permet de libérer l'écrivain du mauvais sort qui lui a été jeté au moment de sa mort.

*

Je crois qu'il n'y a pas de trace plus réelle du visage que le masque mortuaire. Il fixe la matérialité, la corporéité du visage pour toujours : l'épaisseur et la forme des traits, leur dernière expression. Au musée d'Orsay, j'ai vu celui de Victor Hugo. Ses chairs molles affermies par le bronze. Son front, son nez, sa barbe, sous la vitre, presque à portée de mes doigts. J'aurais voulu avoir la chance de tenir celui d'Isidore entre mes mains (s'il y en avait eu un). Oui, j'aurais aimé toucher à la ligne anguleuse de son visage.

Un an après avoir lu les *Chants de Maldoror* – j'avais alors dix-huit ans – j'ai peint un portrait d'Isidore. Je ne me souviens plus si j'avais eu l'occasion de voir, à cette époque, sa déroutante photographie tirée en sépia. Je me rappelle surtout m'être inspirée de la gravure de Félix Vallotton, qui figurait sur la quatrième de couverture de mon édition ²⁶ des *Chants de Maldoror* : en quelques coups de burin, une chevelure gorgonienne, un regard sombre et cerné, un air morne. Quelque chose d'intrigant, mais je ne saurais, encore aujourd'hui, dire quoi. Et comme si j'avais voulu greffer un peu de chair aux traits gravés par Vallotton, j'ai pratiquement façonné le visage d'Isidore avec la peinture, en l'appliquant par empâtements – tant et si bien que lorsque je promène mon doigt sur la toile, j'ai l'impression de caresser la figure d'un lépreux.

²⁵ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1984, p. 44.

²⁶ Comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror et autres œuvres*, Montréal, Phidal, coll. « Classiques français », 1995, quatrième de couverture.

D'Isidore, à l'exception de la photographie tirée en sépia, il n'existe donc que des portraits imaginaires. Outre la gravure de Vallotton, on connaît les imprécises gravures des Uruguayens Adolfo Pastor et Melchor Méndez Magariños, réalisées d'après des photographies perdues (des photographies qui n'ont peut-être jamais existé²⁷). Il y a encore le croquis de Salvador Dali, un Isidore aux traits délicats, presque féminins, un Isidore au visage à moitié masqué par l'ombre ou la brume. Et aussi cette sculpture de Man Ray, « L'énigme d'Isidore Ducasse », que je préfère entre tous : un paquet brun ficelé, d'une forme étrange (au premier coup d'œil, on ne devine pas, sous la couverture, la forme d'une machine à coudre), placé sous vitrine. Un objet digne d'un muséum d'histoire naturelle.

Quant à moi, je ne suis hélas pas parvenue à modeler le visage d'Isidore avec mes mots. J'ai réalisé que c'était impossible au moment où, penché sur la Garonne, son visage m'est apparu comme s'il avait été, une fois de plus, taillé ou gravé dans le bois. Et toutes les tentatives que j'ai faites par la suite pour m'en approcher, en saisir ne serait-ce que l'ombre, ont échoué. Le miroir, dans la maison de la rue Camacué, a révélé un visage mangé par la nuit; les vitrines des magasins, à Pau, ont renvoyé à Isidore une image de lui-même qu'il n'a pas reconnue. Ainsi, pas plus que tous ceux qui s'y étaient essayés avant moi, je n'ai su révéler l'énigme de son visage.

*

C'est en me promenant à Paris avec une amie, au gré du hasard, que je suis arrivée au 7, rue du Faubourg Montmartre. Une porte vitrée; à l'intérieur, à peine discernable dans la pénombre, un escalier. Là-haut, la chambre où tout s'est terminé pour Isidore. À l'extérieur, sur le mur, une plaque commémorative, une phrase magnifique tirée des *Chants de Maldoror* : « Qui ouvre la porte de ma chambre funéraire? J'avais dit que personne n'entrât. Qui que vous soyez, éloignez-vous²⁸ ». Je ne suis pas entrée. Je passais, simplement. Mais j'ai secrètement espéré voir apparaître son fantôme, j'ai espéré qu'il se produise quelque

²⁷ Telle est du moins la conclusion que tire Jean-Jacques Lefrère. Voir *Isidore Ducasse · Auteur des Chants de Maldoror par le comte de Lautréamont, op. cit.*, p. 309 à 311. Par ailleurs, des reproductions des gravures que je mentionne figurent dans cet ouvrage à la page 577.

²⁸ Comte de Lautréamont, *Oeuvres complètes, op. cit.*, p. 62.

chose d'occulte. Mais non. Rien. J'ai seulement ressenti avec violence ce que l'on appelle « le frisson historique ».

Alors que j'en étais encore à mes premières lectures de biographies imaginaires, je me suis étonnée de voir se répéter un modèle bien particulier, celui de la déambulation biographique – parcours que font et refont certains biographes des espaces autrefois traversés par leurs sujets. J'ai d'abord cru à un effet de mode, puis j'ai découvert que la chose avait été affublée d'une étiquette, celle de « roman du biographe » :

sous-genre hybride [qui] croise des traits du roman gnoséologique où un enquêteur [...] tente de découvrir les causes dissimulées d'une réalité apparente par l'observation, l'inquisition, la filature, le raisonnement, et des caractères du roman réflexif où l'écrivain met en abyme l'acte d'écriture, le *work in progress*, les étapes du livre [...].²⁹

Mais au delà de l'enquête, au delà de la mise en abyme de l'écriture, j'ai senti que cette manière de procéder dépassait la simple organisation formelle, qu'elle répondait à quelque chose de plus fondamental. Il m'a semblé que ce n'était pas par artifice que François Bott, alors qu'il écrivait *Faut-il rentrer de Montevideo?*, avait à plusieurs reprises parcouru l'itinéraire parisien d'Isidore, de la rue Vivienne jusqu'à la rue du Faubourg Montmartre, « en imaginant son fantôme³⁰ ». De la même façon, j'ai eu le sentiment que ce n'était pas pour se soumettre aux contraintes d'un genre que Christophe Fourvel avait pris en filature le spectre d'Henri Calet à Montevideo, ou qu'Antonio Tabucchi s'était promené sur les traces de Fernando Pessoa à Lisbonne. Le plus souvent, du reste, il semble que cette démarche, *in vivo*, ait précédé l'écriture.

J'ai alors songé que devant l'impossibilité de saisir tout à fait le visage, et par le fait même, le corps de l'Autre, peut-être ne restait-il plus au biographe qu'à emboîter le pas à son biographé, à investir ses espaces de prédilection, à tenter de sentir comment son corps se mouvait dans l'espace, sur quoi portait son regard, par quoi il était distrait. Et j'ai alors été

²⁹ Daniel Madelénat, « Se construire en écrivant l'autre : l'autohospitalité dans le roman du biographe », dans Alain Montandon, *De soi à soi : L'écriture comme autohospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Littératures », 2004, p. 53.

³⁰ François Bott, *Faut-il rentrer de Montevideo?*, Paris, Le Cherche midi, 2005, p. 17.

envahie par une grande tristesse : tout ce que j'avais connu d'Isidore n'avait-il pas été vécu que par procuration, et n'était-ce pas mon propre corps qui avait fait office d'intermédiaire, mon propre corps sur lequel avaient achoppé la réalité aussi bien que la fiction?

*

Je me suis surtout intéressée à Isidore en tant qu'homme qui parle, qui marche, qui digère, qui touche les choses et qui laisse les choses le toucher. J'ai voulu accéder à ses profondeurs, à son essence, à son être. J'ai voulu fabriquer du réel, mais surtout du sensible, du sensoriel; j'ai voulu toucher à de la peau, de la chair – du vivant. Je n'aurais pu connaître l'expérience biographique autrement qu'incarnée dans le corps de l'Autre – je n'aurais pu effectuer cette traversée de l'Atlantique autrement qu'à bord du corps d'Isidore, tous sens déployés. Mais ce corps, au bout du compte, c'était toujours le mien – et il m'a fallu travailler très fort à m'oublier, oublier que j'étais pourvue d'un corps de femme, tandis que j'apprenais à marcher avec des jambes et des hanches de garçon.

Mais même une fois devenue *grand* et mince – n'est-ce pas cela, la possession, ne s'agit-il pas d'une sorte de substitution, de transsubstantiation, n'étais-je pas entrée dans le corps d'Isidore en parasite, n'était-il pas devenu mon hôte? –, je n'étais pas encore au bout de mes peines. Il me restait à composer avec le désir d'Isidore, désir qui m'était à la fois familier (d'un point de vue féminin) et étranger (d'un point de vue masculin). Comment, en effet, écrire le désir d'un homme pour un autre homme à partir de ce que je connaissais de mon propre désir, sans pour autant laisser parler la femme en moi? J'ai dû me faire violence, réprimer mes élans, ma propre sensorialité, tout un pan de mon imaginaire. Et j'ai dû m'assurer constamment que la féminité n'était pas en train de me submerger, de se déverser dans le rythme de mes phrases, dans la texture de mes images. Et à force d'écrire, peu à peu, il me semble que j'ai fini par muer, que la voix d'Isidore, aigrette, mais plus grave que la mienne, s'est mise à vibrer dans ma gorge.

*

J'ai le souvenir d'avoir lu dans un témoignage que la voix d'Isidore était aigrette – il s'agissait peut-être d'un témoignage inventé, ou d'une invention du témoin (comment

savoir?), mais j'y ai cru. Une voix aigrette, mais pas pour autant féminine, une voix qui donnait l'impression de parvenir de loin, d'obscures profondeurs. Et comme j'avais la conviction qu'Isidore parlait peu, je m'en suis tenue à une économie de mots, j'ai plutôt tenté de faire entendre sa voix intérieure, tenté, comme l'écrivait Marguerite Yourcenar à propos d'Hadrien, d'esquisser le « portrait d'une voix³¹ ». À cette fin, il m'a fallu écrire à partir de ses mots à lui, ses mots les plus usés, ses mots écaillés, éreintés, préférés. Écrire avec ces mots-là, oui : ses mots de toujours.

Pour cela encore, il m'a fallu être à l'écoute de ses textes : et là où j'ai eu l'impression de l'entendre, cette voix aigrette, j'ai tenté de la capturer, j'ai gardé de l'œuvre des découpures que j'ai intégrées à mon récit, non sans les avoir auparavant distordues – fondues dans un alliage de nos voix. Parfois, la référence est méconnaissable, et c'est là, il me semble, que la voix d'Isidore devient le plus audible.

On pourrait bien sûr contester cette démarche – mais tout biographe n'est-il pas un pillier, un plagiaire? Tout biographe ne construit-il pas un collage de témoignages, de textes, d'idées, tout biographe n'est-il pas nécessairement passionné par le bricolage? Si j'ai choisi d'insérer en italique, dans mon texte, le fruit de mes pillages, ce n'était pas afin de sauver les apparences; j'ai seulement ainsi voulu mettre en relief ce travail premier sur la voix, indispensable à la biographie.

Et puis, peut-être me faudrait-il aussi admettre que je me suis plu au jeu d'Isidore, que je me suis amusée à l'idée de plagier un plagiaire, de plagier celui qui proclamait volontiers que « le plagiat est nécessaire³² ».

Il m'est aussi arrivé, par ailleurs, de me faire prendre au jeu, c'est-à-dire de reconnaître à la relecture la voix d'Isidore dans certains passages que j'avais écrits alors que je n'étais pas retournée à son œuvre depuis longtemps. Il n'y avait donc là aucune volonté de pastiche – simplement, je crois, la collision de deux voix, un accident de la parole.

³¹ Marguerite Yourcenar, *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, p. 330.

³² Comte de Lautréamont, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 287.

*

J'ai longuement réfléchi à la question de la double appartenance culturelle d'Isidore : comment la faire apparaître dans mon récit sans qu'elle s'accompagne d'accents didactiques? Comment éviter les clichés associés à son univers uruguayen (les combats de coqs, les carnivals, les bucoliques troupeaux de bœufs ruminant dans la pampa)?

La critique française, comme l'illustrent bien Leyla Perrone-Moisés et Emir Rodriguez Monegal dans leur ouvrage consacré à l'identité culturelle d'Isidore, a longtemps laissé croire qu'il aurait été « Uruguayen par hasard et écrivain français à part entière³³ ». D'abord agacée par ce clivage qui m'apparaissait injuste, j'ai voulu adopter la perspective inverse et montrer qu'Isidore aurait plutôt été « écrivain français par hasard, et Uruguayen à part entière ». Posture d'autant plus séduisante que je suis issue d'une culture qui porte encore aujourd'hui – quoiqu'on ne semble guère s'en soucier – la marque (l'héritage) du prosélytisme français.

Au départ, convaincue du bien-fondé de ma position, j'avais l'intention de dépeindre soigneusement l'univers uruguayen dans lequel Isidore avait vécu : les paysages de la pampa, l'architecture montévidéenne, la gastronomie, la musique. J'avais imaginé toute une série de raccords synesthésiques qui m'auraient permis de mieux ancrer son identité culturelle dans le texte que j'allais écrire : par exemple, j'avais prévu recourir à la musique du tango et de la *milonga*, au goût du maté et du bœuf braisé, afin de faire ressurgir certaines visions, certains souvenirs montévidéens.

Mais au fil de l'écriture, je me suis aperçue que les ancrages culturels que j'insérais dans mon récit ne servaient pas, comme je le croyais d'abord, une visée politique; ils relevaient plutôt, le plus souvent, d'une composante affective, liée non pas à la nostalgie d'un pays perdu, mais à la difficulté – et au choc – de se reconnaître deux identités. J'ai alors renoncé à inverser les pôles d'une posture que j'avais condamnée parce que je la jugeais chauvine – l'exercice était vain. Il me fallait plutôt échapper à tout clivage – l'écriture requérait la nuance. C'est pourquoi, très vite, les univers français et uruguayens en sont venus

³³ Leyla Perrone-Moisés et Emir Rodriguez Monegal, *Lautréamont, l'identité culturelle. Double culture et bilinguisme chez Isidore Ducasse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Recherches/Amériques latines », 2001, p. 89.

à se chevaucher dans mon récit, et je crois, en fin de compte, qu'ils occupent une place à peu près équivalente. J'ai ainsi fait en sorte qu'Isidore ne soit ni tout à fait Français, ni tout à fait Uruguayen, mais plutôt un véritable métis, profondément conscient (et parfois souffrant) d'être habité par deux cultures, deux langues, deux territoires.

*

L'écriture d'une biographie est une écriture de la tension. Tension constante (et indispensable) entre soi et l'Autre; tension vécue à la fois comme une nécessaire mise à distance et une nécessaire incorporation, en un mouvement quasi simultané, en un mouvement vertigineux.

L'image de la possession que j'ai employée jusqu'ici, et à laquelle on pourrait reprocher un caractère fantaisiste, m'apparaît néanmoins capable d'exprimer quelque chose qui va bien au delà de la simple rencontre : une véritable expérience de l'altérité, vécue de l'intérieur. Réellement, l'écriture de cette biographie – qui n'en est pas tout à fait une – m'a permis de faire l'expérience intérieure d'un autre, en tout point étranger à moi : étranger de corps, de voix et de visage, étranger de sexe, de culture, et d'époque.

Et à présent que je me suis extraite de la longue silhouette d'Isidore, à présent que mon compagnon intérieur m'a désertée, je porte le deuil de sa présence, je porte le deuil du voyage que j'ai fait à travers ses yeux, à travers sa peau.

J'écris maintenant plus légère, j'écris maintenant sans plus ressentir cette tension, et elle me manque.

Aparté

J'aurais voulu écrire tout cet essai d'un seul souffle. Mais alors que je réfléchissais à mon expérience de la biographie, il m'est apparu que je ne pourrais passer sous silence ni la forme qu'avait conviée ma pratique, ni les préoccupations esthétiques qui m'avaient accompagnée durant tout ce temps. J'ai alors choisi d'éclairer tour à tour ces trois facettes de mon travail, j'ai choisi de retracer la ligne de trois réflexions pour moi essentielles, au risque, parfois, que ma pensée tâtonne, sinue et bifurque.

La forme d'une traversée

J'ai écrit une biographie qui s'est peu à peu changée en récit de voyage. Non. Ce n'est pas tout à fait ça – l'idée du voyage était nécessaire, préalable au projet biographique que j'entrevois. Mais jamais je ne me suis véritablement éloignée de la biographie – la vie d'Isidore m'a servi de trame, mais j'en ai tant et si bien enchevêtré les fils qu'on dirait parfois un nœud constitué d'autres nœuds, plus petits et inextricables (je ne sais pas coudre, on a tenté maintes et maintes fois de m'apprendre, mais la belle ligne droite qu'on amorçait pour moi a toujours fini par devenir diagonale, et le tissu par se plisser, se bosseler). Le plus amusant, dans tout ça, c'est que les biographes classiques diront que ce que j'ai écrit n'est pas une biographie. Ils auront raison. C'est et ce n'est pas une biographie. C'est un hybride, un monstre à deux têtes – n'en coupez pas une : douze repousseront à la place.

Marc Petit, dans *Éloge de la fiction*, écrit qu'« une forme est à trouver, une pour chaque livre, qui ne fasse qu'un avec le mouvement de la narration, chaque fois singulier³⁴ ». J'ajouterais que, dans le cadre de la biographie – imaginaire ou non –, la forme est nécessairement influencée par le sujet dont il est question. Je n'aurais pas pu inventer les *Mémoires* d'un homme qui déclarait qu'il ne « [laisserait] pas des Mémoires³⁵ ». Il ne m'aurait pas été possible, non plus, d'écrire un roman à propos d'un homme qui calomniait les romans (tout autant que les oraisons funèbres, les odes, les mélodrames, les préfaces « insensées, comme celles de Cromwell, de Mlle de Maupin et de Dumas fils ») en les mettant au rang des « charniers immondes³⁶ ».

³⁴ Marc Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999, p. 128.

³⁵ Comte de Lautréamont, *Poésie I*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 271.

³⁶ *Ibid.*, p. 270.

De la même manière, une biographie-pavé d'Isidore aurait été une contradiction dans les termes – son œuvre et sa vie, aussi courtes l'une que l'autre, appelaient nécessairement une forme brève. Et la trame de sa vie, hachurée de blancs, et son goût pour la fabulation (« Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous. Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire³⁷ »), interdisaient la compacité et la factualité de la biographie traditionnelle (conçue en tant que somme documentaire strictement arrimée aux faits).

Pour écrire à propos d'un homme qui s'adonnait à la prose et au détournement de maximes en se réclamant du poème, il fallait donc une forme fuyante, une forme en constante contradiction. Une forme qui, pendant l'écriture, nous prendrait de court, nous emmènerait, lui et moi, là où nous n'aurions pas cru aller d'abord.

*

On pourrait peut-être m'objecter que « le voyage ne commence pas au port ni ne finit au quai d'amarrage³⁸ ». C'est pourtant la trajectoire que suit mon récit, et je persiste malgré tout à me réclamer d'une composition hybride, amalgame de biographie et de récit de voyage. Mais je demeure consciente de n'avoir pas intégré à mon récit toutes les caractéristiques constitutives de la littérature de voyage – ai-je, de toute façon, adopté tout à fait celles de la biographie?

Il est certain par ailleurs que mes choix narratifs mettent d'emblée en échec mon affiliation au récit de voyage : on considère généralement que l'unité de ce type de récit « réside dans l'expression du "moi" voyageur³⁹ », et que la fonction de ce "moi" voyageur consiste à relater un « contact avec l'ailleurs et l'altérité⁴⁰ ». Or, la posture narrative pour laquelle j'ai opté, narration tour à tour externe et interne, assumée par un narrateur absent neutre, était loin d'être propice à l'exaltation de l'ailleurs et de l'altérité. En outre, le regard

³⁷ *Ibid.*, p. 293

³⁸ François Laplantine et Alexis Nouss (dir. publ.), « Altérité », *Métissages De Arcimboldo à Zombi*, Paris, J.-J. Pauvert, 2001, p. 54.

³⁹ Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir. publ.), « Voyage », *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 646.

⁴⁰ *Ibid.*

que lève de temps à autre Isidore sur le monde est un regard qui ne s'étonne pas, un regard qui semble plutôt pressé de se retourner vers l'intérieur. Pourquoi, alors, cette adhésion au récit de voyage, et ce titre, *Isidoro : récit d'un voyage*, en l'absence de voyageur digne de ce nom, en l'absence d'exotisme?

Et si c'était tout simplement moi, la voyageuse? N'ai-je pas déjà dit que la biographie, pour moi, est un voyage accompli à bord du corps d'un Autre, tous sens déployés?

En revanche, je pourrais arguer que la forme de mon texte comporte, malgré tout, certains aspects propres à la littérature de voyage. Ainsi, la mobilité est bel et bien au fondement du récit que j'ai écrit : j'ai fait l'expérience d'une écriture en étapes, d'une écriture qui progresse à travers l'espace et le temps (la datation et les marqueurs de l'itinéraire parcouru sont là pour le rappeler). Mais rien ne m'obligeait à écrire à propos d'Isidore dans les circonstances d'une traversée. J'aurais pu opter pour l'un des topoï chers à plusieurs biographes : les derniers instants de vie (*Morts imaginaires, Les trois derniers jours de Fernando Pessoa*), une journée particulière (*Proust, samedi 27 novembre 1909*), une rencontre (on pourrait penser, par exemple, à *La dernière apparition de Fernando P.*, où l'intrigue mène à la rencontre imaginaire de Jorge Luis Borges et de Fernando Pessoa, ou encore au recueil *Une minute d'absence*, dont l'une des nouvelles relate la rencontre entre l'auteur de *L'Attrape-cœurs* et celui de *L'Arrache-cœur*). À l'origine, j'avais du reste eu l'idée d'écrire à propos de la vie d'Isidore à Paris, consacrée pleinement à l'écriture. Mais il m'a semblé que cela n'offrait qu'une marge de manœuvre bien étroite (un espace fermé et une temporalité plutôt réduite, échelonnée sur trois ans). J'avais au contraire besoin d'une forme ouverte de fiction, d'une forme poreuse, à la fois finie et infinie.

Lorsque l'idée de la traversée s'est présentée à moi, elle m'a donc paru la plus appropriée, la plus propice pour créer un contact avec l'existence et la personne d'Isidore : d'une part, on ignorait tout de son voyage effectué en 1867 entre la France et l'Uruguay – on doute même encore du nom du trois-mâts sur lequel il s'est embarqué –, ce qui favorisait, d'entrée de jeu, l'invention, le recours à la fiction. D'autre part, il y avait quelque chose dans

cette forme qui m'appelait, qui faisait écho à des motifs pour moi fondamentaux. Autant j'étais obsédée par la figure d'Isidore, autant je pourrais dire aujourd'hui que je le suis par cette forme qu'est la traversée, « transition d'un monde à l'autre⁴¹ » déterminée par le moment du départ et celui de l'arrivée, ponctuée d'escalas (comme autant de seuils) – et surtout, dans le cadre de mon récit, marquée par le franchissement d'une frontière, le passage d'une Ligne aussi invisible qu'impalpable.

*

L'envie d'écrire me vient des obsessions que je nourris – peut-être l'écriture est-elle le seul lieu où les obsessions ne sont pas mortifères, où il devient possible de les laisser prendre forme, de les apaiser un tant soit peu. Je ne sais à quand, précisément, remonte ma fascination pour les espaces frontaliers, les seuils, les traversées. Est-elle venue de cette image lointaine, de la vue de mon père disparaissant au bout du champ, de ma stupéfaction devant la ligne de l'horizon qui semblait fermer le ciel – et pourtant non, puisqu'une silhouette minuscule et son tracteur – petit point rouge – l'avaient franchie?

Je ne compte plus les images de traversées qui me bouleversent, que je trouve trop belles. Je songe à cette scène de *Nostalghia* (Andrei Tarkovsky), présentée dans un cours, jadis : traversée d'une piscine vide, chandelle à la main, pour honorer une promesse faite à un homme qui s'est donné la mort. Traversée lente, patiente et résolue d'une piscine vide, chandelle à la main, éteinte à plusieurs reprises par les coups de vent. Je songe aussi à une scène d'*Alice* (Jan Švankmajer) : j'admire toujours, la gorge serrée, l'impassibilité d'Alice devant l'ouverture soudaine d'un espace intermédiaire, antichambre d'un monde onirique. J'admire toujours, la gorge serrée, la spontanéité et la candeur d'Alice au moment de s'élancer sur les traces du lapin blanc, au moment de subir les cahots d'une course éperdue dans une lande désertique, *no man's land* absolu, jusqu'à un pupitre par définition insignifiant, mais constituant le seuil magique d'un autre monde.

Je chéris plus que tout les espaces frontaliers, ceux où le choc, le contact avec l'altérité se produit, ceux qui séparent finement le réel et l'imaginaire, la vie et la mort,

⁴¹ Maurice Duval, *Ni morts, ni vivants : marins! Pour une ethnologie du huis clos*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Controverses – Ethnologies », 1998, p. 49.

l'ombre et la lumière. Et plus simplement, j'aime la frontière entre les cheveux et la peau, le chevauchement des vêtements, des tissus, des textures. Ces espaces-là, à la surface desquels scintille un double monde de possibles, demeurent seuls à engendrer, chez moi, l'écriture.

*

J'ai vu l'océan pour la première fois alors que j'avais déjà plus de vingt ans. Lorsque je l'avoue, comme un secret honteux, on s'exclame, on s'étonne que je n'aie pas eu l'occasion de connaître cette expérience bien auparavant, comme s'il y avait un âge prescrit pour s'émerveiller de ses forces et de son immensité. Et pourtant, malgré mon inexpérience, j'ai grandi hantée par les profondeurs de l'océan, par les créatures qu'il recèle. Bien avant de lire les *Chants de Maldoror*, je dessinais des pieuvres, des baleines et des requins, j'imaginai qu'il y avait tout au fond de l'océan des mondes évanouis, je rêvais d'avoir des branchies à la place des poumons. Ainsi donc, ce n'est pas simplement en faisant référence au « Vieil Océan » que j'ai choisi d'écrire le récit de la traversée d'Isidore. En réalité, j'ai plutôt répondu à une double fascination : celle que j'éprouve pour les seuils et les frontières, et celle qui m'habite dès que je me mets à rêver aux espaces marins.

Mais l'océan, dans mon récit, n'est pas qu'un symbole, qu'une figure; en tant qu'espace-temps il module mon écriture – non seulement il contribue à en façonner le rythme, il en détermine aussi la forme. Ainsi la traversée de l'océan, longue, infiniment longue, n'abolit pas la conscience de la temporalité; au contraire, elle permet la superposition, la rencontre de tous les autres temps. Dans un ouvrage d'anthropologie maritime, j'ai lu que la traversée de l'océan engendre une « dilution du temps⁴² » : jour après jour, malgré la scansion précise des quarts de travail, la trame du temps s'enchaîne, devient spirale, finit par s'engloutir progressivement dans l'infinité de l'espace, et par céder la place aux temps enfouis en soi.

Le recours à une telle temporalité m'est apparu d'autant plus indiqué pour écrire une biographie que « par-delà la dilution du temps qui côtoie paradoxalement la précision extrême, un autre temps survient, un temps purement subjectif : le souvenir ou le ressouvenir

⁴² *Ibid.*, p. 75.

[...]. Les fantômes dans le présent, les souvenirs passés et les projections dans le futur peuplent ces moments⁴³ ». Le temps de la biographie, pour moi, est nécessairement celui du désordre, celui d'un chaos de souvenirs (que contiennent les écrits intimes, que rappellent les témoins), de traces (photographies, enregistrements vocaux, vidéos), de faits (les biographèmes connus, les moments cruciaux – naissance, baptême, inscriptions scolaires, mariage, œuvres, mort – répertoriés par les archivistes). D'ordinaire, le biographe s'emploie à ordonner tout cela, à reconstruire la chronologie d'une vie. Mais pour moi, le temps biographique conçu en tant que linéaire est impossible – la vie comme chronologie tient de l'utopie. J'aime le temps de la traversée de l'océan parce qu'il respecte le chaos de l'existence humaine en entremêlant, en faisant s'entrechoquer les temporalités – parce qu'il permet, du coup, l'irruption de la fiction.

C'est précisément à cette temporalité que fait référence Supervielle lorsqu'il se remémore ses propres traversées entre la France et l'Uruguay, lorsqu'il parle de la « dispersion que nous donne la mer. L'esprit a vite fait de quitter le bateau et de rôder ailleurs⁴⁴ ». Je me suis intéressée à la vie d'Isidore en tant que conjonction de gestes, de paroles, de pensées, de souvenirs, de fantômes, de rêves. Et c'est cela que le récit d'une traversée de l'Atlantique m'a permis de saisir, tout à la fois.

Si la temporalité instaurée par la traversée de l'océan permet la superposition de tous les autres temps, on pourrait également dire que l'espace de l'océan, l'écran que dessine une mer huileuse, permet la projection de tous les autres espaces. À la surface de l'océan ont ainsi pu apparaître, dans mon récit, la pampa et les paysages pyrénéens, de même que les visions antérieures de l'océan – celles, ravivées par le souvenir, de la première traversée, et celles de la mer vue du rivage. Et tout comme le temps se dilue, pendant la traversée, les repères de l'espace s'effritent entre chaque escale. En témoigne encore Supervielle : « *ici* peut-il avoir une place dans un bateau en mouvement? Sans doute a-t-il autant de sens dans l'espace que

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Jules Supervielle, *Boire à la source : Confidences de la mémoire et du paysage*, Paris, Gallimard, 1951, p. 163.

n'en a dans le temps une expression telle que " en ce moment " alors que le temps avance aussi à la façon de ce navire⁴⁵ ».

Enfin, j'aime l'espace réduit du bateau en déséquilibre sur l'océan. J'aime l'idée d'un huis clos désespérant parce que l'on aperçoit de son bord, où que l'on regarde, l'immensité, une immensité hors de portée de son propre corps, accessible par le seul regard. J'aime le confinement auquel oblige le bateau, la proximité qu'il impose entre les gens, au milieu desquels, par la force des choses, le « silence règne plus que la parole⁴⁶ ». La perte de repères, aussi bien temporels que spatiaux, et le manque immédiat d'espace me semblent favoriser encore davantage le refuge à l'intérieur de soi, la nécessité du rêve, du fantasme; l'océan, en tant qu'espace-temps, me semble avoir permis l'élaboration de cette forme ouverte de fiction que je réclamaï pour écrire.

*

Bien entendu, il n'est pas exclu que ce que je viens de décrire pourrait aussi s'appliquer, en tout ou en partie, à d'autres types de traversées. Par exemple, à un voyage effectué à terre, au moyen du chemin de fer ou de la diligence. Mais si l'on considère que l'expression « *destruction de l'espace et du temps* (annihilation of space and time), [est] le lieu commun qu'utilise le dix-neuvième siècle pour décrire la manière dont le chemin de fer fait irruption dans [l']espace⁴⁷ », il y a lieu de croire que la vitesse du transport ferroviaire ne suscite pas (du moins, dans l'esprit du XIX^e siècle) l'état contemplatif auquel convie la lenteur de la traversée maritime. De la même façon, si les déplacements en diligence (ou en calèche, ou en voiture de poste) sont lents, s'ils s'étirent dans l'espace et dans le temps au point de favoriser la rêverie, ils ne laissent toutefois pas pour autant libre cours au refuge en soi : la disposition des sièges, qui fait en sorte que les voyageurs se retrouvent les uns en face des autres, « comporte une invitation à la conversation pendant le voyage⁴⁸ ». Impossible ou presque, dans de telles circonstances, de s'abstraire de la réalité, du brutal ici/maintenant de la diligence sur la route.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 166.

⁴⁶ Maurice Duval, *op. cit.*, p. 89.

⁴⁷ Wolfgang Schivelbusch, *Histoire des voyages en train*, Paris, Le Promeneur, 1990, p. 17. Je souligne.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 78.

Il m'apparaît que seul l'océan, figure de l'immensité, de l'infini, impose à ce point le silence. Peut-être est-ce en raison du fait que « l'eau, pour tout être terrestre, est l'élément non respirable, l'élément de l'asphyxie⁴⁹ »? En pleine traversée, alors que de tout bord on n'aperçoit pas autre chose que de l'eau, et que plane la menace d'être englouti, peut-être faut-il réduire la parole au minimum et se livrer plutôt au rêve – ne serait-ce que pour préserver le souffle qu'il nous reste.

À la vitesse fulgurante du train, aux cahots de la diligence, je préfère la lenteur d'un vaisseau qui traverse l'océan – lenteur telle qu'elle donne une « forte impression d'immobilité⁵⁰ ». Et je préfère l'océan à la terre en tant qu'espace où il ne se passe rien – ou presque –, où la vue d'un autre bateau, à l'horizon, devient un événement, où la conscience du danger finit par disparaître à mesure que le corps s'engourdit, bercé par l'infini. Pour écrire, j'avais d'autant plus besoin d'un espace comme celui de l'océan que le rythme de mes phrases est lent, en accord avec la respiration profonde de la mer, en accord avec les soupirs d'Isidore. J'avais besoin, également, d'un espace où puisse se jouer la répétition infinie des instants et des motifs – la vague qui s'écrase contre la coque d'un navire ne semble-t-elle pas être toujours la même?

Dans les récits mythiques, « lorsque les traversées se déroulent normalement, elles ne sont jamais décrites⁵¹ ». Et moi, consciente qu'un navire qui traverse l'océan sans encombre est le chef-lieu de l'ennui, je me suis attardée à décrire un voyage banal entre la France et l'Uruguay, sans mettre en scène ni tempête, ni rencontre avec des pirates. J'ai voulu esquisser la patience d'Isidore, j'ai voulu voir ce qui surgirait de lui, les nerfs à vif.

Oui, écrire avec lenteur c'était aller contre le rythme naturel d'Isidore, résister à sa « poésie de l'excitation, de l'impulsion musculaire⁵² ». C'était le condamner à sombrer en lui-même, où le submergeraient, en déferlant, souvenirs, rêves, fantasmes. Mais l'obliger à contempler la placidité de la mer, c'était aussi le mettre en danger, lui donner envie

⁴⁹ Jules Michelet, *op. cit.*, p. 43

⁵⁰ Jules Supervielle, *op. cit.*, p. 166.

⁵¹ Michel Roux, *L'imaginaire marin des Français : Mythe et géographie de la mer*, Paris, L'Harmattan, 1997, coll. « Maritimes », p. 134.

⁵² Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 14.

d'enjamber la rambarde, de briser dans sa chute l'immobile miroir spatio-temporel qui le contraignait dans ses mouvements. C'était le placer dans une mauvaise disposition par rapport à autrui, lui donner des envies contradictoires de fusion et de destruction. Dans ces conditions, il ne pouvait ultimement se produire autre chose qu'une décompensation, éruption violente de ses désirs enfouis – rencontre terrible d'Éros et de Thanatos.

*

Thierry Hentsch écrit que « contemplée du rivage, la mer donne ensemble l'idée d'infini et de limite⁵³ ». Mais aperçue d'un bateau, en pleine traversée, elle perd son caractère d'espace frontalier, d'espace de l'entre-deux : elle n'est alors plus qu'espace infini, elle rejoint, dans leur essence, « le rêve ou la psychose, états sans frontière⁵⁴ ». Elle devient, à leur instar, lieu d'associations étranges, lieu de tous les possibles. Espace primitif, elle est également espace élu du mythe et de la légende; d'elle surgissent monstres et créatures de toutes sortes.

Je me suis étonnée, au terme de mon récit, de n'avoir pas accordé plus d'importance à l'aspect mythologique de l'océan, ayant toujours privilégié sa surface projective. Même le passage de la Ligne, que je me représentais d'abord comme le point culminant de mon récit – après quoi, j'en étais certaine, quelque chose changerait dans mon écriture –, s'est révélé moins significatif que je ne l'avais cru. Au fil de mes lectures, j'avais pris connaissance des mythes qui s'étaient jadis attachés au franchissement de l'Équateur et je savourais d'avance l'ironie provenant de l'entêtement des gens simples à vouloir à tout prix voir la Ligne. Mais en écrivant ce passage d'une façon distanciée – en accentuant le caractère ridicule des rites de passage et de l'obsession d'Ana et de Bernardine –, je me suis rendu compte que j'avais finalement empêché qu'il se produise quoi que ce soit du point de vue de mon écriture; j'avais, en quelque sorte, aboli la frontière, aboli l'altérité. Rien ne s'était ouvert, je me trouvais toujours du côté de la continuité et non, comme je l'avais d'abord imaginé, du côté de la discontinuité, du *divers* – au sens où l'entend Segalen, c'est-à-dire de « tout ce qui jusqu'aujourd'hui fut appelé étranger, insolite, inattendu, surprenant, mystérieux, amoureux,

⁵³ Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, HélioTropé, coll. « Conjectures », 2006, p. 13 à 14.

⁵⁴ Jean-Pierre Soulier, *op. cit.*, p. 78.

surhumain, héroïque et divin même, tout ce qui est *Autre*⁵⁵ ». En ne donnant pas prise au mythe, j'avais mis en échec mon expérience de la frontière, j'avais empêché la conjonction du nord et du sud de se réaliser (conjonction non pas de climats, mais de cultures et d'imaginaires); j'avais anéanti la *différence*.

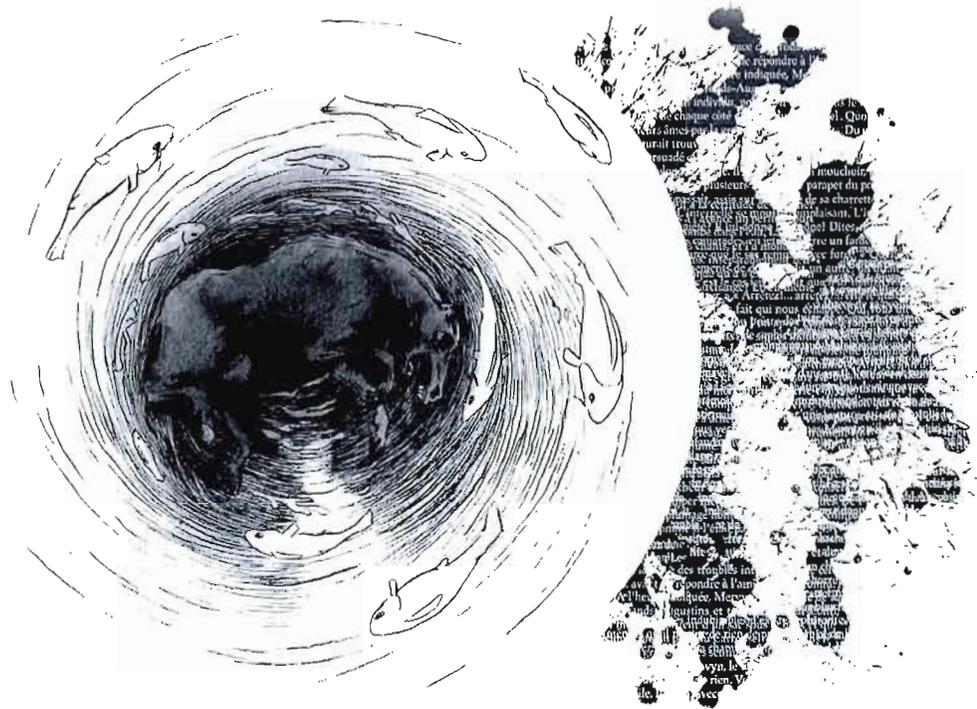
Désormais, je sais que les moments où l'on s'apprête à franchir dans l'écriture un seuil ou une frontière requièrent une attention particulière. Attention consacrée non pas à décrire spécifiquement le lieu frontalier, l'espace de l'entre-deux, mais à ressentir l'affleurement des possibles, leur scintillement. Si je crois avoir échoué à en rendre compte lors du passage de la Ligne, je pense néanmoins y être parvenue lorsque j'ai écrit les scènes du départ de Bordeaux et du débarquement à Buenos Ayres – principaux seuils de mon récit. J'ai alors senti que quelque chose était en train de se produire – en moi, en Isidore, dans l'écriture même. Une hésitation, un vacillement. Une envie subite de faire marche arrière conjuguée à un désir d'aller de l'avant. À l'intérieur de moi : un élan et une retenue.

*

Je pourrais commenter longtemps l'importance de la traversée, dans ma pratique, en tant que forme – traversée d'un océan, traversée d'une vie, mais aussi traversée de moi vers l'Autre, de moi en l'Autre, par l'intermédiaire de l'écriture. Mais je me dis que ce n'est sans doute pas nécessaire, que la traversée n'est pas qu'un simple dispositif qui demande à être expliqué, et que l'écriture, au plus près de la vie, reprend simplement les schèmes les plus fondamentaux (je songe, en tout premier lieu, aux images de traversées – surexploitées, devenues clichés – qu'offrent la naissance et la mort). Non, la traversée n'est pas un dispositif : elle témoigne plutôt d'une disposition à l'égard du monde, d'un désir inassouvissable d'entrer en contact avec l'Autre.

Il me vient finalement à l'esprit que la traversée n'a pas la forme d'une ligne – qu'elle soit droite ou sinueuse. Elle prend plutôt celle d'un anneau de Mœbius, faisant et refaisant le parcours des rencontres possibles entre soi et l'Autre, infiniment.

⁵⁵ Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : Une esthétique du divers*, Fata Morgana, coll. « A Frontfroide, bibliothèque artistique et littéraire, l'an MCMXCV », 1978, p. 82.



L.L. de Mars, *M · Une traversée des Chants de Maldoror d'Isidore Ducasse conte de Lautréamont*, 6 Pieds sous terre, 2006, p. 76. Image reproduite avec la permission de l'éditeur

Quête d'une sensation vraie⁵⁶

Peut-on parler de sa propre esthétique, arrive-t-on à prendre une distance suffisante par rapport à son propre travail pour en parler? Quand je m'interroge de la sorte, je m'aperçois que je ne peux répondre qu'en soulevant des oppositions – en m'opposant à ce qui a été fait, en m'opposant plus particulièrement au siècle à propos duquel j'ai écrit, même si tant d'autres avant moi sont déjà passés par là. Et il me vient en tête le fameux énoncé de Stendhal, qui décrit parfaitement tout ce que ne sont pas la littérature et l'art, pour moi : « un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route⁵⁷ ». Lorsque je me retiens de conférer à cet énoncé une portée sociologique (le réalisme comme portrait de la société), lorsque j'accepte de le considérer au sens premier, comme fondement d'une esthétique (le réalisme comme simple reflet des choses et des êtres), j'ai envie d'aller m'asseoir sur la tombe de Stendhal, au cimetière Montmartre, de gratter distraitement sa stèle avec une branche, et de lui demander : pourquoi demeurer à la surface des choses, quand on peut faire l'expérience de ses pieds qui tantôt cahotent sur la route et raclent la poussière, tantôt s'enfoncent dans les borbiers, résistent à sortir de là, malgré la force des mollets, et s'alourdissent, couverts de fange?

J'ai été heureuse d'apprendre que le mot « esthétique », en grec *aïsthêsis*, signifie « sensation⁵⁸ ». Écrire, à mon sens, c'est faire l'expérience sensible des choses, des êtres, de l'espace, du temps. C'est jeter le miroir par-dessus son épaule, et profiter de la promenade, aimer recevoir de la poussière dans les yeux – avancer parfois accroupi pour laisser sa main

⁵⁶ Je m'inspire d'un titre de Peter Handke, *L'heure de la sensation vraie*, qui me hante depuis bien longtemps.

⁵⁷ Stendhal, *Le rouge et le noir*, tome troisième, Paris, Librairie L. Conquet, 1884, p. 56, [en ligne]. Adresse URL : <<http://books.google.ca/books?id=u8wM30UacGQC&pg=PP13&dq=le+rouge+et+le+noir+tome+troisi%C3%A8me&hl=fr#v=onepage&q=&f=false>>, (page consultée le 26 juillet 2009).

⁵⁸ Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir. publ.), « Esthétique », *Le dictionnaire du littéraire*, op. cit., p. 204.

filer dans la poussière comme dans l'eau. C'est accepter d'être aspergé de boue par les voitures qui passent près de soi, accepter de se salir.

*

Mon récit, je l'ai écrit traversée d'images et d'impressions – je l'ai écrit traversée par des œuvres plastiques, des œuvres cinématographiques. J'ai écrit en pensant à cette toile de Jasper Johns qui m'a un jour stupéfiée, *Painting Bitten by a Man*, parce qu'il ne m'a jamais été possible de mordre à pleine bouche les mots, de les meurtrir comme on peut meurtrir la matière qu'on façonne.

J'ai écrit en pensant à Joseph Beuys, à la fourrure d'un lièvre mort, à du miel, à du gras, à du feutre, j'ai écrit en pensant à Joseph Beuys, à sa manière de faire de son art une manière de faire la vie. Et j'ai écrit en pensant à Jan Švankmajer, à la puissance de son cinéma, capable de rendre « l'énergie secrète que contiennent les objets⁵⁹ », « l'expressivité tactile de la matière⁶⁰ », capable de faire jaillir une beauté inquiétante des cœurs de pommes brunis, des conserves rouillées, des vieilles poupées. Et j'ai porté tout cela, et je me suis parfois illusionnée en me disant que j'écrivais par empâtements, que je traçais des formes, non pas des phrases.

Je les jalouse, eux, les peintres, les sculpteurs, les cinéastes d'animation. J'aurais aimé écrire un récit qui non seulement aurait raconté la vie d'un homme, sa traversée de l'Atlantique, mais aurait été « la *chair* elle-même⁶¹ », sa chair à lui – non pas sa figure, son reflet, sa représentation. J'aurais voulu faire percevoir, par l'intermédiaire des mots, la sensation, au-dedans, du corps d'Isidore, la sensation des choses qu'il touchait, la sensation de sa voix s'échappant de sa gorge. J'aurais souhaité que les mots soient composés de peinture ou d'argile, que mon langage devienne tangible – aussi tangible que ces poignées de sable dans lesquelles j'ai imaginé qu'Isidore enfonceait son menton.

⁵⁹ Charles Jodoin-Keaton, *Le cinéma de Jan Švankmajer : Un surréalisme animé*, Laval, Les 400 coups, coll. « Cinéma », 2002, p. 60.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 72.

⁶¹ Marc Rothko, à propos de ses tableaux, écrit qu'ils « sont la *chair* elle-même ». Cité par Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique*, Montréal, Liber, 2003, p. 122.

Sans même que j'aie à les décrire, rien qu'en les nommant, j'aurais souhaité que les choses fassent sentir leur matérialité propre : le bois de la rambarde, sa texture lisse, le plancher du Harriet, son âpreté, et les lèvres de Michel, leur épaisseur – gorgées de sang, prêtes à éclater, comme des fruits. Mais en vain : mes mots n'ont jamais eu le pouvoir matérialisant de la peinture, de l'argile, de l'animation *stop motion*⁶². C'est en cela que j'envie les peintres, les sculpteurs, les cinéastes d'animation; je les envie de pouvoir sentir, dans le creux de leurs paumes, le grain de ce qu'ils imaginent, de pouvoir façonner, composer des structures, des formes et des images.

Mais je sais que l'écriture oblige continuellement à faire des deuils – et il me semble que j'ai d'abord dû renoncer, en écrivant ce récit, à un idéal esthétique, à une esthétique de la matérialité que l'usage même des mots ne pouvait rendre possible – du moins, telle que je l'envisageais au préalable.

*

Ce n'est pas un hasard si ce que j'aime dans les œuvres de Joseph Beuys, de Jan Švankmajer et de quelques autres, dont David Lynch, Jiří Barta, les frères Quay, je le retrouve dans les *Chants de Maldoror*. Une esthétique puissante, *primitive* : une composition qui allie l'organique à l'inorganique, l'animé à l'inanimé et, plus spécifiquement dans les *Chants de Maldoror*, une composition qui allie l'animalité (parfois, la monstruosité) à l'humanité. L'idéal esthétique que je caressais n'était donc pas sans lien avec l'œuvre qui était à l'origine de mon projet – peut-être même en découlait-il, je ne sais trop.

Bachelard, dans l'essai qu'il consacre aux *Chants de Maldoror*, décrit l'univers qui y est figuré comme « un univers actif, un univers crié. Dans cet univers, l'énergie est une esthétique⁶³ ». En écrivant un récit qui se voulait biographie de cet écrivain au « lyrisme musculaire⁶⁴ », à la « syntaxe musculaire⁶⁵ », je voulais rendre compte, de l'intérieur, de cette

⁶²Définie simplement comme étant « l'animation de volumes ». Voir Marco de Blois, « La première mort de l'animation », dans Marcel Jean (éd.), *Quand le cinéma d'animation rencontre le vivant*, Laval, Les 400 coups, 2006, p. 31.

⁶³Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 115.

⁶⁴*Ibid.*, p. 81.

⁶⁵*Ibid.*, p. 109.

énergie non encore canalisée, de cette énergie à l'état brut. J'ai fait d'Isidore un homme impatient, insomniaque, hypersensible; je l'ai senti tourmenté par ses pulsions, préoccupé par la chimie et la mécanique des corps (le sien, celui des autres, celui des animaux) – j'ai moi-même expérimenté, à travers son corps, divers degrés de colère et d'agressivité.

Et j'aurais aimé donner à sentir toutes ces impulsions qui l'assaillaient, j'aurais aimé écrire comme si les mots avaient été des terminaisons nerveuses, comme si, de l'extérieur, on lui avait donné des décharges électriques, comme si l'énergie venue du monde avait exercé une constante agression – j'aurais voulu ressentir (et faire ressentir) de plein fouet ce qui avait ultimement fait de lui le poète de « l'agression pure⁶⁶ ». Un peu à l'instar d'Alain Buisine, qui a un jour écrit une « corpographie⁶⁷ » de Verlaine, c'est-à-dire, pour le paraphraser, l'histoire de la dégradation d'un corps à travers les âges d'une vie, j'aurais voulu risquer une sorte d'*électromyographie*, une écriture des contractions musculaires, des tensions nerveuses. J'aurais écrit de telle sorte que, dans mon récit, la sensation, au contact de la matière, se serait décuplée – au point que celle-ci aurait semblé vivante, animale : elle se serait mise à souffler entre les mains d'Isidore, à griffer, à mordre.

Mais mon écriture n'aurait jamais pu le supporter, j'aurais été incapable d'absorber le choc d'impulsions aussi vives. Mon écriture est lente, je l'ai déjà dit : elle s'approche lentement des choses, les touche avec précaution, et se rétracte toujours trop tard, quand la douleur résonne déjà en moi – et je la sais capable de résonner longtemps.

Je me suis donc contentée d'être sensible à la respiration d'Isidore, à la localisation de ses affects dans le corps, aux sensations ressenties lors de ses épisodes catatoniques. J'ai exploré une sensorialité plus passive, plus contenue : je me suis tour à tour placée derrière ses yeux, dans le creux de ses oreilles, dans la peau de ses mains. Et c'est à ces contacts avec les choses et les êtres que j'ai été, le plus souvent, attentive.

*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁷ Alain Buisine, *Verlaine : Histoire d'un corps*, Paris, Tallandier, coll. « Figures de proue », 1995, p. 16.

Devant l'impossibilité d'approcher la matière comme le font les sculpteurs, les peintres, les cinéastes d'animation, devant l'impossibilité de m'adonner à l'écriture paroxystique d'Isidore, mais fascinée par ces contrastes entre l'animé et l'inanimé, l'organique et l'inorganique, l'animalité et l'humanité, j'ai cherché à les exprimer à ma façon, avec les moyens dont je disposais. Et pour cela mon premier réflexe a été de convoquer le monde de l'enfance – le mien aussi bien que celui d'Isidore.

C'est bien connu, la jeune enfance – avant que le primat de la vue et de l'audition ne s'installe – recèle une extraordinaire sensibilité tactile. Il semble pour l'enfant que les dessins que forment les nœuds du bois, et qu'on peut suivre du bout des doigts, sur les portes des chambres ou sur les rambardes des bateaux, soient des signes, et que la texture des rideaux ne signifie pas la même chose que celle des tapis. Même le sable tient un langage, qui n'est jamais tout à fait le même : il y a le sable granuleux, mâtiné de pierraille, il y a le sable humide et plus foncé, il y a le sable des profondeurs, mêlé à une sorte de glaise grise, et le miracle du sable fin, à la surface, débarrassé des petites pierres et chauffé par le soleil – si pur, si doux, qu'il semble bon à manger. Sans compter le langage de la boue, le langage de l'huile, le langage de la cendre, qu'on découvre à pleines mains. Et tout cela n'est jamais perçu comme étant tout à fait inorganique, tout cela est un peu vivant et veut dire quelque chose : tout cela entre en contact avec soi.

« Que ne peut-on remonter avant le concept, écrire à même les sens, enregistrer les variations infimes de ce qu'on touche, faire ce que ferait un reptile s'il se mettait à l'ouvrage!⁶⁸ », écrit Cioran. C'est ce que j'ai tenté d'exprimer, en retrouvant les affects de l'enfant au contact des choses. Pour atteindre la sensation vraie, la sensation primordiale, j'ai donc régressé, je me suis laissé étonner par les perceptions comme si elles avaient été neuves, en privilégiant les matériaux les plus primitifs : le bois, le foin, le sable. La chair. Je les ai laissés me parler, me dire leur essence propre.

Ainsi, j'ai dû travailler avec un assez petit nombre de matériaux : d'une part, avec ceux qu'il y avait à bord du Harriet et, d'autre part, avec ceux qui composaient assurément

⁶⁸ Émile Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 39

les souvenirs d'Isidore (impossible, pour un jeune garçon né sur les rives d'un fleuve bordé de plages, de n'avoir pas connu l'expérience tactile du sable; impossible de n'avoir pas connu la texture de l'huile, à l'époque où elle servait de combustible pour les lampes). Et peu à peu, dans l'écriture, chaque chose s'est mise à en évoquer une autre, à appeler un souvenir, un rêve; je me suis adonnée, à mon insu, à la mécanique des associations libres. Et je me suis étonnée de faire aussi aisément l'expérience d'un monde sensoriel et d'un mode cognitif que je croyais disparus.

*

Alors que j'écrivais *Isidoro : récit d'un voyage*, j'ai eu la chance de voir à l'Espace Libre une adaptation théâtrale des *Chants de Maldoror : Maldoror-Paysage*⁶⁹. Un très bon spectacle, bien monté, bien joué, présentant un excellent collage réalisé à partir du texte original. Mais ce qui m'a surtout frappée, c'est l'inventivité de la mise en scène, fidèle à l'esprit des *Chants* : le metteur en scène, Olivier Kemeid, s'était donné pour objectif « de trouver les moyens d'incarner le non-réalisme, de trouver le naturel – et non le quotidien – dans des actions théâtrales formellement éclatées⁷⁰ ». Par exemple, plutôt que d'imiter un crapaud en sautillant et en croassant, l'actrice qui tenait ce rôle est apparue sur scène avec une sorte de sac de voyage sur la tête. L'ouverture du sac était béante, de telle sorte que sa forme rappelait la tête d'un crapaud. Autre exemple : le personnage du fossoyeur n'a pas été représenté muni d'une pelle; il n'a jamais, non plus, mimé l'acte de creuser une tombe. Assis par terre, il a tout simplement dessiné, avec une craie, une silhouette humaine. Dans les deux cas, peu de matériaux, mais des matériaux évocateurs – c'était suffisant pour que la puissance esthétique de ces deux figures se déploie.

C'est ainsi que le monde de l'enfance fonctionne. Pourquoi s'amuser avec des jouets ressemblants, miniatures conformes aux objets qu'ils représentent, quand il est possible, avec n'importe quoi d'autre, de figurer ce qu'on veut? C'est cela, pour moi, la sensation vraie, et elle m'apparaît considérablement plus importante que la représentation vraie. D'où, peut-être,

⁶⁹ Olivier Kemeid (adaptation et mise en scène), *Maldoror-Paysage*, production Trois Tristes Tigres, Espace Libre, Montréal, 9 au 25 avril 2009.

⁷⁰ Trois Tristes Tigres, *Cahier d'accompagnement : Maldoror-Paysage*, Espace Libre, printemps 2009, p. 6.

mon intérêt pour une esthétique qui ne cherche pas à représenter le réel, mais à faire ressentir, le plus vivement possible en chacun, sa propre présence à soi dans le monde.

*

Je ne pourrai peut-être jamais écrire comme on peint ou on sculpte, mais j'ai parfois le sentiment d'écrire comme on conçoit un *patchwork*, en ramassant ici et là des images, des impressions, des sensations, et en les ordonnant selon une logique qui échappe à la raison, qui procède de l'intuition pure et donne lieu à des chevauchements étranges, des empiètements bizarres. Même la forme de mon essai trahit la nécessité de cette composition suturale.

J'ai lu des quantités de livres pendant que j'écrivais mon récit : ouvrages historiques, biographies, romans du XIX^e siècle. Pourtant, ce n'est pas dans ce que j'ai lu que j'ai trouvé ce qu'il fallait pour me guider dans ma quête – dans l'écriture, par l'écriture – d'une sensation vraie. J'avais besoin de connaître des expériences sensibles, et il me semble que la littérature en offre trop peu (il y a bien Bruno Schulz et, à l'occasion, Gabrielle Wittkop, mais qui d'autre, sinon?). Il me semble, à y repenser maintenant, que je n'aurais pas pu écrire mon récit si je n'avais pas été bouleversée – entre autres – par les images de *Medea* (Lars Von Trier), de *Querelle* (Rainer Werner Fassbinder), et de *Der junge Törless* (Volker Schlöndorff). Aucune de ces œuvres n'a rien à voir avec Isidore Ducasse ou la pratique de la biographie – ni même avec la traversée de l'océan. Mais toutes les scènes de mon récit qui se déroulent auprès d'un rivage, je les ai écrites en me remémorant les images de *Medea*, toutes les scènes d'érotisme homosexuel, je les ai écrites en pensant à *Querelle*. Et s'il n'y avait pas eu *Der junge Törless*, j'aurais eu bien du mal à me figurer l'univers fantasmatique de jeunes adolescents.

Vient pourtant un temps où les images ne suffisent plus, où il faut autre chose. Pour moi, ça a été la découverte de la musique acousmatique. C'était au moment où je m'apprêtais à écrire le chapitre qui relate le premier voyage en train d'Isidore. Je venais de lire un ouvrage d'histoire très intéressant, consacré aux voyages en train, et j'y avais vu des images d'époque représentant des locomotives et des intérieurs de wagons. Mais je n'arrivais pas encore à capter la sensation d'*être* dans un train, du point de vue d'un homme du XIX^e siècle.

J'errais, je ne savais trop comment m'y prendre. J'ai alors écouté pour la première fois un disque qu'on m'avait prêté : *Clair de Terre*, de Robert Normandeau. Après m'être fait déchirer les oreilles (et le cœur) par les *Érinyes*, j'ai sélectionné une autre pièce, *Mobilité des plans*. J'ai alors entendu le cri caractéristique d'une locomotive, puis – c'est arrivé tout doucement – le paysage s'est mis à défiler, il y a eu le grincement des roues de fer sur les rails, leur accélération, et je me suis sentie gagnée par l'ivresse, le vertige de la vitesse : j'étais montée à bord d'un train avec Isidore, et nous nous dirigeons vers Paris.

*

Je ne sais pas si j'écrirai encore, un jour, à propos d'Isidore. Tout ce qui s'achève me donne toujours l'espoir d'être à recommencer. Peut-être reviendrai-je à Isidore comme Marguerite Yourcenar à Hadrien, vingt ans plus tard. Peut-être tomberai-je par accident sur un passage de ce texte, peut-être pourrai-je me dire à mon tour : « depuis ce moment, il ne fut plus question que de récrire ce livre coûte que coûte⁷¹ ». Peut-être pas non plus. Mais je sens que j'aurai, avec ce récit, fondé quelque chose : j'aurai jeté les bases d'une pratique, d'une esthétique. Et ce vers quoi tend mon écriture, ce vers quoi elle continuera d'aller, c'est une quête de la sensation vraie, une quête du vivant dans toute sa primitivité, dans toute sa vérité.

Je n'ai certes pas atteint la *représentation vraie* d'Isidore. Mais dès le tout début, j'ai su que je n'y parviendrais pas : il a seulement fallu, pour cela, que m'échappe la couleur de ses yeux et que j'en vienne, pour tenter de les imaginer, à serrer dans le creux de ma paume deux pierres de jaspe.

Je crois, malgré tout, avoir donné à sentir l'homme qu'il était, je crois l'avoir momentanément rendu à la vie. C'est en définitive ce qui m'apparaissait essentiel : lui permettre de respirer encore un peu, de toucher, de rêver.

⁷¹ Marguerite Yourcenar, *op. cit.*, p. 328.

BIBLIOGRAPHIE

a) Œuvre d'Isidore Ducasse

Lautréamont, comte de, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, 307 pages.

_____, *Les Chants de Maldoror et autres œuvres*, Montréal, Phidal, coll. « Classiques français », 1995, 315 pages.

Centre de recherche Hubert de Phalèse, *Index alphabétique des œuvres complètes de Lautréamont*, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III, [en ligne]. Adresse URL : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalèse/maldororHtml/index/index%20alphabétique.htm>, (page consultée le 9 août 2009).

b) Biographies (fictives ou factuelles) d'Isidore Ducasse

Bott, François, *Faut-il rentrer de Montevideo?*, Paris, Le Cherche midi, 2005, 155 pages.

Caradec, François, *Isidore Ducasse, comte de Lautréamont*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975, 380 pages.

Lefrère, Jean-Jacques, *Lautréamont*, Paris, Flammarion, 2008, 223 pages.

_____, *Isidore Ducasse : Auteur des Chants de Maldoror, par le comte de Lautréamont*, Fayard, 1998, 686 pages.

Mertens, Pierre, « Souvenir de Montevideo », *Les phoques de San Francisco*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1991, 156 pages.

Reed, Jeremy, *Invention d'Isidore Ducasse*, Londres, Peter Owen, 1991, 205 pages.

c) Études sur l'œuvre et/ou la vie d'Isidore Ducasse

Alicot, François, « À propos des *Chants de Maldoror*. Le vrai visage d'Isidore Ducasse », *Mercure de France*, 1er janvier 1928, p. 199-207.

Bachelard, Gaston, *Lautréamont*, Paris, José Corti, 1968, 156 pages.

Buisine, Alain, « Isidore Ducasse : voir Lautréamont » dans Alain Buisine *et al.* (dir. publ.), *Sur Lautréamont*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 1994, p. 7 à 45.

David, Sylvain-Christian, « L'«Harriet», dûment », *Cahiers Lautréamont*, Bulletin de l'Association des amis passés, présents et futurs d'Isidore Ducasse, 2ième semestre 1997, Livraison XLIII et XLIV, p. 58 à 60.

Minescault, Gérard, « Isidro, Nilda et moi », *Cahiers Lautréamont*, Bulletin de l'Association des amis passés, présents et futurs d'Isidore Ducasse, 1er semestre 1992, Livraisons XXI et XXII, p. 9 à 13.

Perrone-Moisés, Leyla et Emir Rodriguez Monegal, *Lautréamont, l'identité culturelle : Double culture et bilinguisme chez Isidore Ducasse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Recherches/Amériques latines », 2001, 106 pages.

Pierssens, Michel, *Ducasse et Lautréamont : L'endroit et l'envers*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2005, 208 pages.

Saillet, Maucice, *Les inventeurs de Maldoror*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1992, 155 pages.

Soulier, Jean-Pierre, *Lautréamont : Génie ou maladie mentale*, Genève, Librairie Droz, 1964, 156 pages.

d) Études sur le biographique

Barthes, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971, 187 pages.

Boyer-Weinmann, Martine, *La relation biographique : Enjeux contemporains*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Essais », 2005, 476 pages.

Edel, Leon, « Biography : a manifesto », *Biography*, no 1, 1978, p. 1 à 3.

Lejeune, Philippe (dir. publ.), *Le Désir biographique*, Nanterre, Université de Paris-Nanterre, Centre de sémiotique textuelle, coll. « Cahiers de sémiotique textuelle », 1989, 306 pages.

Madelénat, Daniel, *La biographie*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 222 pages.

_____, « La biographie aujourd'hui : frontières et résistances », *Cahiers de l'AIEF*, no 52, mai 2000, p. 153 à 168.

_____, « Se construire en écrivant l'autre : l'autohospitalité dans le roman du biographe », dans Alain Montandon, *De soi à soi : L'écriture comme autohospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Littératures », 2004, p. 53 à 65.

Marmande, Francis et Éric Marty (dir. publ.), *Entretiens sur la biographie*, Paris, Séguier, coll. « Carnets Séguier », 2000, 168 pages.

Morisset, Micheline, « Ce bel errant qui me parlait : Impressions autour d'un rapt », *Temps zéro*, no 4, à paraître.

Noguez, Dominique, « Ressusciter Rimbaud », dans Jean Larose, Gilles Marcotte et Dominique Noguez, *Rimbaud*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'atelier des modernes », p. 105 à 137.

Regard, Frédéric, « Les mots de la vie : introduction à une analyse du biographique », p. 11 à 30, dans Frédéric Regard (dir. publ.), *La Biographie littéraire en Angleterre (XVII^e- XX^e siècles). Configurations, reconfigurations du soi artistique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, 276 pages.

Viart, Dominique, « Dis moi *qui* te hante : Paradoxes du biographique », *Revue des sciences humaines*, no 263, juillet-septembre 2001, p. 7 à 33.

e) Biographies littéraires imaginaires

Barnes, Julian, *Le perroquet de Flaubert*, Paris, Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite », 1986 [1984], 341 pages.

Bernhard, Thomas, *Emmanuel Kant : Comédie*, Paris, L'Arche, 1989, 134 pages.

Buisine, Alain, *Proust : Samedi 27 novembre 1909*, Paris, Jean-Claude Lattès, coll. « Une journée particulière », 1991, 237 pages.

_____, *Verlaine : Histoire d'un corps*, Paris, Tallandier, coll. « Figures de proue », 1995, 531 pages.

Fourvel, Christophe, *Montevideo, Henri Calet et moi*, Nancy, La Dragonne, 2006, 74 pages.

Germain, Gilles, « La dernière apparition de Fernando P. », *La dernière apparition de Fernando P.*, Paris, Quai Voltaire, 1994, p. 9 à 67.

Louis-Combet, Claude, *Blesse, ronce noire*, Paris, José Corti, coll. « Les Massicotés », 2004, 114 pages.

- Michon, Pierre, *Corps du roi*, Paris, Verdier, 2002, 102 pages.
- Morisset, Micheline, *Arthur Buies, chevalier errant*, Québec, Nota Bene, 2000, 208 pages.
- Noguez, Dominique, *Les trois Rimbaud*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, 61 pages.
- Schneider, Michel, *Morts imaginaires*, Paris, Grasset, 2003, 377 pages.
- Schwob, Marcel, *Vies imaginaires*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1986 [1896], 183 pages.
- Tabucchi, Antonio, *Les trois derniers jours de Fernando Pessoa : Un délire*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XX^e siècle », 1994, 88 pages.
- _____, *Rêves de rêves*, Paris, Christian Bourgois, 1994 [1992], 162 pages.
- _____, *Requiem : une hallucination*, Paris, Christian Bourgois, 1998 [1991], 127 pages.
- Yourcenar, Marguerite, *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, p. 321 à 347.

f) Ouvrages d'histoire et de géographie

- Avenel, Jean-David, *L'affaire du Rio de la Plata (1838-1852)*, Paris, Économica, 1998, 152 pages.
- Bacha, Myriam (dir. publ.), *Les expositions universelles à Paris de 1855 à 1937*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, coll. « Paris et son patrimoine », 2005, 206 pages.
- Clémens, Jacques, *Bordeaux*, Joué-les-Tours, Alan Sutton, coll. « Mémoires en images », 128 pages.
- De Pina, Marie-Paule, *Les îles du Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1987, 216 pages.
- Dervenn, Claude, *Les Canaries*, Paris, Horizons de France, coll. « Visages du monde », 1963, 162 pages.
- Desgraves, Louis et Georges Dupeux (dir. publ.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1969, 567 pages.
- Dumas, Alexandre, *Montevideo ou une nouvelle Troie*, Le Port-Marly, Société des amis d'Alexandre Dumas, Cahiers Alexandre Dumas, 2007, 140 pages.

Enders, Armelle, *Histoire du Brésil contemporain : XIX^e et XX^e siècles*, Bruxelles, Complexe, coll. « Questions au XX^e siècle », 1997, 282 pages.

Follet, Étienne et Marie-Luce Cazamayou, *Pau*, Paris, Déclics, coll. « Tranches de ville », 2007, 78 pages.

Schivelbusch, Wolfgang, *Histoire des voyages en train*, Paris, Le Promeneur, 1990, 252 pages.

Stengers, Jean et Anne Van Neck, *Histoire d'une grande peur, la masturbation*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les empêcheurs de tourner en rond », 1998, 233 pages.

Walch, Agnès *et al.*, « Les maisons closes », dans « Prostitution : L'histoire du plus vieux métier du monde », *Historia thématique*, no 102, juillet-août 2006, p. 46 à 71.

g) Œuvres d'écrivains européens ayant vécu en Amérique du Sud

Calet, Henri, *Un grand voyage*, Paris, Le Dilettante, 1994 [1952], 250 pages.

_____, *America*, Paris, Minuit, coll. « Nouvelles originales », 1947, 39 pages.

Gombrowicz, Witold, *Trans-Atlantique*, Paris, Gallimard, 1990, 218 pages.

_____, *Pérégrinations argentines*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Choix-Essais », 1984, 176 pages.

Laforgue, Jules, *Stéphane Vassiliew*, Vésénaz, Cailler, 1946, 90 pages.

Supervielle, Jules, *L'homme de la pampa*, Paris, Gallimard, 1978, 188 pages.

_____, *Boire à la source : Confidences de la mémoire et du paysage*, Paris, Gallimard, 1951, 229 pages.

h) Univers maritime

Angelucci, Enzo et Attilio Cucari, *Encyclopédie des navires*, Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1976, 336 pages.

Caillois, Roger, *La pieuvre : Essai sur la logique de l'imaginaire*, Paris, La Table Ronde, coll. « La mémoire », 231 pages.

Duval, Maurice, *Ni morts, ni vivants : marins! Pour une ethnologie du huis clos*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Controverses – Ethnologies », 1998, 148 pages.

Garnier, Edmond, « De Paris à l'Argentine », *Autour du monde*, T.1, Paris, Eugène Figuière, 1933, reproduit partiellement par Philippe Ramona, [en ligne]. Adresse URL : <<http://www.es-conseil.fr/pramona/chili2.htm>>, (page consultée le 24 novembre 2008).

Hentsch, Thierry, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, coll. « Conjonctures », 2006, 83 pages.

Melville, Herman, *Moby Dick*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1941, 741 pages.

Michel, Ernest, *À travers l'hémisphère Sud, ou mon second voyage autour du Monde*, T.1, Paris, Victor Palme, reproduit partiellement par Philippe Ramona, [en ligne]. Adresse URL : <<http://www.es-conseil.fr/pramona/niger2.html>>, (page consultée le 24 novembre 2008).

Michelet, Jules, *La mer*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983, 409 pages.

Musée portuaire de Dunkerque, *Portraits de navires : peintures marines sur verre*, Paris, Anthèse, 1992, 160 pages.

Roux, Michel, *L'imaginaire marin des Français : Mythe et géographie de la mer*, Paris, L'Harmattan, coll. « Maritimes », 1997, 219 pages.

j) Autres ouvrages consultés

Le groupe Interligne (dir. publ.), *L'atelier de l'écrivain 1*, Montréal, Département d'études littéraires, UQAM, coll. « Figura », no 11, 2004, 196 pages.

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir. publ.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 654 pages.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1984, 400 pages.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957, 247 pages.

Bott, François, *Une minute d'absence : nouvelles*, Paris, Gallimard, 2001, 131 pages.

Calvino, Italo, *Leçons américaines*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2001, 196 pages.

- Cioran, Émile, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, 243 pages.
- Champleury, *Les souffrances du professeur Delteil*, Coeuvres-et-Vallery, coll. « Ressouvenances », 1998, 298 pages.
- Compagnon, Antoine, *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983, 381 pages.
- De Blois, Marco, « La première mort de l'animation », dans Marcel Jean (éd.), *Quand le cinéma d'animation rencontre le vivant*, Laval, Les 400 coups, 2006, 87 pages.
- Germain, Sylvie, *Les personnages*, Paris, Gallimard, coll. « L'Un et l'Autre », 2004, 109 pages.
- Handke, Peter, *L'heure de la sensation vraie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1977, 152 pages.
- Jodoin-Keaton, Charles, *Le cinéma de Jan Švankmajer : Un surréalisme animé*, Laval, Les 400 coups, coll. « Cinéma », 2002, 139 pages.
- Laplantine, François et Alexis Nouss (dir. publ.), *Métissages : De Arcimboldo à Zombi*, Paris, J.-J., Pauvert, 2001, 633 pages.
- Ouellet, Pierre, *Le sens de l'autre : Éthique et esthétique*, Montréal, Liber, 2003, 250 pages.
- Petit, Marc, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999, 140 pages.
- Segalen, Victor, *Équipée*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1983, 147 pages.
- _____, *Essai sur l'exotisme : Une esthétique du divers*, Fata Morgana, coll. « A Frontfroide, bibliothèque artistique et littéraire, l'an MCMXCV », 1995, 91 pages.
- Stendhal, *Le rouge et le noir*, tome troisième, Paris, Librairie L. Conquet, 1884, [en ligne].
Adresse URL :
<<http://books.google.ca/books?id=u8wM30UacGQC&pg=PP13&dq=le+rouge+et+le+noir+tome+troisi%C3%A8me&hl=fr#v=onepage&q=&f=false>>, (page consultée le 26 juillet 2009).
- Tabucchi, Antonio, *Autobiographies d'autrui : poétiques a posteriori*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2002, 174 pages.
- Thuillier, Guy, « La rêverie », *L'histoire entre le rêve et la raison · Introduction au métier d'historien*, Paris, Economica, 1998, p. 3 à 31.
- Wittkop, Gabrielle, *Chaque jour est un arbre qui tombe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, 183 pages.

j) Films

Almodovar, Pedro, *La mala educación*, Montréal, Films Séville, 2005 [2004], DVD, 105 minutes, son, couleur.

Andersen, Lindsay, *If...*, Irvington (NY), The Criterion Collection, 2007 [1968], DVD, 111 minutes, couleur avec séquences en noir et blanc.

Fassbinder, Rainer Werner, *Querelle*, Culver City (CA), Columbia Tristar Home Video, 2001 [1982], vidéocassette VHS, 106 minutes, son, couleur.

Lloyd, Frank, *Mutiny on the Bounty*, Burbank (CA), Warner Home Video, 2004 [1935], DVD, 132 minutes, son, noir et blanc.

Saura, Carlos, *Goya in Bordeaux*, Culver City (Californie), Columbia Tristar Home Video, 2000 [1999], vidéocassette VHS, 104 minutes, son, couleur.

Schlöndorff, Volker, *Der junge Törless*, Irvington (NY), The Criterion Collection, 2005 [1966], DVD, 87 minutes, son, noir et blanc.

Shainberg, Steven, *Fur: An imaginary portrait of Diane Arbus*, Burbank (CA), Alliance Atlantis Vivafilm, 2007 [2006], DVD, 122 minutes, son, couleur.

Švankmajer, Jan, « Dimensions of Dialogue », *The collected Shorts of Jan Švankmajer*, New York, Kimstim, 1982, DVD, 12 minutes, son, couleur.

_____, *Alice*, New York, First Run Features, 1989 [1988], DVD, 84 minutes, son, couleur.

Tarkovsky, Andrei, *Nostalghia*, New York, Sky Home Video Entertainment, 2004 [1983], DVD, 120 minutes, son, couleur avec séquences en noir et blanc.

Von Trier, Lars, *Medea*, Chicago, Facets Video, 2003 [1988], DVD, 76 minutes, son, couleur.

Zilbermann, Jean-Jacques, *Les fautes d'orthographe*, Montréal, TVA films, 2006 [2004], DVD, 90 minutes, son, couleur.

k) Autres œuvres (médiâs divers)

Beuys, Joseph, *Eurasia Siberian Symphony*, sculpture : tableau avec inscriptions à la craie, feutre, gras, lièvre et perches peintes, 183 x 230 x 50 cm, 1963, coll. Museum of Modern Art, New York.

Borer, Alain et Lothar Schirmer (dir. publ.), *Joseph Beuys : Un panorama de l'œuvre*, Lausanne, Bibliothèque des Arts, 2001, 239 pages.

Dali, Salvador, *Portrait imaginaire de Lautréamont à 19 ans, obtenu par la méthode paranoïaque-critique*, crayon sur papier beige, 53,3 x 36,2 cm, 1937, tel que reproduit dans Robert Descharmes et Gilles Néret, *Dali*, Cologne, Taschen, 1997, p. 299.

Dalou, Aimé Jules, *Hugo sur son lit de mort*, haut-relief en plâtre, 1885, coll. Musée d'Orsay, Paris.

De Mars, L. L., *M : Une traversée des Chants de Maldoror d'Isidore Ducasse comte de Lautréamont*, 6 Pieds sous terre, 2006, 224 pages [en ligne]. Adresse URL : < <http://www.le-terrier.net/maldoror/> >, (page consultée le 9 août 2009).

Johns, Jasper, *Painting Bitten by a Man*, encaustique sur canevas, 24,1 x 17,5 cm, 1961, coll. Museum of Modern Art, New York.

Kemeid, Olivier (adaptation et mise en scène), *Maldoror-Paysage*, production Trois Tristes Tigres, Espace Libre, Montréal, 9 au 25 avril 2009.

Normandeau, Robert, *Clair de Terre*, Montréal, Diffusion i Média, Empreintes Digitales IMED 0157, 2001, 71 minutes 22 secondes.

Ray, Man, *L'énigme d'Isidore Ducasse*, sculpture : machine à coudre, couverture et corde, 74 x 22 x 30 cm, 1920, tel que reproduit dans Janus (prés.), *Man Ray : Photographies, peintures, objets*, Munich-Paris, Schirmer/Mosel, 1991, p. 39 (image no 10).

Trois Tristes Tigres, *Cahier d'accompagnement : Maldoror-Paysage*, Espace Libre, Montréal, printemps 2009, 14 pages.